

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
ÉLISE JACOB

LA REPRÉSENTATION DE L'ADOLESCENTE CONTESTATAIRE
DANS DEUX ROMANS QUÉBÉCOIS POUR LA JEUNESSE

DÉCEMBRE 2009

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier Lucie Guillemette pour sa grande disponibilité, sa rigueur et son professionnalisme. Elle m'a certes appris le dépassement de soi. Les années à participer à une équipe de recherche, sous la responsabilité de ma directrice, ont été pour moi un lieu de connaissances, de rencontres et de partage d'une passion, la littérature, en particulier celle s'adressant à un jeune lectorat.

J'aimerais aussi remercier Jean-François, Jessica, Carole et Luc, qui m'ont soutenue tout au long de ce périple. Je salue également cette petite vie en moi qui m'a accompagnée et encouragée à sa façon pour rendre à terme ce projet.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I L'ADOLESCENCE DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE	
1.1 Vers une définition globale de l'adolescence.....	16
1.2 Historique du concept de l'adolescence	19
1.3 Historique de la représentation de l'adolescence dans la littérature.....	26
1.4 L'adolescence dans la littérature québécoise du 20^e siècle	32
1.5 L'adolescent comme avenir des sociétés actuelles	38
1.5.1 Portée symbolique de l'adolescence	38
1.5.2 Utopie dans l'univers postmoderne	45
1.5.3 L'adolescente : figure de contestation par excellence	47
CHAPITRE II <i>LA FILLE DE LA FORêt: FIGURE ADOLESCENTE D'UN ÉCOLOGISME COMMUNAUTAIRE</i>	
2.1 Discours contestataire et utopique.....	53
2.1.1 Héritage maternel et valorisation de la nature	54
2.1.2 Critique des sociétés postindustrielles	56
2.1.3 Rupture avec l'égocentrisme adolescent.....	61
2.1.4 Figure postmoderne et menace de l'ordre social	66
2.2 Une intertextualité inhérente au discours social.....	75
2.2.1 Source d'un savoir certain	75
2.2.2 Intertextualité et interdiscursivité	77

**CHAPITRE III FIGURE DE L'HÉROÏNE DANS *NUISANCE PUBLIK* :
LA CAUSE DES SANS-ABRI, UN DISCOURS EN
MARGE DE LA DOXA**

3.1	Discours social et émancipation de l'adolescente	82
3.1.1	De l'enfance à l'âge adulte : la problématique adolescente au cœur de la fiction....	83
3.1.2	Polarisation idéologique : la cause des sans-abri et l'intolérance sociale.....	86
3.1.3	Ouverture à l'Autre et remise en question des valeurs personnelles.....	90
3.1.4	De la conscience de l'Autre à l'oubli de Soi	94
3.1.5	Un cheminement idéologique aux confins d'un cheminement personnel.....	101
3.2	Une intertextualité parallèle au discours social	108
3.2.1	L'univers des contes de fées : acquisition d'une conscience morale	109
3.2.2	<i>Le Petit Poucet</i> ou la quête identitaire de Nuisance Publik.....	111
3.2.3	<i>Voyage au bout de la nuit</i> et la critique sociale	115
CONCLUSION.....		119
BIBLIOGRAPHIE.....		128

INTRODUCTION

Si le terme en soi existe depuis longtemps déjà¹, l'adolescence n'a été reconnue dans toute sa spécificité que très tardivement, soit dans la deuxième moitié du 20^e siècle. À l'aube du troisième millénaire, ce concept suscite un intérêt considérable dans plusieurs domaines liés aux sciences humaines et à la médecine. Au sein d'un univers principalement marqué par le psychologisme², il n'est guère étonnant que la notion d'adolescence constitue un sujet en pleine effervescence, et ce, parce que c'est le discours psychologique qui se l'est particulièrement appropriée. Le discours contemporain tend indéniablement à catégoriser cet âge de la vie et, par le fait même, à lui associer plusieurs idées préconçues. De fait, nombreux sont les discours sur « les jeunes » ou « les adolescents » dans différents lieux où l'on discute des tenants et des aboutissants des âges de la vie. L'adolescence est en effet devenue un stéréotype en soi, voire un dogme³. Plusieurs études font correspondre cette période de l'existence à une sinistre réalité, où l'adolescent est perçu comme un être en révolte, idéaliste, mélancolique, représentant « l'âge de tous les dangers car de tous les excès⁴ ». Il est ainsi représenté plus souvent qu'autrement comme un être

¹ Dans son article « Le concept d'adolescence : évolution et représentation dans la littérature québécoise pour la jeunesse », Françoise Lepage soutient que la notion d'adolescence a été mise en lumière dans les Saintes Écritures ainsi que chez plusieurs philosophes, notamment Platon et Aristote (p. 241).

² Dans *L'ère du vide* (Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993), Gilles Lipovetsky introduit le concept de procès de personnalisation, défini comme une « logique nouvelle [découlant] de l'avancement des sociétés démocratiques » (p. 10) et qui tend à caractériser l'évolution de la société contemporaine notamment par l'avènement d'une « culture psy » (p. 18).

³ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *L'adolescence n'existe pas*, Paris, Éditions universitaires, coll. « Adolescences », 1990, p. 5-6.

⁴ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, Paris, Éditions Julliard, 1994, p. 18.

inachevé, égoïste, rebelle et délinquant, paraissant atteint d'une « maladie⁵ ». De cette conception découle d'ailleurs la notion de crise d'adolescence, véhiculée dans les médias et le discours populaire. L'adolescent n'est pas dit « normal », car il est en crise, étant profondément perturbé physiquement et psychologiquement. Stigmatisé, l'adolescent devient l'autre, un groupe social à part : « L'adolescence, dans la société adulte contemporaine, a pour fonction principale d'en être le symptôme, la maladie, le danger uniforme, visible et désignable, d'en être l'insupportable reflet ; reflet d'une société sénesciente et close, qui, pour s'en défendre, le désigne comme différent d'elle, fondamentale : “l'adolescence”⁶. » Dans une page tirée d'un quotidien publié récemment, Camil Bouchard va dans le même sens en décrivant cette marginalisation de l'adolescence dans la société québécoise : « Pendant que nous pensons à eux comme s'ils étaient en transition, nous nous les représentons ailleurs, vers autre chose, ils nous échappent. Nous regardons ailleurs, nous les espérons ailleurs, alors qu'ils sont là aujourd'hui en train de se développer, en pratiquant tant bien que mal leur citoyenneté civique, leur citoyenneté politique et leur citoyenneté sociale⁷. » La répétition du terme « ailleurs » se montre ici significative du refus d'une société de faire face à une réalité nouvelle.

Or, plusieurs chercheurs tels que Michel Fize s'interrogent quant au discours associé à l'adolescence :

Peut-on penser que certaines manifestations que l'on impute traditionnellement à l'adolescence, telles que la passion, l'idéalisme, l'intolérance, l'égoïsme... sont exclusivement propres à cet âge ? Peut-on enfin tenir pour vrai, comme le prétend Anna Freud, que l'équilibre à la puberté est impossible, qu'une adolescence tranquille est même anormale et inquiétante ? Et doit-on suivre nos experts “ès adolescents” lorsqu'ils concluent que les adolescents normaux – qu'ils ne connaissent guère, par définition (professionnelle) – ont

⁵ Michel Parazelli, « Prévenir l'adolescence ? », dans Madeleine Gauthier et Jean-François Guillaume, *Définir la jeunesse ? : d'un bout à l'autre du monde*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Culture et société », 1999, p. 67.

⁶ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 242.

⁷ Camil Bouchard, « Nous errons ! », *La Presse*, samedi 7 juillet 2007, A23.

nécessairement les mêmes conflits de base que les malades psychiatriques ou les délinquants juvéniles⁸?

De fait, la notion même de crise d'adolescence est fortement remise en question :

« Toutes les données empiriques montrent qu'il n'y a en fait pas de crise. La psychanalyse contribue donc à une “vision illusoire et stéréotypée de l'adolescence”, qui ne correspond pas au vécu des adolescents, mais conforte l'image prédominante que s'en font les adultes, dont une bonne moitié se montrent, effectivement, hostiles envers les adolescents⁹. »

NOMBREUSES SONT LES ÉTUDES QUI RÉFUTENT LES CLICHÉS VÉHICULÉS SUR LES ADOLESCENTS¹⁰.

Par conséquent, la problématique actuelle n'est pas liée à l'adolescent lui-même, mais plutôt à son image telle que manipulée par la société. De fait, on note un « décalage fondamental entre les représentations symboliques que notre société se donne des jeunes d'aujourd'hui et le vécu réel de ces derniers¹¹. » Selon les sociologues, si la marginalisation de cet âge de la vie est bien réelle, elle n'est pas le fruit d'une crise pubertaire, mais d'une crise sociale. La place de l'adolescent dans le monde occidental reste encore indéterminée et restreinte. À ce chapitre, des spécialistes soutiennent que cette marginalisation est créée et même voulue par le cadre sociétal actuel : « Il n'y a pas de motifs objectifs qui justifient la marginalisation des adolescents, si ce n'est les intérêts de ceux qui détiennent le pouvoir économique et politique. L'adolescence peut donc se définir comme

⁸ Michel Fize, *Ne m'appelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, coll. « Débat », 2003, p. 85.

⁹ Pierre Bruno, *Existe-t-il une culture adolescente ?*, Paris, In Press, coll. « Réflexions du temps présent », 2000, p. 320.

¹⁰ On pense, entre autres, à Margaret Mead qui a prouvé au moyen d'une recherche menée en Océanie que les adolescents vivent leur puberté de manière relativement sereine (Michel Fize, *Ne m'appelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, p. 106.) tout comme l'ont démontré également John Coleman et Leo Hendry qui laissent entrevoir, à travers une étude portant sur les adolescents en Amérique du Nord, que la majorité d'entre eux sont aptes à assumer les changements internes et externes liés à cette période. (John C. Coleman et Leo B. Hendry, *The nature of adolescence*, London, Routledge, coll. « Adolescence and society », 1999, 275 p.)

¹¹ Diane Pacom, « La recherche sur les jeunes : au-delà du réductionnisme positiviste », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 85.

condition de soumission et d'oppression imposée à une classe d'âge¹². » Être en devenir, l'adolescent renvoie à un « projet d'encadrement moral¹³ », alors que l'adulte tend à le contrôler, à lui inculquer ses valeurs, voire à lui imposer ses propres schèmes de référence. Il constitue un enjeu éthique dans la mesure où on doit s'assurer qu'il deviendra un pilier solide de la société future :

Comment expliquer autrement la prolifération des sondages qui anatomisent les 12-17, les 13-25, les 14-24, les moins de 25... Finalité avouée : mieux les connaître, mieux les comprendre, mieux les aider (les aimer ?) ; finalité cachée, souvent enfouie dans l'inconscient, vérifier qu'ils sont bien conformes à la norme-projection, à l'image-fantasme. Et tel commentaire de se féliciter, en filigranes, que leur priorité soit l'apprentissage d'un métier, tel autre que leur valeur la plus sûre soit la famille, tel autre encore que l'union libre ne soit plus à la mode¹⁴...

En l'occurrence, l'espace social de cette classe d'âge est volontairement limité afin que l'adulte conserve son rôle d'éducateur, de référent. L'adolescent n'a d'autres choix que celui de se conformer ou de s'opposer, car sa différence fera alors figure de rébellion, confortant encore une fois l'image de l'adolescence telle que mise en évidence depuis les années 1960. De fait, cette décennie constitue le symbole même de l'adolescence et représente le référent exemplaire pour analyser l'adolescence d'aujourd'hui :

Il n'est pas possible de saisir les représentations de la jeunesse sans référence aux années 1960 et au mouvement des jeunes de cette époque (Rioux, 1969) puisque l'image de la jeunesse au cours de ces années a été longtemps véhiculée par la suite, soit comme prototype de ce qu'allait devenir la jeunesse dans l'avenir, soit parce que l'image de cette jeunesse constituait la jauge avec laquelle on allait, par la suite, mesurer les comportements et les attitudes des jeunes au cours des décennies suivantes, soit parce que les valeurs de la jeunesse allaient devenir celles de la société tout entière¹⁵.

À la lumière de telles considérations, il convient de s'interroger à propos non seulement de la véritable cause du phénomène de la marginalisation, mais aussi de

¹² Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *L'adolescence aux mille visages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, p. 75.

¹³ Jean-François Guillaume, « Et pourtant, ils existent... Réflexions sur des avenues possibles en sociologie de la jeunesse », dans Madeleine Gauthier et Jean-François Guillaume, *op. cit.*, p. 252.

¹⁴ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 235.

¹⁵ Madeleine Gauthier, « Les représentations sociales de la jeunesse chez les sociologues de langue française au Canada », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *op. cit.*, p. 57.

celle de la représentation erronée de l'adolescence. Il appert que les deux phénomènes sont intimement liés : « Si l'adolescence est partout une période d'adaptation, les comportements problématiques de l'adolescence et de la jeunesse, dans la mesure où ils ne relèvent pas du mythe, sont bien un fait de culture, et sont déterminés en grande partie par les représentations sociales que les adultes se font de cette période de la vie¹⁶. » Les clichés actuellement véhiculés seraient d'abord attribuables à une vision « adultrocentrée¹⁷ » de l'adolescence, c'est-à-dire que l'adulte constitue le paradigme et que l'adolescent est avant tout perçu par rapport à ce dernier : « La sociologie de la jeunesse est inévitablement une sociologie *implicite* de la vie adulte, dans le sens où l'âge adulte est soit considéré comme le référent et/ou l'aboutissement du processus de maturation sociale qu'est la jeunesse, soit comme un terme obligé de comparaison¹⁸. » Cette vision témoigne du fait que nous n'avons pas encore défini l'adolescence dans toute sa spécificité et participe à la connotation négative de cet âge de la vie, dans la mesure où « être adulte est un progrès par rapport à l'enfance ou l'adolescence¹⁹. » Elle contribue également à une perception dichotomique des adolescents, « la jeunesse [étant] polarisée entre celle qui réussit son insertion et celle qui échoue²⁰. » On revient indéniablement aux définitions de l'adolescence où la fin de cette période de la vie renvoie bien souvent à l'acquisition de la maturité, l'adolescent étant encore une fois perçu comme immature, donc inférieur à l'adulte. Par ailleurs, pour certains théoriciens tels que Diane Pacom, la vision adultrocentrée est accentuée par le facteur social que

¹⁶ Pierre Dasen, « Représentations sociales de l'adolescence : une perspective interculturelle » dans Blandine Bril, *Propos sur l'enfant et l'adolescent : quels enfants, pour quelles cultures ?, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces interculturels », 1999, p. 334.*

¹⁷ Catherine Cicchelli-Pugeault, Vincenzo Cicchelli et Tariq Ragi, « Les jeunes et les adultes », dans Catherine Cicchelli-Pugeault, Vincenzo Cicchelli et Tariq Ragi, *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2004, p. 220.

¹⁸ *Ibid.*, p. 221.

¹⁹ Michel Fize, *Ne m'appelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, p. 132.

²⁰ Madeleine Gauthier, « La jeunesse : un mot, mais combien de définitions ? », dans Madeleine Gauthier et Jean-François Guillaume, *op. cit.*, p. 17.

constitue la société vieillissante, qui se présente comme « de plus en plus néophobe²¹ ». En plus d'accroître le clivage entre les différentes générations, ce phénomène concourt à limiter l'espace social des jeunes, de même que leur pouvoir comme acteurs sociaux. On peut également penser que l'appropriation du « phénomène adolescent » par la psychologie clinique et le domaine médical est l'une des principales causes d'un discours erroné sur les adolescents, alors que ces champs d'études se sont principalement, voire uniquement, attardés aux problèmes des adolescents : « Nous savons maintenant que l'erreur d'analyse tient à la circonstance que la plupart des spécialistes – psychologues, psychiatres, psychanalystes, médecins – parlent de l'adolescence sur la base d'observations d'adolescents en difficulté psychologique ou sociale²². » Avec le temps, les problèmes physiques, psychologiques et sociaux sont devenus intrinsèques à la définition de l'adolescence et départir clichés et réalité s'avère une tâche complexe.

Le roman d'aujourd'hui participe-t-il à une représentation erronée de cet âge de la vie ? Si l'adolescence fascine sur le plan sociologique et psychologique, rares sont les études littéraires francophones portant de manière précise et exhaustive sur ce concept²³. Bien que les personnages situés entre deux âges peuplent les écrits depuis longtemps, comme nous le verrons, ce sont plus particulièrement les œuvres pour la jeunesse qui se sont approprié la figure de l'adolescent au cours des dernières décennies. C'est ainsi que plusieurs récits campent des héros qui se veulent à l'image des lecteurs auxquels ils s'adressent, et ce, dans la mesure où ils s'inscrivent dans une littérature qui découle avant tout de son intentionnalité. Ils interpellent ainsi

²¹ Diane Pacom, « La recherche sur les jeunes : au-delà du réductionnisme positiviste », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *op. cit.*, p. 92.

²² Michel Fize, *Ne mappelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, p. 106.

²³ À ce jour, tout au plus dix ouvrages consultés portent sur la problématique de la représentation du personnage adolescent dans le roman destiné à un public général.

directement les notions d'encadrement, d'éthique et d'apprentissage tout en se situant aux confins de la littérature et du discours social : « Partie intégrante de la littérature pour la jeunesse, le roman pour adolescentes gagne à être considéré en tant que phénomène culturel, produit par divers facteurs idéologiques et économiques. [...] Le roman pour adolescentes nous indique en effet comment les milieux culturels préparent les jeunes filles à la vie adulte²⁴ ». C'est pourquoi nous examinerons les fictions romanesques mettant en scène des adolescents et s'adressant à un jeune public. Qui plus est, la contemporanéité des œuvres permettra de faire état de la représentation actuelle de cet âge de la vie.

À cet égard, existe-t-il une spécificité de l'adolescent d'aujourd'hui ? La réponse à cette question se doit avant tout d'être nuancée, en ce sens où la particularité propre à cette classe d'âge n'existe que dans le cadre d'une société donnée et d'une culture précise, car « l'idée même d'une adolescence universelle et uniforme ne tient pas²⁵ ». De plus, la société dite postmoderne, caractérisée par Lyotard comme « incrédule à l'égard des métarécits²⁶ », ne croit « plus aux idéologies et s'éloigne de tout radicalisme²⁷ ». Caractérisée en tant que « développement de l'individualisme²⁸ », elle concourt à une mise en valeur généralisée du sujet « débarrassé des encadrements de masse²⁹ » et instaure par le fait même un éclatement des modèles traditionnels diffusés. Par conséquent, l'uniformisation plus prégnante autrefois a fait place à une diversité des individus

²⁴ Daniela Di Cecco, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2000, p. 16.

²⁵ Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *op. cit.*, p. 342.

²⁶ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979, p. 7.

²⁷ Raymond Boudon, *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?, Québec*, Nota Bene, coll. « Les conférences publiques de la CEFAN », 2002, p. 42.

²⁸ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 77.

²⁹ *Ibid.*

appartenant à un même groupe d'âges. Néanmoins, l'adolescence des sociétés occidentales est marquée par quelques tangentes. On remarque d'abord qu'elle est considérée actuellement comme un phénomène en perpétuelle croissance, c'est-à-dire que cet âge de la vie tend à s'allonger de manière significative et à acquérir une place de plus en plus importante dans les sociétés occidentales³⁰. Ce qui ressort également des études sociologiques est la nouvelle individualité de la jeunesse d'aujourd'hui : « Les adolescents ont donc des pratiques qui, par-delà les modes éphémères, les distinguent de leurs parents (quel que soit leur milieu), les identifient à une classe d'âge et les reconnaissent comme membres d'une génération³¹. » Contrairement à l'image de l'adolescent des années 1960 qui s'associait à une contre-culture, signifiant son individualité en s'opposant principalement à une norme prescrite, l'adulte étant encore posé comme le référent, la culture adolescente actuelle « se suffit à elle-même et crée un univers culturel relativement hermétique à celui des générations précédentes³². » On parle alors de « véritable catégorie sociale avec son langage, ses valeurs, ses pratiques, ses représentations³³ ». C'est pourquoi la conjoncture actuelle semble conférer une symbolique particulière à l'adolescence. Le personnage oscillant entre l'enfance et l'âge adulte se voit doté d'une nouvelle

³⁰ À cet égard, Alain Braconnier et Daniel Marcelli identifient huit raisons qui expliquent l'élargissement de cette période de l'existence et l'accroissement de son rôle social. On évoque des raisons physiologiques qui découlent du fait que la puberté survienne plus précocement, des raisons éducatives parce que les jeunes étudient plus longtemps, des raisons sociales telles que les récessions économiques et l'augmentation du taux de chômage qui rendent l'accès à un emploi plus difficile, des raisons commerciales et technologiques qui attribuent à l'adolescent une culture, des besoins et des désirs propres à cette classe d'âge, des raisons démographiques liées à une augmentation de l'urbanisation favorisant le phénomène de bandes, des raisons culturelles qui posent l'adolescent comme le modèle, voire l'avenir des sociétés actuelles et des raisons liées à la phylogénèse, qui renvoient au « retardement de l'évolution sociale ». (*Ibid.*, p. 44-46)

³¹ Pierre Bruno, *op. cit.*, p. 28.

³² Olivier Galland, « Conclusion. La jeunesse n'est plus ce qu'elle était... », dans Olivier Galland et Bernard Roudet, *Les jeunes Européens et leurs valeurs. Europe occidentale, Europe centrale et orientale*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2005, p. 306.

³³ Marie Cipriani-Crauste et Michel Fize, *Le bonheur d'être adolescent. Suivi de quelques considérations sur la première jeunesse et la nouvelle enfance*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. « Débat », 2005, p. 170.

autonomie et devient susceptible de constituer un acteur important dans les œuvres romanesques.

Si l'adolescent a développé son identité culturelle dans la société actuelle, il devient à même de s'approprier son propre discours social et politique. Un des principaux clichés qui prévaut sur l'adolescence a trait à son rapport à la politique et à son engagement social. Alors que plusieurs chercheurs dénoncent l'absence de statut de l'adolescent dans les sociétés occidentales postindustrielles³⁴, pour d'autres, cette absence de considérations émane du fait que l'adolescent lui-même se montre indifférent face au monde qui l'entoure. Cette dernière perspective se fonde sur l'idée que l'adolescent demeure un être foncièrement individualiste, entendu ici au sens péjoratif du terme, à savoir un individualisme utilitariste plutôt qu'humaniste, tel que le différenciait Durkheim³⁵. Aux prises avec ses angoisses et ses problèmes, il devient le symbole de l'égoïsme. Or, l'adolescent d'aujourd'hui ne témoigne pas d'un narcissisme, mais plutôt d'un égocentrisme nécessaire propre à cet âge de la vie. Il tente de se redéfinir en soulignant son refus de s'inscrire dans un modèle prescrit, typé. Il se cherche et devient par le fait même plus attentif à lui-même, mais sans forcément ne vivre que pour lui-même. S'il est faux de dire qu'il est un être fondamentalement égoïste, il constitue dans une certaine mesure le reflet de la

³⁴ On pense, entre autres, à Michel Fize qui, dans son ouvrage *Ne mappelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement* (*op.cit.*), soutient que l'adolescent n'a « aucune utilité au sein de la Cité » (p. 148) et parle d'une « absence de statut social clairement défini » (p. 107).

³⁵ Olivier Galland (« Les jeunes européens sont-ils individualistes ? », dans Olivier Galland et Bernard Roudet, *op. cit.*) cite l'ouvrage de Durkheim (Émile Durkheim, *L'individualisme et les intellectuels*, Paris, Mille et une nuits, coll. « La petite collection », 2002) en différenciant l'utilitarisme de Spencer et des économistes et l'individualisme, associé à la philosophie morale de Kant et aux doctrines politiques de Rousseau, qui s'est cristallisé dans la Déclaration des droits de l'homme : « Ces deux individualismes n'ont pas grand-chose de commun, à bien des égards, ils sont même opposés, car l'individualisme humaniste place la “qualité d'homme *in abstracto*” au-dessus des intérêts particuliers. À l'inverse du précédent, cet individualisme n'a pas son origine dans l'égoïsme, mais dans son contraire, dans une sympathie pour tout ce qui est humain : “C'est une religion dont l'homme, dit Durkheim, est à la fois le fidèle et le Dieu.” Pour Durkheim, cette religion de l'humanité dont l'éthique individualiste est l'expression rationnelle est la seule possible pour le monde moderne. » (p. 39)

société dans laquelle il évolue. Aussi « le poids de la mort des idéologies ou encore l'inertie de la montée en puissance de cet individualisme pèse sur lui en même temps qu'il le lui est reproché³⁶. » L'attitude individualiste, s'il en est, serait donc tributaire davantage du contexte néo-libéral actuel que d'une simple classe d'âge. Si l'on admet qu'il se désintéresse de la politique telle qu'on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire au sens des politiciens, des différents partis et dirigeants, il tend à entretenir un rapport autre avec la politique en remettant en question sa structure actuelle. Moins optimiste et plus sceptique, il fait preuve d'une distance envers le monde politique, qui traduit une idée de méfiance, et porte un regard souvent extérieur à ce domaine³⁷. Comme le suppose Meerbeeck et Nobels, « l'opposition ne semble plus prendre des formes romantiques et révolutionnaires³⁸ ». Nonobstant le fait que les jeunes délaissent les groupes collectifs tels que les mouvements syndicaux, féministes ou gauchistes, ils participent activement à une forme de revendication différente, à savoir celle qui touche davantage les questions de pauvreté et d'injustice sociale³⁹.

Ce nouveau rapport au monde est-il mis au jour dans la littérature actuelle ? Certains théoriciens avancent que la littérature québécoise pour la jeunesse reste prisonnière de ses visées didactiques et que le jeune protagoniste renvoie à une image récurrente, voire à un stéréotype. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart soulignent ainsi les similitudes qui cantonnent la figure de l'adolescent à un personnage narcissique

³⁶ Olivier Piot, *Adolescents, halte aux clichés !*, Toulouse, Milan, coll. « Débats d'idées », 2002, p. 148.

³⁷ On peut se référer ici aux ouvrages de Michel Fize (*Le peuple adolescent*, op. cit.), de Guy Lescanne et Vincent Thierry (*15/19 : des jeunes à découvert*, Paris, Cerf, coll. « Recherches morales », 1997, 186 p.), de Carmel Camilleri et Claude Tapia (*Les « nouveaux jeunes » : la politique ou le bonheur*, Toulouse, Privat, coll. « Époque », 1983, 211 p.) et de Raymond Hudon et Bernard Fournier (*Jeunesses et politique*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, coll. « Sociétés et mutations », 1994, 2 v.) qui mettent en lumière le rapport qu'entretiennent les adolescents avec la politique.

³⁸ Philippe Van Meerbeeck et Claude Nobels, *Que jeunesse se passe : l'adolescence face au monde des adultes*, Paris, De Boeck et Belin, Coll. « Comprendre », 1998, p. 124.

³⁹ Carmel Camilleri et Claude Tapia, op. cit., p. 138.

et dépourvu de conscience sociale, remettant en question l'absence de revendications du héros défini socialement comme un être « autonome, contestataire et marginal⁴⁰ » : « Le problème qui se pose alors est de savoir s'il existe encore aujourd'hui de la place, dans les romans pour adolescents et donc dans la représentation de l'adolescence destinée aux adolescents, pour la révolte⁴¹. » Si elle s'inscrit depuis peu dans un nouveau paysage culturel québécois, la représentation de l'adolescent se situerait en marge des études précédemment évoquées. Édith Madore précise à ce sujet que, dans le roman québécois publié entre 1989 et 1994, « les expériences collectives sont beaucoup plus fréquentes que les pratiques individuelles⁴² ». Il semble, en effet, que plusieurs romans rompent avec l'égoïsme adolescent en mettant en scène des protagonistes contestataires et qui font montre de préoccupations sociales.

Dès lors que l'on s'attarde à la figure de la contestation adolescente, le personnage féminin devient à même de soutenir un discours revendicateur, dans la mesure où « le roman pour adolescents devient parfois un lieu de transgression : brouiller les stéréotypes sexuels est une façon de mettre en question la construction de l'adolescence féminine⁴³ ». En s'insurgeant contre le discours social dominant, la voix de l'héroïne s'inscrit en faux non seulement contre les présupposés des sociétés postindustrielles, mais également contre le discours patriarcal. Qui plus est, cette parole de protestation devient crédible dans la mesure où elle prend appui sur des connaissances certaines de la protagoniste.

⁴⁰ Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *op. cit.*, p. 35-36.

⁴¹ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 87.

⁴² Édith Madore, « Les lieux privilégiés de l'expérience collective et des pratiques individuelles dans le roman québécois pour adolescents (1989-1994) » dans Guy Bertrand et al., *Les jeunes : pratiques culturelles et engagement collectif*, Québec, Nota Bene, coll. « Études culturelles », 2000, p. 262.

⁴³ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 153-154.

À la lumière de ces explications, nous posons l'hypothèse interprétative suivante : dans certains romans québécois publiés depuis 1995, l'adolescente est devenue le personnage de préférence pour véhiculer un message alimentant une contestation d'ordre politique et idéologique, et ce, parce qu'elle symbolise une génération qui représente visiblement l'avenir des sociétés actuelles. C'est ainsi qu'elle met de l'avant une posture critique face à l'ère contemporaine et l'individualisme qui en découle. Par le fait même, elle articule une parole qui s'affirme dans un texte marqué par une radicalisation antagoniste des idéologies dites de gauche et de droite dans lesquelles est forcément remise en cause l'hégémonie capitaliste. Du même élan, le dire protestataire du personnage féminin prend appui sur un processus d'individuation lié au féminisme postmoderne, qui renvoie à « la profonde désillusion postmoderne à l'égard des métarécits et des grands projets collectifs⁴⁴ ». Par conséquent, ce féminisme global met un terme à « toute représentation ou interprétation homogénéisante du monde des femmes⁴⁵ » et cède la place « aux expériences individuelles⁴⁶ ». À cet égard, le cheminement moral des protagonistes devient déterminant et prend appui sur un réseau de connaissances acquises et mises au jour grâce aux renvois intertextuels. S'il s'inscrit dans des textes marqués par une esthétique et une philosophie propres à l'ère postindustrielle, le discours de l'héroïne institue néanmoins une rupture avec l'indifférence politique propre à l'ère postmoderne.

⁴⁴ Francine Descarries, « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », dans Jean-Guy Lacroix, *La sociologie face au troisième millénaire*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers de recherche sociologique », 1998, p. 203.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 204.

⁴⁶ Lucie Guillemette, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 164.

Après la mise au jour d'une définition globale de l'adolescence, le premier chapitre de ce mémoire permettra de circonscrire l'évolution de la représentation de cet âge de la vie dans la littérature. Plus précisément, seront exposés les paramètres qui ont permis l'émergence de cet acteur dans les sociétés et dans les fictions romanesques. Nous montrerons ainsi de quelle façon s'inscrit la protagoniste d'aujourd'hui par rapport à celle d'hier, et ce, plus précisément dans l'univers québécois. Il s'agira ensuite de voir comment elle énonce un discours contestataire par le biais des procédés énonciatifs et intertextuels.

Les deux autres chapitres porteront sur l'analyse de la représentation de l'adolescente dans deux romans québécois publiés aux Éditions La courte échelle. Il s'agit certainement d'une maison d'édition déterminante dans l'histoire de la littérature québécoise pour la jeunesse. Cette maison existe depuis une trentaine d'années⁴⁷ et a créé en 1989 la collection « Roman + », la première qui soit véritablement destinée à l'adolescent⁴⁸. Les deux textes à l'étude visent donc à rejoindre un large public. Comme La courte échelle préconise une certaine uniformité dans le format⁴⁹, voire une certaine conformité dans le propos⁵⁰, les histoires répondent à certains critères d'accessibilité. Forcément, on cherche davantage à plaire au jeune lecteur plutôt qu'à le heurter. La notoriété des deux auteures concourt également à accroître la popularité des romans en les inscrivant

⁴⁷ La Courte échelle fêtait ses trente ans en 2008.

⁴⁸ Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 518.

⁴⁹ Selon les différentes collections, les œuvres présentent sensiblement le même nombre de pages et sont toutes divisées en plusieurs chapitres. Charlotte Gingras spécifiait à ce sujet qu'à « La courte échelle, ils ont des critères, un gabarit très précis » et se demande si « leur format uniforme [...] ne fait pas partie de leur succès ». (Jean-Denis Côté, « Charlotte Gingras : lauréate du Prix du Gouverneur général du Canada 1999 », *Canadian Children's Literature*, vol. 26, n° 98, été 2000, p. 61-62)

⁵⁰ On peut évoquer à cet égard Dominique Demers dont le premier roman de sa trilogie, *Un hiver de tourmente*, a été publié aux Éditions La courte échelle et à qui ceux-ci ont demandé que l'héroïne, enceinte et âgée de quinze ans, perde son bébé de manière accidentelle. Comme elle désirait qu'elle mène à terme sa grossesse et donne son enfant en adoption, l'auteure a publié les deux romans suivants aux Éditions Québec/Amérique.

dans une littérature reconnue. De fait, Charlotte Gingras a obtenu deux fois le prix du Gouverneur général pour deux romans destinés aux adolescents, soit deux ouvrages publiés dans la collection « Roman + », *La liberté ? Connais pas...*⁵¹ et *Un été de jade*⁵². Pour sa part, Marie Décaray demeure une auteure très prolifique en littérature pour la jeunesse, si l'on songe qu'elle a écrit plus de quatorze livres s'adressant à un jeune public. On peut ainsi penser qu'elle joue un rôle relativement important dans ce milieu artistique et que son œuvre est loin d'être marginalisée. Certes, plusieurs facteurs laissent présumer que les deux textes à l'étude présentent des thématiques convergentes, si bien que l'image de l'adolescente protestataire devient représentative des héroïnes actuelles et risque conséquemment d'occuper d'autres lieux de discours des écrits pour la jeunesse.

Paru en 1999, *La fille de la forêt* de Charlotte Gingras, récit traversé par les dichotomies écologisme/capitalisme et collectivisme/individualisme dans lequel s'impose la parole de l'adolescente, demeure un exemple probant d'œuvre exposant l'image revendicatrice d'une jeune protagoniste. Orpheline et à peine âgée de seize ans, Avril manifeste activement pour sauver une plantation urbaine dans une cité dominée par les intérêts économiques. Elle revendique ainsi des valeurs environnementalistes et pose un regard critique sur la quête ultime du profit qui caractérise l'idéologie néo-libérale prédominante de l'univers où elle évolue. Si elle s'allie à trois autres personnages, Florence, Érik et David, pour poursuivre une quête analogue, elle constitue indéniablement l'instigatrice des mouvements de protestation, s'appuyant sur des connaissances discursives issues de ses nombreuses

⁵¹ Charlotte Gingras, *La liberté ? Connais pas...*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1998, 156 p.

⁵² Charlotte Gingras, *Un été de Jade*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1999, 155 p.

lectures (Dickens, Emily et Charlotte Brontë, ouvrages portant sur les sciences naturelles, etc.).

Il en va de même pour le roman de Marie Décarie, *Nuisance Publik*, publié dans la collection « Roman + » en 1995, alors qu'il met en scène une adolescente, Ariane, dont le parcours psychologique et philosophique semble constituer le fil conducteur du récit. Se présentant au début du texte comme un personnage égocentrique, fasciné par la société de consommation et la mode, elle préconise vers la fin du récit un discours faisant montre d'empathie et de préoccupations sociales. C'est sa rencontre avec une sans-abri, Ada Fiorelli, jeune femme souffrant d'importants troubles de la mémoire, qui amène la protagoniste à remettre en question ses valeurs ainsi que celles véhiculées par la société. Le roman met en lumière le processus d'individuation de l'adolescente, qui développe ses propres systèmes de référence notamment en vertu de son arrivée sur le marché du travail, et incarne l'esthétique postmoderne⁵³ par des renvois intertextuels explicites et implicites (*Frankenstein*, *Voyage au bout de la nuit*, etc.) qui supportent l'idéologie socialiste du texte.

⁵³ Janet Paterson situe le postmodernisme dans « l'impureté des formes et des contenus et dans les manifestations d'art et de pensée hybrides ». (« Le postmodernisme québécois ; tendances actuelles », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 60.) Entre autres éléments, on constate une multiplication des références intertextuelles au sein des romans québécois depuis plusieurs années. Comme le souligne précisément André Lamontagne, « à lire la fiction québécoise des dix ou des quinze dernières années, on remarque que les intertextes [...] deviennent des performants diégétiques » (« Du modernisme au postmodernisme : le sort de l'intertexte français dans le roman québécois contemporain », *Voix et images*, vol. 20, n° 1, automne 1994, p. 164.)

CHAPITRE 1

L'ADOLESCENCE DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

1.1 Vers une définition globale de l'adolescence

Nul doute que l'adolescence constitue un concept nouveau et encore difficile à cerner, à définir. Tel que le stipule Pierre Bruno, « l'étude de la culture pour adolescents se heurte très vite à un double problème de définition de celle, avant tout, de cette classe d'âge. Juristes, psychologues ou sociologues ne délimitent ni ne définissent cette population d'une manière convergente¹. » Complexe et controversée², la définition même de cette période de l'existence diverge selon les différents champs d'investigation. Les études médicales tendent à circonscrire cet âge de la vie à partir des changements physiologiques liés à la puberté, qui semblent débuter à 12 ans et demi chez la jeune fille et à 14 ans chez le garçon, moyenne qui signifie de manière reconnue qu'ils peuvent survenir deux ans plus tôt ou plus tard pour chacun des sexes³. Les changements physiologiques s'achèvent à la fin de la croissance, entre vingt et un et vingt-cinq ans, représentée par le dernier point d'ossification que constitue la clavicule⁴.

¹ Pierre Bruno, *Existe-t-il une culture adolescente ?*, Paris, In Press, coll. « Réflexions du temps présent », 2000, p. 18.

² On pense ici, entre autres, à l'ouvrage *L'adolescence n'existe pas* [1990] dans lequel Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, sociologues et médecins, remettent en question la notion même d'adolescence et sa pertinence, soutenant l'idée qu'il s'agit avant tout d'une « invention » de la société contemporaine. (Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *L'adolescence n'existe pas*, Paris, Éditions universitaires, coll. « Adolescences », 1990, 255 p.)

³ *Ibid.*, p. 80.

⁴ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, Paris, Éditions Julliard, 1994, p. 23-24.

La définition médicale se limite donc à l'image du corps, aux perturbations organiques liées à la période adolescente. Pour sa part, la psychologie, domaine qui s'est principalement approprié la notion de l'adolescence, s'attarde davantage aux bouleversements qui s'opèrent dans les pensées de l'adolescent⁵. Cet âge de la vie est alors perçu comme « une période de transition, marquée par une série de réalités nouvelles qui imposent des ajustements, afin d'intégrer les changements et d'accéder à la maturité⁶ ». Une telle définition demeure sans aucun doute assez vague et laisse entrevoir qu'elle varie d'un individu à l'autre. Le domaine de la psychanalyse, quant à lui, se concentre principalement sur les changements corporels qui appellent un processus psychique marqué par un retour des pulsions et qui amènent plusieurs bouleversements entre l'adolescent et sa famille :

L'adolescence, ce temps psychique nouveau, s'origine de l'expérience de la maturité sexuelle. Le retour du pulsionnel sur la scène psychique nécessitera un véritable travail de réappropriation subjective, qui empruntera des voies nouvelles. Parmi celles-ci, le recours à l'environnement socioculturel viendra relayer les images parentales qui, pendant toute la petite enfance, ont servi de support à la construction psychique de l'enfant. Le malaise adolescent est de structure. En effet, l'événement pubertaire, deuxième temps de la sexuation, fait irruption dans la vie adolescente, bouleversant les repères identitaires et obligeant à un remaniement qui s'impose à l'adolescent, plus qu'il ne le choisit. Une véritable mue s'opère. Plus rien n'est comme avant, l'adolescent ne se reconnaît ni dans son corps, qui lui offre toute une gamme de sensations et de perceptions nouvelles, ni dans ses relations à l'autre auprès de qui il cherche désormais une reconnaissance autre, dégagée, autant que faire se peut, du lien de dépendance, trame constitutive des relations de la petite enfance⁷.

Certains psychanalystes définissent même l'adolescence comme un véritable traumatisme⁸ qui ne se réduit pas à une période chronologique de la vie d'un individu, mais qui constitue plutôt « un processus psychique qui survient chez un sujet à un temps

⁵ Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *L'adolescence aux mille visages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, p. 18-19.

⁶ *Ibid.*, p. 6-7.

⁷ Marie-Antoinette Descargues-Wéry, « Présentation », dans Société de psychanalyse freudienne, *Le malaise adolescent dans la culture*, Paris, Campagne première, coll. « Colloques », 2005, p. 8.

⁸ Christiane Balasc-Variéras, « De la transparence à l'empreinte », dans *Ibid.*, p. 119.

variable⁹ ». Contrairement aux définitions médicales qui circonscrivent l'adolescence en des âges bien précis, l'adolescence, d'un point de vue psychanalytique, semble intemporelle et renvoie à une définition plus large. Par conséquent, celle-ci s'apparente davantage à celle des psychologues. Les sociologues se dissocient eux aussi du domaine de la médecine, alors qu'ils déparentagent clairement puberté et adolescence. À l'opposé des précédentes définitions qui s'attardent principalement au fonctionnement interne, physique, psychique ou psychologique de l'adolescent, celles des sociologues envisagent ses rapports avec l'extérieur, c'est-à-dire avec la société. Pour reprendre la terminologie de Marcel Mauss, l'adolescence renvoie ainsi à « un fait social total¹⁰ », c'est-à-dire à un fait pubertaire, mais aussi culturel, devenant une catégorie sociale propre. Si le début de la puberté semble constituer la rupture avec l'enfance, l'accèsion à la vie professionnelle qui mène à l'indépendance financière constitue le critère qui ponctue la période de l'adolescence¹¹. Les sociologues parlent de nouveaux rapports au monde¹² et stipulent que « l'adolescence présente donc des caractéristiques particulières en fonction des époques, de l'environnement culturel, social et économique¹³ ». Enfin, les études historiques se rapprochent sensiblement de celles des sociologues, en soutenant que l'adolescence « est essentiellement une construction sociale et qu'elle dépend d'une grande variété de facteurs et de circonstances, de traditions culturelles et de rituels, ainsi

⁹ Serge Lesourd, « Modernité de l'acte sexuel à l'adolescence », dans *Ibid.*, p. 83.

¹⁰ Marie Cipriani-Crauste et Michel Fize, *Le bonheur d'être adolescent. Suivi de quelques considérations sur la première jeunesse et la nouvelle enfance*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. « Débat », 2005, p. 12.

¹¹ Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *op. cit.*, p. 151.

¹² Serge Lesourd, « Pour une politique de la jeunesse », dans Serge Lesourd, *Adolescents dans la cité*, Toulouse, Érès, 1992, p. 202.

¹³ Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *op. cit.*, p. 39.

que de variations historiques¹⁴ ». Les historiens tentent, entre autres, de savoir si l'adolescence était présente dans les temps anciens ou s'il s'agit d'une invention des temps modernes, ce que certains théoriciens remettent en question actuellement. On constate cependant que toutes les définitions restent intimement liées et que chacune prise isolément reste incomplète. Dans un monde scientifique qui adopte une perspective de plus en plus interdisciplinaire, il convient de voir en l'adolescent un être humain psychologique, physique et social : « On remarque depuis quelques années une tendance à l'interdisciplinarité dans la manière d'aborder les sujets de recherche. C'est le thème qui rassemble plus que la discipline¹⁵. » La définition la plus juste de l'adolescence reste donc celle qui se situe aux points de jonction des différents domaines d'études. Il est toutefois difficile d'arriver à une définition globalisante de l'adolescence parce qu'il s'agit d'un concept auquel s'est greffé un sens nouveau, et ce, malgré l'histoire ancienne de cette notion.

1.2 Historique du concept de l'adolescence

Vraisemblablement, le terme « adolescence » existe depuis longtemps déjà. « Venu du latin classique¹⁶ », le mot *adulescence* renvoie à un concept déjà présent à l'aube de l'ère de Jésus-Christ : « On parle déjà d'adolescence dans les Saintes Écritures, dans l'Ecclésiaste en particulier, avec le sens très général de jeunesse¹⁷. » Chez les

¹⁴ Robert Hollands, « Représenter la jeunesse canadienne : défi ou possibilité réelle ? », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 110.

¹⁵ Madeleine Gauthier, « Introduction : la recherche sur les jeunes au Canada », dans *Ibid.*, p. 14.

¹⁶ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, p. 17.

¹⁷ Françoise Lepage, « Le concept d'adolescence : évolution et représentation dans la littérature québécoise pour la jeunesse », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 241.

Grecs, Hippocrate distingue trois âges principaux : « le petit enfant de zéro à sept ans, l'enfant, de sept ans jusqu'à la puberté (quatorze ans), et l'adolescent, de quatorze à vingt et un ans¹⁸. » Il en va de même pour « Platon et Aristote, celui-ci proposant un découpage de la jeunesse en trois périodes de sept ans, sans toutefois employer le terme d'adolescence¹⁹. » Dans la mesure où « la classification romaine ne s'est écartée que timidement de la classification grecque²⁰ », on y retrouve également trois âges, dont le dernier, « dit *adulescens*²¹ », « caractérise les jeunes hommes citoyens de 17 à 30 ans dans la Rome antique²² ».

Or, « que l'on atteste un mot à une date ne signifie pas qu'il ait été couramment usité. Dans la réalité du phénomène langagier, l'emploi d'"adolescence" est rare²³. » Qui plus est, « si les textes anciens connaissent bien le mot "adolescence", ils ne lui accordent qu'un sens biologique, juridique ou symbolique, mais sans rien de la signification affective que lui confèrent aujourd'hui les psychologues, éducateurs ou médecins quand ils parlent de la "crise de l'adolescence"²⁴ ». L'ouvrage *L'adolescence n'existe pas* soutient même que ce concept « est ignoré par des sociétés très évoluées, par la Grèce, par Rome, par les sociétés françaises du Moyen-Âge et des Temps Modernes²⁵. » De fait, même au Moyen-Âge, on parle d'une jeunesse qui a peu

¹⁸ Michel Fize, *Ne m'appelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, coll. « Débat », 2003, p. 46-47.

¹⁹ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 241.

²⁰ Michel Fize, *Ne m'appelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, p. 46-47.

²¹ *Ibid.*, p. 46-47.

²² Patrice Huerre, « Condamnés à l'adolescence ? », dans Alain Braconnier, *L'adolescence aujourd'hui*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, coll. « Carnet/psy », 2005, p. 39.

²³ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 29.

²⁴ Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, « Introduction » dans Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'univers historique », 1996, tome I, p. 15.

²⁵ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 5.

d'importance parce que totalement « intégrée²⁶ » dans le tissu social. Cette époque de la France n'use d'ailleurs pas du terme « adolescence », lui préférant d'autres mots tels que « “jeunesse”, “jovent”, “enfance” même, [...] conséquences des modèles idéologiques de la société médiévale privilégiant la vieillesse – âge de la sagesse – au détriment de l'adolescence et de la jeunesse – âges par excellence des désordres et du manque de discernement²⁷. » On attend surtout de l'enfant « qu'il produise²⁸ » et par conséquent, cette période de la vie ne peut « s'éterniser²⁹ ». Olivier Galland abonde dans le même sens : « L'Ancien Régime se représente la jeunesse essentiellement comme un rapport de filiation : les jeunes sont d'abord des fils et cette qualité première leur interdit de se penser et d'être pensés comme une catégorie collective douée d'une certaine autonomie³⁰ ». Ce sont principalement les théories éducatives qui viennent modifier le rôle et l'importance de l'adolescent dans la société française. On pense, entre autres, à Ian Comenius (1592-1670), qui « propose d'adapter l'enseignement aux capacités de chaque catégorie d'âge³¹ ». À cet égard, le Siècle des lumières, « alors qu'on assiste au déclin des valeurs aristocratiques³² », met en scène un « jeune qui apprend pour être et non plus celui qui attend d'être³³ » : « Le 17^e siècle voit s'étendre à des catégories sociales nouvelles le processus de mise en marge, grâce aux études, d'une jeunesse de plus en plus coupée du monde adulte³⁴. » Reste néanmoins que seuls les Bourgeois

²⁶ Herbert Marcuse, *Les jeunes et la contestation*, Paris, Laffont, coll. « Les grands thèmes », 1976, p. 23.

²⁷ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, p. 16-17.

²⁸ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 104.

²⁹ *Ibid.*, p. 104.

³⁰ Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, coll. « Sociologie », 2001, p. 57.

³¹ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 241.

³² Olivier Galland, *op. cit.*, p. 58.

³³ *Ibid.*, p. 18.

³⁴ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 113.

peuvent vivre une parcelle d'adolescence³⁵, et ce, jusqu'à ce que l'enseignement obligatoire soit institué dans la plupart des pays occidentaux au 19^e siècle³⁶.

En effet, l'adolescence semble occuper une place prépondérante au 19^e siècle, un siècle qui interpelle «la notion d'ascension sociale au cœur de la problématique adolescente³⁷». Le bouleversement des valeurs associé à la Révolution française concourt à la reconnaissance de cet âge de la vie : «La laïcisation du temps fournit un élément d'explication fondamental dans l'émergence de la notion d'adolescence. En substituant au temps sacré le temps laïque, le 19^e siècle a effectué une mutation capitale dans la perception de la vie : ce siècle de la mise en place des étapes de la vie s'appuie désormais sur une vision scientifique de celle-ci, depuis la génération (au sens premier du terme) jusqu'à la mort³⁸. » Il faut cependant attendre la fin de ce siècle et le début du suivant pour voir apparaître des ouvrages déterminants, que l'on pense notamment à la publication en 1891 du livre de Burnham, *The Study of Adolescence*, de «l'étude la plus connue, celle du psychologue américain Stanley Hall, qui publie en 1904 un volumineux livre de mille trois cents pages³⁹» et de l'ouvrage de Pierre Mendousse, *L'âme de l'adolescent* (1910). Plus encore, les années 1920 et 1930, en raison de la crise économique, réduisent considérablement l'accessibilité à un emploi, «les jeunes n'[étant] plus bienvenus sur le marché du travail⁴⁰» et rejoignant ainsi les bancs scolaires plus longtemps. Au début des années 1950, «se répand la notion de

³⁵ Dans *L'adolescence n'existe pas*, il est précisé que jusqu'en 1789, 96 à 98 % des plus de 12 ans sont exclus du système scolaire. (*op. cit.*, p. 121)

³⁶ On fait ici référence à l'ouvrage d'Herbert Marcuse (*op. cit.*, p. 23-24).

³⁷ François Marty, *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse*, Paris, In Press, coll. «Champs libres», 2003, p. 63.

³⁸ *Ibid.*, p. 52.

³⁹ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, p. 17.

⁴⁰ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 242.

“teenagers”⁴¹ » qui renvoie à l’émergence « d’une culture de l’adolescence⁴² ». Si le 20^e siècle « introduit une révolution [...], représentant la jeunesse comme un processus et non plus comme une catégorie⁴³ », ce sont les années 1960 qui se montrent les plus déterminantes. Les révoltes étudiantes de Mai 1968 « remettent en question les structures hiérarchiques de la société, jusque dans sa cellule de base qu’est la famille⁴⁴ ». L’adolescence fait alors figure d’idéal et de contestation. Cette image est fondamentale dans la mesure où elle constitue « la jauge pour mesurer les comportements des jeunes au cours des décennies qui suivent⁴⁵. » C’est pourquoi les travaux des quarante dernières années dressent le portrait d’une jeunesse « éclatée⁴⁶ », qui « n’est plus un acteur collectif⁴⁷ » et « qui semble subir les effets de la conjoncture plus qu’elle ne l’influence : taux de chômage élevé, intermittence en emploi, comportements qui inquiètent les aînés.⁴⁸ » Bref, depuis l’Antiquité jusqu’à aujourd’hui, les études historiques et sociologiques tendent à démontrer que l’adolescence demeure une construction sociale, « une phase culturelle qui fait son apparition dans certaines sociétés à un moment donné de leur devenir historique⁴⁹ », sans être naturelle et universelle.

Si le panorama précédent abordait l’historique du concept de l’adolescence, il demeure utile dans le présent contexte de distinguer l’histoire de l’adolescent de celle de

⁴¹ *Ibid.*, p. 245.

⁴² *Ibid.*, p. 245.

⁴³ Olivier Galland, *op. cit.*, p. 58.

⁴⁴ Françoise Lepage, *op.cit.*, p. 247.

⁴⁵ Madeleine Gauthier, « Les représentations sociales de la jeunesse chez les sociologues de langue française au Canada », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *op. cit.*, p. 57.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁹ Gérard Lutte, *Supprimer l’adolescence ? : essai sur la condition des jeunes*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1982, p. 24.

l'adolescente, qui divergent à plusieurs égards. C'est ainsi que chez les Romains, il n'existe pas pour la jeune fille de troisième âge comme pour les garçons⁵⁰ et que chez les Grecs, elle « ne connaît pas justement ce que nous appelons l'adolescence, [passant] directement de ses osselets au lit de son mari⁵¹ ». Bien qu'elle tende à se marier plus tard à l'époque médiévale, elle « n'a pas plus d'intérêt aux yeux des sociétés qui ne considèrent jamais tant leurs filles que lorsqu'il s'agit de faire fructifier leur corps au sein de l'institution matrimoniale⁵². » En réalité, pendant de nombreux siècles, la jeune fille ne semble connaître que deux âges vérifiables : « la vierge et la femme⁵³ ».

Au 18^e siècle, le terme « adolescente » se voit plus répandu dans les écrits⁵⁴ et, entre 1750 et 1900, la jeune fille commence à intéresser les historiens⁵⁵, cessant d'être regroupée dans des catégories plus larges qui avaient tendance à « effacer l'âge (on dit “les filles”, “les femmes”) ou le sexe (on dit “les jeunes”, les “adolescents”)⁵⁶ ». Or, l'éducation de la jeune fille « reste [encore] négligée⁵⁷ », la différence de l'âge légal du mariage demeure notable⁵⁸ au 19^e siècle et les grands dictionnaires publiés dans les 1860 mettent en relief l'absence de reconnaissance de l'adolescence féminine⁵⁹. Quoique ce

⁵⁰ Michel Fize, *Ne m'appeler plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, p. 46-47.

⁵¹ Pierre Brûlé, « Des osselets et des tambourins pour Artémis », dans Gabrielle Houbre, *Le temps des jeunes filles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 32.

⁵² Gabrielle Houbre, « Les jeunes filles au fil du temps », dans Gabrielle Houbre, *op. cit.*, p. 9.

⁵³ Pierre Brûlé, *op. cit.*, p. 17-18.

⁵⁴ Agnès Thiercé, « “De l'école au ménage” Le temps de l'adolescence féminine dans les milieux populaires (Troisième république) », dans Gabrielle Houbre, *op. cit.*, p. 76.

⁵⁵ Yvonne Knibiehler, « Actualité de la recherche. État des savoirs. Perspectives de recherche », dans Gabrielle Houbre, *op. cit.*, p. 183-184.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 183-184.

⁵⁷ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 112.

⁵⁸ En 1804, le Code civil modifie l'âge légal du mariage en le fixant à 18 ans pour les garçons et à 15 ans pour les filles. (*Ibid.*, p. 135)

⁵⁹ Le Littré ainsi que le Larousse précisent que l'adolescence « ne se dit guère qu'en parlant des garçons ». (Agnès Thiercé, *op. cit.*, p. 75-76).

siècle laisse une place nouvelle à l'adolescence, on ne semble s'attarder qu'à l'adolescente bourgeoise, celle des milieux populaires étant la dernière prise en compte⁶⁰. Malgré une plus grande accessibilité à l'instruction, « l'étudiante, telle que nous la concevons aujourd'hui, c'est-à-dire celle qui étudie, n'existe pas. L'étudiante est celle qui accompagne, voire qui “couche” avec l'étudiant, et non celle qui étudie à ses côtés⁶¹ ». Ce sont l'instruction primaire obligatoire en 1882⁶² en France ainsi que la présence croissante de jeunes femmes dans les universités⁶³ qui donnent une existence collective à l'adolescence féminine.

Même au début du 20^e siècle, les médecins ont tendance à traiter « largement de la puberté féminine mais n'abordent guère “l'adolescence”⁶⁴ » et sa reconnaissance est encore tardive. La jeune fille est peu présente dans les écrits, et ce, « tant des romanciers, que des pédagogues et des psychologues⁶⁵ ». L'exemple des deux ouvrages de Pierre Mendousse est d'ailleurs éloquent ; dix-huit années séparent la publication de *L'âme de l'adolescent* (1909) de celle de *L'âme de l'adolescente* (1927)⁶⁶. Ce n'est que dans les années 1930 que le système scolaire devient également accessible aux filles qu'aux garçons⁶⁷, ce qui concourt à l'intégration sociale de l'adolescente. Celle-ci tend d'ailleurs à s'émanciper et à s'inscrire dans une culture spécifique dans les années 1950.

⁶⁰ Gabrielle Houbre, *op.cit.*, p. 9.

⁶¹ Marcel Bernos, « Regards complémentaires. La jeune fille en France à l'époque classique », dans *Ibid.*, p. 166.

⁶² Agnès Thiercé, *op. cit.*, p. 78.

⁶³ Marcel Bernos, *op. cit.*, p. 166.

⁶⁴ Agnès Thiercé, *op. cit.*, p. 84.

⁶⁵ Michel Fize, *Ne mappelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, p. 141.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁷ Marie Cipriani-Crauste et Michel Fize, *op. cit.*, p. 185.

On voit ainsi « fleurir les modes vestimentaires adolescentes⁶⁸ » et se populariser de nouveaux thèmes associés à cette époque du rock'n'roll, à savoir « l'amour, le sexe, l'opposition aux adultes⁶⁹ ». Par ailleurs, les mouvements étudiants des années 1960 sont cruciaux pour les femmes et, par le fait même, pour les jeunes filles, qui se voient « libér[ées] des carcans et des tabous entourant leur sexualité⁷⁰ ». Réalité nouvelle, l'adolescence féminine a désormais une place importante à la fin du 20^e siècle, ce qui est mis en évidence par les études qui foisonnent au cours des dernières années dans multiples domaines (psychologie, sociologie, histoire, littérature, etc.).

1.3 Historique de la représentation de l'adolescence dans la littérature

En parallèle avec l'historique du concept même d'adolescence, se pose celui de sa représentation littéraire, qui fait figure de témoin des sociétés et de l'émergence de cette réalité sociale. Pendant de nombreux siècles, certains héros mettent en lumière plusieurs caractéristiques associées à cet âge de la vie. Il semble que « les personnages adolescents peuplent la littérature depuis l'Antiquité⁷¹ ». On peut ainsi penser à l'image de la jeune fille Nausicaa, la fille du roi Alkinoos qui recueille Ulysse après son dernier naufrage. Ce dernier prononce un discours flatteur dans lequel sont énoncés « tout ce que peut désirer le cœur d'une jeune fille bien née⁷² » et, par conséquent, ce qui définit les jeunes filles grecques de l'époque : « l'attente du mariage, l'accomplissement nécessaire et souhaité, qui donnera tout son sens à la vie de femme et de mère, pour

⁶⁸ Françoise Lepage, *op.cit.*, p. 245.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 245.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 247.

⁷¹ Gabrielle Houbre, *op.cit.*, p. 8.

⁷² Louise Brout Zaidman, « Le temps des jeunes filles dans la cité grecque Nausicaa, Phrasikleia, Timareta et les autres... », dans Gabrielle Houbre, *op. cit.*, p. 33.

laquelle est née la fille⁷³ ». Il est également possible d'évoquer « les jeunes disciples de Socrate croqués par Platon dans ses Dialogues⁷⁴ », qui exposent de grands questionnements et renvoient à cette idée de formation, d'éducation. Tel est aussi le cas pour plusieurs autres protagonistes dans l'histoire de la littérature : « Que dire encore de héros de la mythologie dont les traits de caractère ne font qu'anticiper les descriptions des “savants” des débuts du 20^e siècle : le fol orgueil d'Icare et son refus des conseils paternels, l'amour de soi de Narcisse et ses pulsions suicidaires, la passion des voyages d'Enée et d'Ulysse et leur fâcheuse propension à la fugue, l'entêtement d'Antigone et son refus de l'autorité⁷⁵. » En ce sens, Hamlet, le célèbre héros de Shakespeare, demeure emblématique de la problématique adolescente :

Tout au long de la pièce, ce héros qui traque le mensonge érigé en vérité instituée et les petits arrangements confortables, qui dénonce ces postures qui transforment les personnes en personnages, qui ne respecte ni le pouvoir temporel, ni le rituel sacré de la mise en terre, ce justicier masqué sans l'étoffe du vengeur qui empile les cadavres sans vraiment se soucier de leur responsabilité dans le crime, ce révolté qui refuse la règle mais imposera la sienne, cet homme d'esprit que l'action et la chair répugnent mais qui passe tout le temps à l'acte, cet amoureux déçu que les femmes terrifient, ce passionné de théâtre mais désespéré de la vie, s'en souciant “comme d'une tête d'épingle” qui aspire à “ne plus être, mourir, dormir, rêver peut-être”, ce familier dont nous partagions jadis ou encore aujourd’hui les idéaux, passions et déceptions, “notre Hamlet” disait Freud affectueusement, qui nous questionne, nous dérange et que pourtant nous sollicitons, aucun doute : c'est un adolescent⁷⁶.

Le 18^e siècle interpelle directement la notion de l'adolescence avec la venue du *bildungsroman*, « terme introduit en 1870 par Wilhelm Dilthey pour désigner un récit centré sur l'évolution d'un jeune héros jusqu'à ses premières expériences du monde

⁷³ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁴ Pierre Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond, *op. cit.*, p. 167.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 167-168.

⁷⁶ Jean-François Solal, « Who's there ? Hamlet adolescent », dans Société de psychanalyse freudienne, *op. cit.*, p. 159.

adulte⁷⁷ ». Il s'agit en réalité de l'expression allemande pour désigner « roman de formation », genre ayant pour précurseur *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe. En France, les *Illusions perdues* de Balzac et *L'éducation sentimentale* de Flaubert s'associent également au roman d'apprentissage. Par ailleurs, on ne peut passer sous silence l'influence de *L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau dans lequel l'adolescence est décrite « comme une crise majeure de l'existence, une véritable révolution au cours de laquelle la personnalité se détermine définitivement ; elle est l'âge de l'éveil de la sexualité, de l'instabilité physique et morale et de l'inadaptation sociale⁷⁸ ». Certes, ces œuvres instituent les prémisses d'une époque qui fera de l'adolescent son personnage de prédilection, soit celle du 19^e siècle : « De Balzac à Martin du Gard, les romans d'adolescence envahissent le devant de la scène⁷⁹. » Même Charles Baudelaire fait état du spleen associé à cet âge de la vie : « Tous imberbes alors, sur les vieux bancs de chêne/Plus polis et luisants que des anneaux de chaîne/ Que, jour à jour, la peau des hommes a fourbis,/Nous traînions tristement nos ennuis, accroupis/ Et voûtés sous le ciel carré des solitudes/Où l'enfant boit, dix ans, l'âcre lait des études./ [...] Qui de nous en ces temps d'adolescences pâles/N'a connu la torpeur des fatigues claustrales⁸⁰. » Zola semble également avoir fait de l'adolescence un de ses principaux propos, comme en témoigne l'ouvrage publié par Cnockaert :

La carte identitaire du personnage se divise très souvent en trois phases : l'enfance, la puberté, la résolution. Chaque fois, quand il est clairement indiqué, le moment pubertaire désigne une période cruciale dans l'évolution, un moment de crise, un déséquilibre. C'est à partir de ce tremblement que s'épanouit l'identité du personnage et que celle-ci trouve son attitude. Clefs de voûte narratives de *La joie de vivre* et de *La faute de l'abbé Mouret*, la puberté et

⁷⁷ Daniela Di Cecco, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2000, p. 26.

⁷⁸ Agnès Thiercé, *op. cit.*, p. 77.

⁷⁹ François Marty, *op. cit.*, p. 53.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 55-56.

l'adolescence apparaissent aussi, dans la plupart des romans des Rougon-Macquart, comme les pierres angulaires de nombreux personnages. L'adolescence et la jeunesse sont des moments troubles durant lesquels le personnage qui entame sa destinée amoureuse, sociale et spirituelle, prend conscience de son origine et de sa place dans la chaîne des générations. L'itinéraire adolescent rejoint le démarche naturaliste : tous deux lisent les traces du passé pour écrire la marche de l'avenir⁸¹.

D'autres auteurs, tels que Kafka avec son personnage de Grégoire dans *La métamorphose*, mettent en lumière les « transformations corporelles et psychiques de la puberté [qui] sont souvent vécues comme un véritable traumatisme⁸² ». Fait particulier, le héros du 19^e siècle est différent de celui du siècle précédent, car « la “réussite” de la quête d'identité, soit l'intégration de l'individu dans la société, n'est plus importante⁸³ ». La mise en scène de protagonistes contestataires, s'opposant à l'autorité et illustrant le malaise adolescent, participent à une nouvelle représentation de cet âge de la vie. À cet égard, la littérature du début du 20^e siècle se montre éloquente, caractérisée par une nouvelle vogue, celle du roman de l'adolescence⁸⁴. Nombreux sont les ouvrages à souligner l'importance du roman d'Alain-Fournier⁸⁵ paru en 1913, *Le grand Meaulnes*, « qui amène la reconnaissance de cette période trouble de la vie et va tendre à la mythifier⁸⁶ ». La relation entre les pairs tout comme les premiers émois amoureux qui bouleversent l'adolescence sont respectivement évoqués dans les *Faux Monnayeurs* d'André Gide⁸⁷ et *Le diable au corps* de Raymond Radiguet⁸⁸.

⁸¹ Véronique Cnockaert, *Émile Zola : Les inachevés : une poétique de l'adolescence*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2003, p. 14.

⁸² Christiane Balasc-Variéras, *op. cit.*, p.119.

⁸³ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 26.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 26.

⁸⁵ Les ouvrages de Françoise Lepage (*op. cit.*), de Michelle Cadoret (*Le paradigme adolescent : approche psychanalytique et anthropologique*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 2003, 278 p.), de Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (*op. cit.*) et de Daniela Di Cecco (*op. cit.*) soulignent tous l'importance du roman d'Alain-Fournier dans l'histoire de la représentation de l'adolescence.

⁸⁶ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 244.

⁸⁷ On se réfère ici à l'article de Michelle Perrot, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine », dans Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, *op. cit.*, p. 91.

Si les jeunes héroïnes semblent encore une fois négligées par la littérature, on ne peut passer outre l'influence de Colette, qui fait de l'expression des désirs et des sentiments féminins de l'adolescente le centre de son œuvre : « *Claudine à l'école* (1900) [constitue une] parodie du roman d'apprentissage, dans lequel l'acquisition du brevet devient pour l'héroïne un prétexte pour observer et raconter les intrigues amoureuses des maîtresses d'école⁸⁹. » Plus encore, *Le blé en herbe* remet en question les rôles socio-sexués, posant les rapports entre les sexes et les modèles d'identification comme un des principaux conflits associés à cet âge de la vie :

Le portrait de l'adolescence que fait Colette dans *Le blé en herbe* reflète les changements sociaux de l'époque. Colette communique une nouvelle conception de l'adolescence en mettant l'accent sur les différences entre l'apprentissage du garçon et celui de la jeune fille. Pour elle, l'adolescence est une étape de la vie où l'être hésite entre deux modèles sexuels. Colette renverse les caractéristiques considérées comme masculines ou féminines et, ce faisant, souligne la règle des "deux poids deux mesures" qui gouverne la socialisation des sexes⁹⁰.

Bref, le psychologisme de la première moitié du 20^e siècle influence la littérature qui dresse alors le portrait d'une adolescence à la fois trouble et romantique.

Le 20^e siècle est également jalonné par un autre phénomène, celui de la mise en place de plusieurs collections destinées aux adolescents. On peut penser, entre autres, à la « Bibliothèque verte », fondée en 1924, qui fait écho à une littérature qui reste toutefois prisonnière de valeurs morales⁹¹. Après mai 1968, les collections s'adressant à

⁸⁸ On se réfère ici à l'ouvrage de Michelle Cadoret (*op. cit.*, p. 32).

⁸⁹ Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, *op. cit.*, p. 91.

⁹⁰ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 32.

⁹¹ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 135.

un jeune lectorat tendant à proliférer⁹², l'adolescence réclamant son identité, sa culture propre, et par conséquent, une littérature spécifique. Force est d'admettre que cette dernière reste teintée d'une certaine forme de censure qui prévaut encore en 1975 :

L'adolescence – Elle est dominée par les maturations affectives et sexuelles et par les problèmes de l'intégration à la société adulte (choix du métier, options politiques, etc.). C'est un public numériquement important et qui dispose de crédits relativement élevés. Les éditeurs se livrent de dures batailles pour le conquérir. Le paradoxe, dans nos sociétés libérales, c'est que cette conquête est pratiquement impossible. En effet, pour intéresser ce type de public, il faudrait utiliser franchement ses motivations réelles : la sexualité, la vie affective, l'actualité avec ses problèmes économiques, politiques et sociaux. Or une loi non écrite, mais impérative de notre société veut qu'on évite – sauf dans les éditions politiques ou confessionnelles – d'aborder devant les jeunes ces sujets jugés litigieux⁹³.

Lorsque Marc Soriano publie son *Guide de littérature pour la jeunesse*, édition remaniée de celle de 1959, cette rubrique précédente sur l'adolescence est ajoutée, rendant compte d'une nouvelle réalité. Paradoxalement, le contexte socio-historique permet un renouveau dans les thèmes montrant une ouverture sur des sujets autrefois tabous :

Le “nouveau réalisme” annonce les années 70, période d’exploration et d’audace (Demers, 1994 : 80). Il a fait surgir les modèles du “roman à thèse” ou du “roman à problème”, “chargé d’illustrer les rapports privilégiés d’un personnage avec tous les aspects d’un problème (Epin, 1980 : 19)”. Cette mode, qui a pris naissance aux États-Unis, a influencé le roman français et, plus tard, le roman québécois, par le biais de romans traduits de l’américain. Ces romans abordent des thèmes à la mode, auxquels les jeunes sont censés être sensibles, tels la violence, l’amour, la drogue, le viol, les fugues, la délinquance et la sexualité⁹⁴.

Du même élan, les années 1960 et 1970 amènent une nouvelle conception de l’adolescent, qui représente désormais un public cible dans le monde de la société de

⁹² On fait référence ici à la « Bibliothèque rouge » (Hachette, 1974), « Plein vent » (1966), « Les Chemins de l’Amitié » (Rageot, 1972), « Grand Angle » (GP, 1974), « Travelling » (Duculot, 1972), « Mon Bel Oranger » (Stock, 1971), etc. (Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 135-136).

⁹³ Marc Soriano, *Guide de littérature pour la jeunesse : courant, problèmes, choix d'auteurs*, Paris, Flammarion, 1975, p. 120.

⁹⁴ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 61.

consommation : « À partir des années 1970, les adolescents jouent un rôle décisif dans la composition des livres qui leur sont destinés, puisqu'ils ne sont plus considérés uniquement comme des lecteurs, mais comme des acheteurs⁹⁵ ». On déserte tranquillement le souci de les éduquer pour tenter de leur plaire, de les séduire. Apparaît ainsi « un nouveau genre de héros : fort, autonome, espiègle, entretenant une relation plus égalitaire avec les adultes⁹⁶ ». Pour ce qui est du personnage féminin, l'héroïne rompt tranquillement avec les clichés sexuels et se pose comme une des principales actrices des œuvres pour la jeunesse à partir de 1985⁹⁷.

1.4 L'adolescence dans la littérature québécoise du 20^e siècle

Même si, à l'instar de la France, la littérature du début du 20^e siècle au Québec met en scène « des exemples d'un jeune adulte qui rejette les idées reçues de son entourage et les valeurs imposées par sa culture⁹⁸ », elle reste cantonnée « au confins du religieux et du moral⁹⁹ ». La fondation de la revue *L'Oiseau bleu* est en ce sens significative, se faisant le véhicule de l'idéologie agriculturiste de Lionel Groulx¹⁰⁰. Dans son article publié en 2000¹⁰¹, Françoise Lepage évoque d'autres œuvres allant dans le même sens. On peut penser à *Jean-Paul*, écrit en 1929 par le père Paul-Émile Farley, « révélateur de l'opinion de l'élite québécoise face à l'adolescence, [et qui] fait de cette

⁹⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁹⁶ Dominique Demers, *Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature pour la jeunesse*, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, coll. « Thèses canadiennes », 1994, p. 49.

⁹⁷ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 68.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁹⁹ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 136.

¹⁰⁰ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 242.

¹⁰¹ *Ibid.*

période de la vie un moment d'errance des sentiments et des idées¹⁰² ». La célèbre série des *Aventures de Perrine et Charlot* de Marie-Claire Daveluy aborde également l'adolescence, plus particulièrement dans le sixième volume qui traite des fiançailles de la protagoniste. Seulement, l'adolescence est loin de constituer le propos principal de l'œuvre, l'intrigue étant centrée surtout sur l'histoire de la Nouvelle-France et semblant s'adresser à l'ensemble de la collectivité.

Un véritable changement s'opère au Québec à partir des années 1950 et 1960. Parallèlement à l'émergence d'une culture adolescente résultant d'événements historiques majeurs (Crise de 1929, Seconde Guerre mondiale, Mai 68, Révolution tranquille, etc.), des romans problématisent distinctement le personnage oscillant entre l'enfance et l'âge adulte. Réjean Ducharme et Marie-Claire Blais font ainsi de l'adolescence plus qu'une simple étape transitoire : « Les protagonistes adolescents apparaissent en grand nombre dans des romans québécois parus après 1950. Les exemples les plus célèbres sont sans doute les romans de Réjean Ducharme : *L'avalée des avalées*, *Le nez qui voque* et *Les enfantômes*, ainsi que plusieurs romans de Marie-Claire Blais : *Tête blanche*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et la trilogie qui commence par *Les manuscrits de Pauline Archange*¹⁰³. » Tout en mettant en évidence des jeunes héros associés à la révolte, ils accordent une place privilégiée au personnage féminin, que l'on songe à la jeune fille dans *L'avalée des avalées*. Plus encore, Blais présente une « critique du pouvoir de l'Église sur la sexualité et le corps féminin [qui] distingue [s]a représentation de l'adolescence de celle de Colette : Blais décrit un monde

¹⁰² *Ibid.*, p. 243-244.

¹⁰³ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 34.

de l'enfance et de l'adolescence qui est particulièrement noir et violent¹⁰⁴ ». De fait, pendant ces décennies, l'adolescence reste associée à une impasse, « ce qui conduit à privilégier l'imaginaire¹⁰⁵ ». Cette représentation sombre de cet âge de la vie semble intimement liée au contexte socio-historique : « Il semblerait que plus l'idéologie resserre son emprise sur la société, plus le roman révèle l'aliénation de ses personnages. C'est pourquoi la fureur destructrice éclate : inceste, viol, suicide, meurtre dénoncent la violence cachée que le groupe exerce sur la vie et sur l'identité de ses membres¹⁰⁶. » Pour se libérer d'une oppression religieuse et morale des années 1950, l'adolescence devient une période privilégiée par les auteurs. À travers la Révolution tranquille, la crise d'adolescence peut se poser comme « le symbole de la crise d'identité collective du Québec. On veut s'affirmer, être indépendant ; on veut surtout se libérer d'un parent oppressif, mais on n'arrive pas à quitter le toit paternel¹⁰⁷. » La littérature de cette époque se distingue d'ailleurs de celle de la France, car elle met en scène autant de filles que de garçons en révolte¹⁰⁸. Pour leur part, les années 1970 sont marquées par une nouvelle écriture féminine, subversive et politisée, dont les influences imprègnent encore le roman québécois d'aujourd'hui¹⁰⁹. Nul doute que l'adolescent se pose comme un acteur important dans l'univers québécois.

Pour ce qui est de la littérature pour la jeunesse, la parution de collections pour adolescents accuse un retard certain face à la France, on parle d'environ une

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 37.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 35.

¹⁰⁶ Réjean Beaudoin, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 1991, p. 42.

¹⁰⁷ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 34-35.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 36.

¹⁰⁹ Réjean Beaudoin (*op. cit.*, p. 19) évoque notamment l'œuvre de Louky Bersianik, *L'Euguélionne* (Montréal, La Presse, 1976, 399 p.).

cinquantaine d'années¹¹⁰. Pendant longtemps, le milieu de l'édition tarde à établir des publics cibles et « les ouvrages ne donnent pas encore la parole aux adolescents. On ne cherche pas à exprimer leur point de vue, mais plutôt à leur indiquer la voie à suivre¹¹¹. » Quelques rares œuvres se distinguent toutefois. C'est notamment le cas de la série Rosanne de Paule Daveluy, dont les trois romans publiés en 1958, 1961 et 1967, « ose[nt] pour la première fois peindre le monde tel que le voit une adolescente et permet une incursion dans la psychologie de son héroïne¹¹². » Aux États-Unis, Judy Blume inaugure un nouveau genre dans les années 1970, soit celui des « romans réalistes, qui misent sur la sincérité du narrateur induite par le ton du journal intime¹¹³ ». Si cette nouvelle vogue met en relief l'éclatement des valeurs et des tabous de l'époque, elle n'a une influence au Québec que vers la fin des années 1980. L'essor du roman pour adolescents ne survient « qu'à la fin des 1980, [alors] que se créent et se multiplient les collections pour adolescents¹¹⁴ ». C'est à ce moment que le milieu de l'édition accorde une nouvelle importance aux catégories d'âge : « Au Québec, la tradition d'une littérature pour adolescents est moins longue. Les maisons d'édition françaises avaient établi des collections pour adolescents dans les années 1970, tandis que c'est seulement en 1989 que La courte échelle a créé la collection "Roman +" et en 1993 que Québec/Amérique a divisé sa collection de jeunesse en trois catégories, "Bilbo", "Gulliver" et "Titan", la dernière étant destinée aux adolescents¹¹⁵. » L'univers qui y est dépeint est principalement féminin et l'adolescente se situe au cœur des fictions

¹¹⁰ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 33.

¹¹¹ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 246.

¹¹² *Ibid.*, p. 246.

¹¹³ *Ibid.*, p. 247-248.

¹¹⁴ Danielle Thaler, « Visions et révisions dans le roman pour adolescents », *Les figures de l'adolescence dans la littérature de la jeunesse*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 2001, p. 9.

¹¹⁵ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 84.

romanesques¹¹⁶. Au cours des dernières décennies, les romans semblent influencés par le genre réaliste, alors que les narrateurs se font plus souvent qu'autrement « doubles du lecteur [et] partage avec celui-ci ses interrogations, les incidences du quotidien, sa conception de la vie, ses premiers émois amoureux¹¹⁷. » Plusieurs auteurs sont aujourd’hui emblématiques de cette nouvelle littérature, notamment Raymond Plante, Michèle Marineau, Anique Poitras, Dominique Demers et Marie-Francine Hébert¹¹⁸. Dès lors, le roman fait de l’adolescence « une fin en soi¹¹⁹ » en tentant de refléter la réalité associée à cet âge de la vie en abordant plusieurs problèmes qui concernent assurément « tous les adolescents¹²⁰ ».

La prédominance de ce nouveau genre réaliste peut témoigner de cette littérature pour la jeunesse qui paraît « condamnée, dès son origine, à se perpétuer en réfléchissant avec le plus grand soin possible l'image de la lectrice ou du lecteur auquel elle s'offrait¹²¹ ». Certaines études critiques tendent à circonscrire depuis une dizaine d’années le jeune protagoniste qui, ainsi prisonnier d’une écriture intentionnelle et pédagogique, refuse de transgresser certaines lois implicites. Danielle Thaler décrie ainsi

¹¹⁶ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op.cit.*, p. 138.

¹¹⁷ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 249.

¹¹⁸ On pense aux œuvres suivantes : *Le dernier des raisins* (Raymond Plante, Montréal, Québec Amérique, 1986, 160 p.), *Cassiopée ou l’été polonais* (Michèle Marineau, Montréal, Québec/Amérique, coll. « QA Compact », 2002, 277 p.), *Le roman de Sara* (Anique Poitras, Montréal, Québec/Amérique, 2000, 393 p.), les trois romans de la série « Marie-Lune » : *Un hiver de tourmente* (Dominique Demers, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1992, 156 p.), *Les grands sapins ne meurent pas* (Dominique Demers, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1993, 154 p.) et *Ils dansent dans la tempête* (Dominique Demers, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1994, 156 p.), les trois romans de la série « Léa » : *Le cœur en bataille* (Marie-Francine Hébert, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1990, 147 p.), *Je t'aime, je te hais* (Marie-Francine Hébert, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1991, 157 p.) et *Sauve qui peut l'amour* (Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1992, 158 p.).

¹¹⁹ Danielle Thaler, *op. cit.*, p. 12.

¹²⁰ Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 249.

¹²¹ Danielle Thaler, « Les collections de romans pour adolescentes et adolescents : évolution et nouvelles conventions », *Éducation et francophonie*, vol. 24, n^os 1-2, printemps et automne 1996, p. 85.

une représentation de l'adolescent cantonnée à un personnage narcissique et dépourvu de conscience sociale : « La place minime accordée à l'actualité revient à bannir toute forme de déterminisme au profit d'une conception plus mythique de l'adolescence, univers où l'on ne travaille pas, où prédomine le seul principe de plaisir¹²². » Par le fait même, les fictions romanesques exposent une image réductrice de l'adolescence et le jeune héros, loin d'être acteur dans sa société, ne peut jamais constituer « une menace pour l'édifice social puisque celui-ci n'existe que fort peu¹²³. » Thaler dénonce ainsi le personnage oscillant entre l'enfance et l'âge adulte, « pour qui le temps ne va pas au-delà de l'immédiat, et qui n'ont guère de projets à rêver¹²⁴. » En s'attardant à la fois aux protagonistes de Lucy Maud Montgomery, de Paule Daveluy et de Dominique Demers¹²⁵, elle qualifie les protagonistes actuels de « fondamentalement myopes¹²⁶ » et se demande si « cette myopie est le fruit d'une observation qui débouche sur un portrait réaliste de l'adolescent des années 1990 (et dans ce cas, on peut se demander ce que ce portrait a d'inquiétant) ou bien le choix d'une société qui, à travers un certain nombre de ses auteurs, choisit de privilégier un aspect dans le portrait qu'elle fait de sa jeunesse (et dans ce cas, il convient de s'interroger sur les raisons de ce choix)¹²⁷. » Ce faisant, elle interroge le rapport entre réalisme et représentation ainsi que les motivations qui expliquent un tel clivage.

¹²² Danielle Thaler, « Le roman pour adolescents et son monde : l'exemple des romans de Michèle Marineau », *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Ottawa, Fides, 2003, p. 262.

¹²³ *Ibid.*, p. 264.

¹²⁴ Danielle Thaler, « Visions et révisions dans le roman pour adolescents », *op. cit.*, p. 15.

¹²⁵ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart se sont penchés sur une analyse de la représentation de l'adolescente dans les romans de la trilogie d'Émilie de Lucy Maud Montgomery parue de 1924 à 1927, ceux du cycle de « Rosanne » de Paule Daveluy publié de 1958 à 1967 et ceux de la trilogie « Marie-Lune » de Dominique Demers parus entre 1992 et 1994. (*op. cit.*, p. 165)

¹²⁶ Danielle Thaler, « Le roman pour adolescents et son monde : l'exemple des romans de Michèle Marineau », *op. cit.*, p. 264.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 264.

1.5 L'adolescent comme avenir des sociétés actuelles

Outre les personnages mis en scène par des auteures telles que Marineau, Demers et Poitras¹²⁸, somme toute complexes, mais qui véhiculent l'image d'une adolescente narcissique, n'y a-t-il pas, dans la littérature contemporaine, des héroïnes qui déconstruisent ces stéréotypes tels que désignés par Thaler ? Force est de reconnaître que des romans publiés depuis le début des années 1990 rompent à certains égards avec cette littérature du Moi et rendent compte d'une représentation différente des protagonistes que peu d'études ont jusqu'à maintenant mise en relief. S'il symbolise une génération qui représente visiblement l'avenir des sociétés actuelles, l'adolescent peut se poser comme un idéal et constituer un acteur de changement social déterminant. Manifestement, on peut avancer qu'il se présente comme une figure privilégiée pour personnaliser une posture critique, qu'il énonce la voix contestataire des sociétés contemporaines, et ce, parce qu'il a une portée symbolique particulière et qu'il s'inscrit dans une ère marquée par un individualisme narcissique.

1.5.1 Portée symbolique de l'adolescence

Le processus d'individuation inscrit d'entrée de jeu l'adolescent dans un désir d'affranchissement. Certes, si l'adolescent ne se définit plus uniquement en s'opposant à l'adulte, il se construit d'abord en remettant en question les idées tenues pour vraies,

¹²⁸ Nous pensons ici principalement aux romans suivants qui mettent en lumière une adolescente dépourvue de véritable conscience sociale :

Michèle Marineau, *Cassiopée*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « QA Compact », 2002, 277 p.

Dominique Demers, *Marie-Tempête*, Montréal, Québec/Amérique, 2001, 206 p.

Anique Poitras, *Le roman de Sara*, Montréal, Québec/Amérique, 2000, 393 p.

bien souvent véhiculées par le discours de l'autorité : « L'adolescent a besoin pour se construire d'affirmer son opposition au monde parental d'abord, au monde des adultes ensuite¹²⁹. » Pour critiquer cette parole de l'adulte, il tend à s'associer à de nouveaux modes de pensée, à de nouvelles idéologies : « Portés par leurs aspirations à un monde plus juste, plus généreux, les adolescents de ce type puisent leurs idées politiques dans les doctrines et mouvements sociaux d'avant-garde. Ils prennent d'autant plus facilement une telle orientation qu'elle satisfait en même temps leur besoin de s'affirmer, dans la mesure où elle leur offre un moyen de récuser l'adulte¹³⁰. » D'emblée, l'adolescent privilégie des valeurs autres, distinctes, et devient susceptible de véhiculer davantage un discours contestataire que conservateur. Par ailleurs, pour reprendre l'étymologie du terme « adolescere », qui renvoie à un « être en train de grandir¹³¹ », l'adolescent se déconstruit pour mieux se reconstruire. Il devient ainsi synonyme d'autonomie, d'individualité et même d'affranchissement. Récalcitrant à l'autorité – à la fois parentale et sociale - « il récuse la civilisation¹³² » et adopte une posture critique face à celle-ci. Le processus d'individuation demeure ainsi beaucoup plus complexe qu'une simple opposition aux discours dominants et amène l'adolescent à redéfinir son rôle social, alors que cet âge de la vie « reste une phase de découverte et de positionnement dans de nouveaux rapports au monde (sexualité adulte, travail, etc.)¹³³ ». Succède forcément à l'étape de la déconstruction un nouveau chapitre où l'individu oscillant entre l'enfance et l'âge adulte est appelé à repenser ses balises : « Durant l'adolescence, les personnes

¹²⁹ Serge Lesourd, « Pour une politique de la jeunesse », dans Serge Lesourd, *op. cit.*, p. 203.

¹³⁰ Jacques Burstin, *L'adolescent et son insertion dans le monde des adultes : aspects biologiques, personnels et sociaux*, Toulouse, Érès, 1988, p. 204.

¹³¹ Pierre Tap, « L'adolescence : mythes et réalités », dans Joyce Aïn, *Adolescences : miroir des âges de la vie*, Toulouse, Privat, 1988, p. 173.

¹³² Annie Birraux, *Le corps adolescent*, Paris, Bayard, 2004, p. 66-67.

¹³³ Serge Lesourd, « Pour une politique de la jeunesse », dans Serge Lesourd, *op. cit.*, p. 202.

s'engagent pour la première fois dans la construction de leur propre univers social¹³⁴. » C'est ainsi que l'on associe nécessairement adolescence et engagement dans la mesure où l'engagement permet à l'adolescent de se poser comme acteur à la fois de sa propre vie, mais surtout de la vie sociétale. Enfin, il ressort que le processus d'individuation est davantage présent aujourd'hui qu'auparavant, puisque « les jeunes n'ont jamais été aussi autonomes dès le début de l'adolescence [de Singly, 2000]¹³⁵ ». De fait, l'éducation telle qu'elle prévaut actuellement dans le monde occidental participe à l'individuation des adolescents, comme le souligne François de Singly : « Aujourd'hui, l'éducation familiale s'est transformée en valorisant moins l'obéissance et davantage l'initiative, l'autonomie et l'épanouissement. Contrairement à une représentation de l'éducation qui insiste sur la transmission, l'enfant d'aujourd'hui apprend à devenir un être individualisé au sein même de sa famille d'origine¹³⁶. » Bref, des facteurs sociaux participent au processus d'individuation qui, lui, devient intimement lié au développement de l'être adolescent.

Hormis le processus d'individuation qui l'amène à s'affranchir et à repenser son univers social, l'adolescent devient également l'image de rébellion par excellence dans la mesure où sa situation particulière fait figure de paradigme, ce qui lui confère un pouvoir symbolique significatif. Situé entre deux âges, l'enfance et l'adulte, l'adolescent interpelle d'abord la notion de temps en se définissant par rapport à lui – l'adolescence

¹³⁴ Michel Claes, *L'univers social des adolescents*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Coll. « Paramètres », 2003., p. 8.

¹³⁵ Catherine Cicchelli-Pugeault, Vincenzo Cicchelli et Tariq Ragi, *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2004, p. 224.

¹³⁶ Olivier Galland, « Les jeunes Européens sont-ils individualistes ? », dans Olivier Galland et Bernard Roudet, *Les jeunes Européens et leurs valeurs. Europe occidentale, Europe centrale et orientale*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2005, p. 60.

représentant un groupe d'âge qui se situe avant tout sur un plan chronologique – et ensuite en représentant la dichotomie passé/avenir. En ce sens, il témoigne de ce qui a été fait et révèle ce qui est à venir. Sur le plan personnel, il conserve un héritage du passé (l'enfance) tout en se recréant pour devenir un individu à part entière (l'adulte). En regard d'une perspective plus globale, il interroge l'Histoire en convoquant le passé :

Quelle que soit la scène du monde abordée, il est toujours retrouvé que des émergences adolescentes prennent une signification essentielle en rappelant que par les interpellations et par les regroupements, est à chaque fois relancée la question de l'appartenance, de la différence et de l'étranger. Et le phénomène réactualise immanquablement l'histoire des lieux et des hommes, pas seulement l'histoire immédiate telle qu'un passé colonial, mais aussi l'histoire ancestrale¹³⁷.

Nul doute qu'il s'inscrit également dans un présent, faisant figure de jonction entre les « souffrances traumatiques actuelles – les leurs propres comme celles des parentés – et les souffrances traumatiques anciennes, celles qui avaient donné lieu aux constructions historico-mythiques¹³⁸ ». La situation particulière que symbolise l'adolescence par rapport au temps est à ce point primordiale que certains théoriciens tels que Michelle Cadoret font de la perspective historique l'enjeu majeur de cette période de la vie : « Si la crise d'un humanisme est celle d'une transition en mouvement, qui mettrait l'Histoire en récitation du passé, comment alors accueillir la nouveauté et dépasser les inachèvements, devant toutes ces bifurcations possibles ? refuser de choisir ? tout essayer ? rester dans l'immanence de l'instant ? Ce pourrait être le descriptif des figures adolescentes aujourd'hui¹³⁹. » En amont des fondements historiques, l'aspect social est lui aussi directement interpellé, alors que la situation particulière de l'adolescent amène une reconfiguration constante des institutions qui sont « toutes concernées, la famille,

¹³⁷ Michelle Cadoret, *op.cit.*, p. 84.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 84.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 81-82.

l'école, l'emploi, les loisirs¹⁴⁰. » Dans une autre optique, les études psychanalytiques confèrent à l'être adolescent une grande portée symbolique en s'attardant à son aspect complexe et paradoxal : « l'adolescence est précisément cette période où l'individu fait l'expérience des contradictions, du paradoxe¹⁴¹ ». Dans la mesure où il tente de se construire, il illustre à la fois un désir de stabilité et d'instabilité : « Pourtant, l'adolescence est une tentative pour harmoniser l'ancrage et l'itinéraire, l'insertion et l'aventure¹⁴². » Il ressort néanmoins que l'adolescent fait principalement figure de paradigme parce qu'il explore à la fois les limites de l'univers extérieur (historique, social, anthropologique) et de l'univers intérieur (psychologique, psychanalytique), « témoignant à la fois d'un travail psychique intense et d'une fonction sociale et politique interpellante¹⁴³. » Cet être met en lumière une ambivalence, située aux confins de plusieurs parangons : « L'adolescent se présente comme une situation faisant paradigme car son travail psychique de passage intrigue intimement le particulier et le général : le pulsionnel et le culturel, l'actuel et l'historique, l'individuel et le social, la transmission et la créativité¹⁴⁴. » C'est précisément cette notion de frontières qui prévaut dans la définition de l'adolescent, alors que ce dernier les explore, franchit ses propres limites et celles des autres, entendues ici au sens large, soit les instances sociale et politique. Ces réflexions attestent de la portée symbolique de l'adolescent qui devient à même de constituer un acteur social important.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 84.

¹⁴¹ Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *op. cit.*, p. 12-13.

¹⁴² Pierre Tap, *op. cit.*, p. 178.

¹⁴³ Michelle Cadoret, *op. cit.*, p. 7-8.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 2.

Dans le même ordre d'idées, la portée symbolique de l'adolescent est également mise au jour parce qu'il se présente comme le miroir et l'avenir des sociétés actuelles. Il semble d'abord faire écho à la conjoncture politique et sociale, faire figure de témoin des principales préoccupations :

[...] Les jeunes connaissent bien, mieux parfois que les adultes ou leurs prédecesseurs, les institutions politiques ; ils possèdent des identités et des références politiques claires. Mais la conjoncture politique actuelle et surtout leur situation d'exclusion socio-économique ne leur permettent pas de mobiliser [leurs] ressources [politiques] à travers les canaux habituels de la participation politique. [Outre qu'ils se sont révélés hier prémonitoires de certains événements], leurs attitudes et leurs comportements d'aujourd'hui apparaissent comme un grossissement, une exacerbation de ceux que l'on observe dans certains groupes d'adultes. Bref, les jeunes constituent un baromètre sensible de l'état de l'opinion et de la société¹⁴⁵.

Tout se passe comme s'il semblait plus perméable au discours dominant et devenait le reflet des principales tendances idéologiques, constituant « l'observatoire par excellence de l'état de la société¹⁴⁶. » Cette idée recoupe d'ailleurs celle précédemment évoquée qui stipulait que l'indifférence politique des jeunes était tout simplement à l'image de la dépolitisation de la société adulte. De même qu'il oscille entre l'enfance et l'adulte, sa représentation tangue entre celle de témoin privilégié et de principal acteur de changement d'une société :

Les sociologues francophones au Canada n'ont pas échappé collectivement au paradoxe qui a marqué la conception de la jeunesse en tout temps, à savoir que, pour les uns, la jeunesse est à l'avant-garde du changement social, pour d'autres, elle est le lieu de transmission de la culture, et pour d'autres encore, celui des enjeux de la société. D'où, selon les périodes, l'image d'acteur selon que la marge d'autonomie est plus grande, celle de victime selon que c'est la contrainte qui domine, mais le plus souvent la représentation d'un groupe au cœur des projets moraux de la société¹⁴⁷.

¹⁴⁵ Raymond Hudon et Bernard Fournier, « Apolitisme et "politisation" des jeunes », dans Raymond Hudon et Bernard Fournier, *Jeunesses et politique*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, coll. « Sociétés et mutations », 1994, vol. 1, p. 42.

¹⁴⁶ Bjenk Ellefsen, Jacques Hamel et Maxime Wilkins, « Influences et contributions de la sociologie de la jeunesse de langue française au Canada », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *op. cit.*, p. 82.

¹⁴⁷ Diane Pacom, « La recherche sur les jeunes : au-delà du réductionnisme positiviste », dans Madeleine Gauthier et Diane Pacom, *op. cit.*, p. 56

Or, sa posture privilégiée par rapport au temps, générant cette rencontre entre le passé, le présent et le futur, l'inscrit indéniablement dans une perspective d'avenir. Il constitue l'adulte de demain, se fait donc porteur des valeurs et idéologies qui fonderont la société à venir. S'il est l'héritage d'un passé, il tente aussi de s'en départir pour recréer : « On sait pourtant, même si on l'oublie, ce que l'adolescence doit à l'histoire. L'existence sociologique de cette classe d'âge n'est vieille que d'un tout petit siècle et demi, à peine; mais ce phénomène, moderne donc, s'est rapidement imposé comme une évidence intemporelle. À cette croyance universelle se mêle une force propre à l'adolescence : la volonté d'échapper à toute causalité d'hier¹⁴⁸. » C'est ainsi que l'adolescent devient synonyme d'action, car il initie une transformation : « L'adolescence, c'est le présent, la pensée au présent qui affirme la nécessité de l'avenir et du passage à l'acte¹⁴⁹. » Si plusieurs facteur sociaux limitent ou renforcent le pouvoir de l'être adolescent¹⁵⁰, nul doute que la jeunesse se pose comme un enjeu majeur par sa capacité d'action, devenant l'instigateur de changements sociaux importants. Il convient donc d'aborder la problématique adolescente en ce sens :

Dans une culture dont les modèles se réfèrent à des « performances », voire à des exploits, dans un système social renvoyant toujours à un travail sur soi et de présentation de soi (comme l'illustre par exemple le développement des « techniques de recherche d'emploi »), le fait adolescent déborde le cadre d'une crise délimitée d'intégration. Il détermine le système social et culturel, considér[ant] que l'adolescent est bien plus qu'un « fait de société », qu'elle fait la société ; voy[ant] dans ce « moment » plus un facteur constant du social qu'un effet du social, limité dans le temps¹⁵¹.

¹⁴⁸ Philippe Porret, « Gardiens de l'ordre... symbolique ? », dans Société de psychanalyse freudienne, *op. cit.*, p. 18.

¹⁴⁹ Michelle Cadoret, *op. cit.*, p. 261.

¹⁵⁰ Selon *L'Histoire des jeunes en Occident* de Giovanni Levi et Schmitt, les jeunes « constituent l'avant-garde de l'avenir d'une cité par la réserve de la main-d'œuvre qu'ils offrent et par la place qu'ils cherchent à occuper dans la société adulte » (Diane Pacom, *op. cit.*, p. 17) alors que pour Madeleine Gauthier, la capacité d'agir de l'adolescent et de l'influence de la société sur celle-ci dépend de l'interaction entre les agents d'une collectivité dans la « régulation de son autonomie et de son indépendance. » (Bjenk Ellefsen, Jacques Hamel et Maxime Wilkins, *op. cit.*, p. 81).

¹⁵¹ Jean Denis Souyris, « En guise de conclusion », dans Joyce Aïn, *op. cit.*, p. 195-196.

De toute évidence, l'adolescent devient porteur d'un discours contestataire qui institue un changement social, porté par un certain idéal.

1.5.2 Utopie dans l'univers postmoderne

Cet idéal s'illustre d'abord parce que l'adolescent met généralement en lumière une idéalisation, notamment des choix politiques¹⁵², et ensuite parce qu'on peut penser que l'avenir qu'il symbolise se veut positif, dans la mesure où il incarne l'espoir d'une société. Certes, cette optique semble appuyée à la fois par les thèses sociologiques qui soutiennent le rôle particulier de l'adolescent dans les sociétés actuelles, comme exposé précédemment, de même que par les études littéraires, tel que le mentionne Danielle Thaler :

L'adolescent occupe une place prépondérante dans la littérature [...], sans doute parce qu'il occupe depuis quelques décennies une place de plus en plus essentielle dans nos sociétés occidentales, tout à la fois espoir et miroir de ces sociétés, visage de leur avenir mais aussi témoin de leur présent et de leur passé récent [...]¹⁵³.

Aussi, « s'il est vrai que toute société tente de se perpétuer dans un certain nombre de modèles pour mieux assurer sa survie¹⁵⁴ », les œuvres littéraires deviennent susceptibles de véhiculer l'image d'une adolescence qui symbolise un idéal social. Si le jeune héros institue un changement, on peut supposer que son discours vient s'opposer aux paramètres de la société contemporaine. Dans la mesure où celle-ci est avant tout marquée par les avancées du capitalisme, de ce mode de production « qui se réalise et ne

¹⁵² Anne-Marie Brasseur et Patrice Eon-Gerhardt, « Idéalisation à l'adolescence », dans Joyce Aïn, *op. cit.*, p. 85.

¹⁵³ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 28-29.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 30.

produit un espace mondial [...] qu'en anéantissant le social¹⁵⁵ », il n'est guère surprenant que soient récusés les présupposés du néolibéralisme. L'adolescent s'impose donc comme une voix contestataire allant à l'encontre de la doxa, entendue ici comme l'opinion courante, telle que définie par Marc Angenot¹⁵⁶. C'est ainsi qu'il confronte le discours social dominant, certes associé à un individualisme, à une indifférence propre au narcissisme croissant, tel que l'illustre Gilles Lipovetsky :

Le narcissisme désigne le surgissement d'un profil inédit de l'individu dans ses rapports avec lui-même et son corps, avec autrui, le monde et le temps, au moment où le « capitalisme » autoritaire cède le pas à un capitalisme hédoniste et permissif. [...]. Un individualisme pur se déploie, débarrassé des ultimes valeurs sociales et morales¹⁵⁷.

De fait, les romans québécois à l'étude mettent en scène des personnages qui font montre de préoccupations sociales. Ces derniers présentent une rupture d'abord avec l'indifférence postmoderne, s'associant d'emblée à un discours militant pour une cause politique, sociale ou environnementale, dénonçant ouvertement la quête absolue du profit, la prééminence de la consommation, l'individualisme narcissique, etc. Qui plus est, alors que l'ère postindustrielle suppose un relativisme moral quant aux valeurs permettant de définir la pensée occidentale, la posture critique du héros tend à s'affirmer dans une dichotomie absolue des oppositions idéologiques mises en lumière dans les textes à l'étude et qui paraissent à tout le moins irréconciliables, si l'on songe que « le discours idéologique prend comme point de départ un dualisme absolu qui cherche à supprimer l'ambivalence dialectique¹⁵⁸ ». Tandis que l'adolescent des sociétés occidentales actuelles refuse de s'inscrire dans les discours politiques traditionnels dits de gauche ou de droite, le héros romanesque n'hésite pas à s'associer à une idéologie

¹⁵⁵ Henri Lefebvre, *Une pensée devenue monde*, Paris, Fayard, 1980, p. 80.

¹⁵⁶ Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, coll. « Langages et société », 1982, p. 33.

¹⁵⁷ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993, p. 71.

¹⁵⁸ Pierre Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. « Connaissances des langues », 1985, p. 137.

socialiste et à des valeurs collectives, incarnant encore une fois un idéal qui contrevient à la pensée postmoderne, marquée par un « pluralisme idéologique¹⁵⁹ » et un « antidogmatisme¹⁶⁰ ». Il contrevient par le fait même à la représentation postmoderne telle qu’entendue par Lyotard, qui renvoie à « une crise de légitimation dans laquelle les grands discours philosophiques et politiques ont perdu leur valeur d’unification¹⁶¹ ». En somme, si le roman québécois contemporain répond à une esthétique postmoderne, caractérisée selon Scarpetta par une hybridité formelle¹⁶², comme nous le verrons, il énonce un discours présenté comme une alternative à l’hégémonie capitaliste, ou à tout le moins une philosophie autre que celle du néolibéralisme. On est alors à même de se demander si son discours se limite à un idéal possible ou verse plutôt dans l’utopie, au sens contemporain et banalisé du terme¹⁶³, défini alors comme un « idéal politique ou social séduisant, mais irréalisable, dans lequel on ne tient pas compte des faits réels, de la nature de l’homme et des conditions de la vie¹⁶⁴ » que constituerait les paramètres et contraintes des sociétés postindustrielles.

1.5.3 L’adolescente : figure de contestation par excellence

Encore plus que l’adolescent, l’adolescente peut constituer le personnage de prédilection pour symboliser un idéal de contestation sociale dans le roman québécois contemporain. En plus de mettre au jour la problématique associée à cet âge de la vie,

¹⁵⁹ Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, Paris, L’Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1996, p. 101.
¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ Janet Paterson, « Le postmodernisme québécois », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 78-79.
¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ On se réfère ici à l’ouvrage suivant de Frédéric Rouvillois : *L’Utopie*, Paris, Flammarion, coll. « Corpus », 1998, p. 11.

¹⁶⁴ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Quadrige, 1993, p. 1179.

« le conflit entre la quête d'indépendance, associée à l'adolescence, et la dépendance, associée à la féminité traditionnelle, est central dans la représentation de l'adolescente dans la fiction mais reste négligée dans la plupart des critiques littéraires¹⁶⁵ ». Issue de la postmodernité qui laisse prévaloir une « incrédulité à l'égard des métarécits¹⁶⁶ », « la quête du *je* féminin se situe entre les dogmes masculins et le vide que leur destruction peut entraîner¹⁶⁷. » Amenée inévitablement à s'affranchir des diktats d'une société patriarcale, l'adolescente se forge un discours qui est loin de se réduire à la sphère privée et a certes un impact social. Qui plus est, parce qu'il est tributaire du féminisme dit global ou postmoderne, le discours de l'adolescente « s'attaque [ainsi] aux grands discours et à leurs prétentions homogénéisantes, pour advenir à sa subjectivité¹⁶⁸. » À cet égard, c'est l'expérience individuelle qui constitue le fondement de la pensée critique de la jeune protagoniste :

Ainsi, les projets collectifs ont cédé la place aux expériences individuelles et aux quêtes spirituelles déjà décrites au sein d'un féminisme de la différence. Dans cette optique, les projets théoriques du féminisme se morcellent tandis que les grands idéaux modernes sont posés comme utopiques. Il s'agit notamment pour les romancières de mettre en relief le cheminement moral des héroïnes développant leur conscience du monde¹⁶⁹.

L'héroïne, « défini[ssant] elle-même ses propres systèmes de référence¹⁷⁰ », met ainsi au jour une conscience du monde personnelle et réfléchie. Par le fait même, le discours idéologique préconisé par le personnage féminin, s'il se rattache parfois à des faits

¹⁶⁵ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 17.

¹⁶⁶ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979, p. 7.

¹⁶⁷ Lucie Guillemette, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain : l'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 285.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 296.

¹⁶⁹ Lucie Guillemette, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 164-165.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 166.

discursifs de portée collectiviste, n'est donc pas le fruit d'un absolutisme dogmatique, mais relève d'une réflexion individuelle et autonome.

Mais comment l'adolescente propose-t-elle un discours revendicateur ? D'abord, elle le met au jour par l'importance de sa parole, intimement liée à l'acte d'énonciation, « *l'énonciation* [étant] un “acte de parole” utilisant la langue en vue d'une certaine fin [et où] *l'énoncé* est le moyen et le résultat de cet acte¹⁷¹ ». Une étude des registres énonciatifs suscités par un « je » féminin peut alors rendre compte de la posture critique déployée. C'est ainsi que les romans à l'étude ont recours à plusieurs procédés narratologiques, on pense à la narration à focalisation interne qui permet de rendre davantage percutant le discours de l'adolescente ayant acquis un niveau élevé de conscience de l'environnement dans lequel elle évolue. Non seulement le « je » de celle-ci « invite à adopter la perspective du personnage¹⁷² », mais, « garant de l'énoncé, lie indissolublement l'opinable au pathos¹⁷³ ». Ce faisant, la parole de la protagoniste fait foi de son processus d'individuation, résultat d'une remise en question du discours de l'adulte de même que d'expériences individuelles. Elle s'inscrit dans l'univers romanesque marqué par des discours idéologiques opposés et fait figure de contestation en se situant en marge de la doxa, opinion dominante pouvant être liée, on l'a vu, à l'hégémonie capitaliste. Ainsi, nous serons à même d'identifier les caractéristiques de la société contemporaine remises en cause par la voix adolescente, c'est-à-dire la quête absolue du profit, la prééminence de la consommation, l'individualisme narcissique, etc.

¹⁷¹ Marc Angenot, *op. cit.*, p. 69.

¹⁷² Vincent Jouve, *La poétique des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 2001, 171 p.

¹⁷³ Marc Angenot, *op. cit.*, p.72.

Par ailleurs, la posture critique adoptée par l'adolescente semble intimement liée à l'acquisition de connaissances, mises en évidence grâce au processus intertextuel qui renvoie, tel que le stipule Gérard Genette, à une « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes¹⁷⁴ ». Considérée comme un procédé formel caractéristique de l'esthétique postmoderne¹⁷⁵, l'intertextualité occupe une place fondamentale dans les œuvres à l'étude. À cet égard, Lucie Guillemette souligne que « nombreuses, en effet, sont les œuvres écrites pour la jeunesse qui procèdent d'un mouvement d'impureté romanesque dont le code est essentiellement dicté par des rapports intertextuels¹⁷⁶. » Les différents renvois tendent ainsi à associer les jeunes héroïnes à la lecture et à l'écriture, déployant un univers de connaissances et de réflexions : « Le lecteur est un être différent; c'est celui qui ne se fond pas dans la masse. Il tire de l'écrit une clairvoyance inaccessible à ses pairs. La lecture est une voie parallèle qui offre l'éducation sentimentale et la formation intellectuelle¹⁷⁷. » Tout se passe comme si le savoir certain découlant des lectures était inhérent à une prise de position critique à l'égard des diktats de la société actuelle. Dans le même ordre d'idées, « [...] la jeune fille, [qui] s'inscrit invariablement dans une dynamique favorisant la lecture et l'écriture, [...] est susceptible à ce titre de réviser et de corriger une épistémè patriarcale associant par définition le féminin au silence et à la passivité¹⁷⁸. » Intimement liée à l'impact d'un

¹⁷⁴ Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982, p. 247.

¹⁷⁵ On se réfère ici notamment à l'article de Janet Paterson : « Le postmodernisme québécois », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 58-66.

¹⁷⁶ Lucie Guillemette, « Romans pour l'adolescence et intertextualité : les figures de l'écrit comme procédé de représentation du sujet féminin », *Tangence*, automne 2001, n° 67, p. 98.

¹⁷⁷ Claire Le Brun, « Edgard Alain Campeau et les autres : le lecteur fictif dans la littérature pour la jeunesse (1986-1991) », *Voix et images*, vol. 19, n° 1, automne 1993, p. 164.

¹⁷⁸ Lucie Guillemette, « Romans pour l'adolescence et intertextualité : les figures de l'écrit comme procédé de représentation du sujet féminin », *op. cit.*, p. 98.

discours féministe, l'intertextualité est donc au cœur même du développement de la subjectivité de l'héroïne :

Les romans destinés à un public adolescent qui ont retenu notre attention préfigurent et actualisent tout à la fois les croisements littéraires du postmodernisme et du féminisme à travers les formes discursives de l'intertextualité, elle-même instigatrice de la pratique autoreprésentative d'un sujet féminin qui fait advenir un dialogue fécond entre des textes de provenance générique diverse et qui développe ses propres systèmes de référence¹⁷⁹.

Le savoir que possède la protagoniste lui permet sans contredit d'intellectualiser son rapport au monde, de l'inscrire dans un « faire » et de s'associer à une production discursive qui va à l'encontre des idéologies dominantes.

Parfois plus implicite, l'intertexte favorise l'inscription de références sociales dans la fiction romanesque. Il « implique que le texte, par le biais de l'écriture et de la lecture, entre en dialogue avec d'autres textes, c'est-à-dire est ouvert sur l'histoire et l'intertexte social dont il tire sa propre dynamique signifiante¹⁸⁰. » Il met ainsi en parallèle des discours sociaux et idéologiques révélés dans les textes à l'étude avec d'autres œuvres littéraires. Ce procédé esthétique est donc susceptible de circonscrire le discours de l'adolescente, si on en glane les jeux de l'interdiscursivité, puisque celle-ci fait référence à un ensemble de « discours contigus et homologues¹⁸¹ ».

Dans la mesure où l'adolescente symbolise l'avenir de la société postmoderne, il importe donc d'analyser la représentation de ce personnage dans deux romans québécois

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 110.

¹⁸⁰ Paul Dirkx, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus Lettres », 2000, p. 82.

¹⁸¹ Donald Bruce, *De l'intertextualité à l'interdiscursivité ; histoire d'une double émergence*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1995, p. 44.

contemporains et de s'attarder à la mise en œuvre de son discours qui fait figure de protestation, et ce, en regard du régime de l'énonciation et du processus intertextuel.

CHAPITRE 2

***LA FILLE DE LA FORêt :* FIGURE ADOLESCENTE D'UN ÉCOLOGISME COMMUNAUTAIRE**

2.1 Discours contestataire et utopique

La jeune Avril de *La fille de la forêt* semble incarner les propos de Daniel Bell qui stipule que « si l'idéologie de nos jours, et pour de bonnes raisons, est un mot irrémédiablement déchu, il n'est pas nécessaire que l'"utopie" subisse le même sort¹. » Tout au long du récit, l'adolescente incarne l'engagement social et tend à symboliser un espoir pour les sociétés à venir. Concrètement, elle déploie un discours contestataire en s'insurgeant contre certains impératifs de la société contemporaine, plus particulièrement l'hégémonie capitaliste qui la sous-tend à bien des égards. Le récit de Charlotte Gingras est ainsi connoté sur le plan idéologique, illustrant un monde bipolarisé dans lequel s'opposent l'écologisme et le capitalisme hédoniste. Dans le sillage des travaux de Pierre Zima qui affirme que « le discours idéologique prend comme point de départ un dualisme absolu qui cherche à supprimer l'ambivalence dialectique² », la parole de l'héroïne s'impose dans cet univers où subsiste la dichotomie individualisme/collectivisme³. Si l'histoire est racontée par quatre narrateurs différents

¹ Daniel Bell, *La fin de l'idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1997, p. 60.

² Pierre Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. « Connaissances des langues », 1985, p. 137.

³ À cet égard, il est possible de constater que le roman s'inscrit de manière significative dans la postmodernité, notamment par la déconstruction de plusieurs dichotomies, ce qui a notamment été mis en lumière par Marie-Claude L'Heureux dans son mémoire qui illustre la relativisation de l'opposition

au moyen d'une narration homodiégétique à focalisation interne, c'est principalement la voix de l'adolescente qui ressort dans un monde où l'environnementalisme se greffe à une pensée collectiviste en s'opposant aux poncifs de l'individualisme contemporain. De fait, Avril se présente comme l'instigatrice du discours contestataire, une voix suivie par celle des trois autres protagonistes, soit Florence, David et Érik. Le discours social, associé notamment à une valorisation de la nature, à une critique de l'urbanisation et de la société de consommation, est construit et mis en œuvre par l'adolescente du roman qui allie son agir à sa voix contestataire.

2.1.1 Héritage maternel et valorisation de la nature

Avril, la protagoniste principale du roman de Charlotte Gingras, signale l'importance de la nature d'abord sur le plan de l'onomastique, alors que son prénom correspond à un mois de l'année. Au moment où elle fait la rencontre d'Érik, un jeune garçon de la rue, qui rougit devant la beauté de son prénom, elle souligne explicitement le rattachement de celui-ci à la venue du printemps : « Maman me l'a donné parce que je suis née au temps du passage des bernaches, lorsque les jours allongent et que la lumière devient plus dense. Elle me disait que j'étais une promesse d'eau libre, quand la glace craque de partout, que les rivières nordiques se réveillent et rugissent en faisant gicler leur eau⁴. » Outre le titre, « La fille de la forêt », l'incipit du roman, souvent considéré

nature/culture. (*La problématique de la nature et de la culture dans la littérature québécoise pour la jeunesse : au-delà des dualismes*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2005)

⁴ Charlotte Gingras, *La fille de la forêt*, Montréal, Éditions La Courte échelle, coll. « Roman + », 2002, p. 33. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle FF, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

comme « l'atome primordial, le point d'origine de l'œuvre⁵ », met de l'avant un lien étroit entre l'adolescente et la nature. De fait, celle-ci constitue un refuge pour Avril à la suite de la mort de sa mère :

Au début, les voisins et les enseignants venaient me porter de la nourriture chaude et s'inquiétaient de moi. Ils voulaient que j'aile habiter chez l'un ou chez l'autre, mais je refusais. Je ne voulais pas non plus retourner à l'école. « Avril est en état de choc, murmuraient-ils autour de moi. Il faut la laisser tranquille. La surveiller discrètement. » Moi, j'attendais le dégel. Lorsque la glace s'est enfoncee dans l'eau noire, j'ai pris mon canot et j'ai pagayé tous les jours d'un lac à l'autre et du matin au soir, la tête dans le brouillard (*FF*, p. 10).

Le « moi » institue ici une rupture avec le discours de l'autre, de ceux plus précisément qui veulent décider au nom d'Avril. Il rend compte de la volonté de s'affirmer pour l'adolescente, certes mise au jour dans la diégèse du roman comme nous le verrons, mais également sur le plan énonciatif comme nous le constatons ici. À l'instar du prénom de l'adolescente, le discours valorisant la nature découle d'un héritage maternel : « Au deuxième lac, celui qui a la forme d'une aile de bernache, je l'ai remerciée pour tout ce qu'elle m'avait enseigné : les secrets de la forêt, des lacs, et des rivières à truite ; [...] les odeurs de résineux, de l'eau et des tourbières. “Je n'oublierai jamais [...] les longues nuits d'hiver, la neige molle sous nos raquettes, les aurores boréales, bruissantes, mystérieuses.” » (*FF*, p. 11) Avril a donc un attachement émotif pour la nature, associée à sa mère, qui constitue sa seule famille. Du fait qu'elle « n'oublie[ra] jamais » (*FF*, p. 11) les moments d'hiver avec sa mère et qu'elle remercie cette dernière pour son enseignement lié aux sciences naturelles, elle laisse entendre un refus de reléguer au passé son apprentissage et une idée de continuité. Bref, les extraits qui célèbrent l'importance de la nature instaurent les prémisses d'un discours écologiste, qui prend

⁵ Johanne Prud'homme, « L'incipit : frontière et lieu stratégique de contact en littérature québécoise pour la jeunesse », *Tangence*, n° 67, automne 2001, p. 69.

d'abord appui sur un lien sentimental avec la nature et donc, sur une expérience individuelle.

2.1.2 Critique des sociétés postindustrielles

Si l'intérêt de l'adolescente à l'endroit des espaces verts se traduit d'abord par une valorisation de la nature, son discours tend ensuite à remettre en cause les effets de l'urbanisation et les fondements de la société nord-américaine contemporaine. L'espace devient ainsi le point de départ d'une critique plus élargie du mode de vie des sociétés postindustrielles. Le titre du roman, repris dans un passage, suppose que la jeune femme vient d'un ailleurs, étant par le fait même porteuse d'une culture différente, de valeurs autres : « - Comme notre ville doit te paraître étrange, à toi, la fille de la forêt... - Un peu. L'énergie y circule tellement vite, les gens vivent si proches les uns des autres. C'est pour ça qu'elle pue, la Cité ? Que des objets abandonnés jonchent les ruelles ? Et que toutes les rues se croisent à angle droit ? » (*FF*, p. 60-61) La jeune narratrice devient ainsi une figure de contestation quand elle doit quitter son village nordique pour une famille d'adoption dans la Cité. Les premières pages du roman mettent déjà de l'avant une opposition sur le plan de la spatialité entre le Sud et le Nord : « Pendant ce temps, au Sud, des fonctionnaires, des juges et des travailleurs sociaux se demandaient quoi faire de cette fille qui habitait seule, dans une petite ville nordique, sur le bord du lac Long. » (*FF*, p. 10) Tout le roman est, en effet, marqué par la dichotomie Nord/Sud ou Nord/Cité. Le fait qu'aucun nom de ville ou de village ne soit précisé élargit la portée du discours social dans la mesure où la Cité peut alors faire référence à toute ville, tout espace marqué par les signes urbains, et que le village dont est originaire la protagoniste

n'est caractérisé que par la proximité d'un Lac, le « Lac Long », associant d'emblée cet espace à la nature. Cette association d'Avril au Nord perdure tout au fil du récit, si l'on songe que même dans le Paradis, un loft que possède Florence, l'adolescente réside dans la section du Nord (*FF*, p. 81). Néanmoins, force est d'admettre que les descriptions opposant le Nord et le Sud traduisent particulièrement la réalité québécoise, alors que la majorité de la population et des zones urbaines sont situées au sud du Québec et que l'on fait même référence à une métropole (*FF*, p. 16), ce qui pourrait correspondre certainement à la ville de Montréal, et que la partie nordique se caractérise par l'étendue de territoires peu habités. Le clivage entre les deux mondes est d'ailleurs souligné dans le passage suivant : « Elle ne répondit pas, trop occupée par ce qu'elle découvrait. Elle regardait défiler les embranchements de l'autoroute, les têtes sinistres des automobilistes à l'heure de pointe, le béton. Personne n'eut à freiner pour laisser passer un orignal. » (*FF*, p. 20) Cette disparité entre le Nord et le Sud permet à l'adolescente d'avoir un certain recul face au phénomène d'urbanisation et par extension, devient à même de poser un regard autre sur la Cité.

Après l'étonnement et la surprise, l'adolescente adopte une posture critique face aux valeurs des citoyens de la Cité. Dès qu'elle découvre l'habitat des Gauthier, sa parole rend compte d'une critique de la société postindustrielle. Si elle supplie d'abord son travailleur social de ne pas la laisser avec sa nouvelle famille (*FF*, p. 21), sans en préciser les raisons à ce dernier, le « je » de la narration à la page suivante fait montre d'incompréhension et de sarcasme face au mode de vie de ses parents adoptifs :

Linda me raconta par le menu la planification de sa semaine. Elle et son mari avaient besoin, comme les tout-petits, de dépenser beaucoup d'énergie : passer l'aspirateur, la tondeuse, actionner le robot culinaire et laver la voiture à grands

jets d'eau. Ils faisaient de longs séjours dans les centres commerciaux et revenaient les bras chargés de paquets : une caisse de rouleaux de papier hygiénique, une caisse de boîtes de petits pois en conserve. On aurait dit qu'ils avaient peur de manquer de quelque chose, mais de quoi ? De petits pois ? Vraiment ? » (FF, p. 22)

Nul doute que l'adolescente critique ici l'obsession de la planification, l'organisation du quotidien des Gauthier axée sur l'importance de la consommation et, par le fait même, le système d'une société dans laquelle « chacun peut et doit croire que l'avenir sera meilleur que le présent ; qu'il faut consommer une grande quantité et une grande diversité de biens pour parvenir à ce mieux-être⁶. » Qui plus est, en remettant en question cette « peur de manquer de quelque chose » (FF, p. 22), elle interpelle la question des désirs et des besoins, si l'on songe que « c'est par sa capacité à faire muter les désirs en envies puis en besoins que la société de consommation est tout à la fois devenue indispensable et insupportable, simultanément insaisissable et tellement envahissante⁷. » Ce passage qui fait figure d'une première contestation de l'adolescente s'inscrit dans la logique même de l'écologisme proné plus tard par Avril. La protagoniste s'attaque d'abord aux causes de la détérioration de l'environnement avant de dénoncer cette dernière, « l'écologie [s'employant] effectivement à freiner et à arrêter le procès illimité de l'expansion économique⁸. » L'héroïne remet ainsi en cause la société contemporaine, plus particulièrement les avatars du capitalisme sur lequel elle repose en grande partie dans le monde occidental.

Tout juste avant de poser un regard sur l'espace extérieur, la ville, l'héroïne critique la superficialité de la décoration de sa nouvelle chambre, préférant de loin la

⁶ Victor Scardigli, *La consommation : culture du quotidien*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 56.

⁷ Robert Rochefort, *La société des consommateurs*, Paris, Odile Jacob, 1995, p. 28.

⁸ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993, p. 40.

maison où elle habitait avec sa mère : « Couchée tout habillée sur le couvre-lit de la chambre rose, la fenêtre entrouverte pour respirer mieux les odeurs de la nuit, je pensais à maman, à la magie qu'elle avait créée dans la maison en bois de cèdre, juste avec des lampes de lecture et l'enchantedement des livres, les murs blancs ivoire, et j'avais envie d'arracher toute cette guimauve et cette dentelle avec mes dents. » (FF, p. 23-24)

L'opposition Nord/Sud est donc non seulement mise en lumière par les descriptions de la ville et du village nordique, mais également par la façon dont l'être humain crée son environnement intérieur, dans la sphère privée. La pureté de la maison de la mère d'Avril, illustrée par une couleur naturelle et pâle, par un dénuement ainsi que par l'association directe du matériau de construction de la maison à la forêt, diverge de l'univers stéréotypé, plastique, façonné par les Gauthier et qui renvoie sans ambages à la société de consommation, comme le sous-entend David, le travailleur social : « Linda Gauthier nous entraîna vers la chambre rose, au papier peint fleuri, aux rideaux de dentelle, au couvre-lit bordé de frissons, qu'elle avait inventé pour sa pensionnaire. Ne manquait qu'une collection de Barbie sur la commode. » (FF, p. 20-21) Les pensées de David viennent ainsi corroborer celles d'Avril, laissant transparaître une complicité entre les deux protagonistes, qui semblent partager des valeurs similaires.

Il appert toutefois que ce sont les critiques d'Avril face à la Cité qui laissent prévaloir une remise en question de l'urbanisation. À peine arrivée dans la nouvelle ville du Sud, la jeune fille suffoque dans cet univers citadin dans lequel si peu d'espace est accordé à la nature non humaine : « Avant l'aube, j'ai rêvé que le béton de l'autoroute craquait, se fissurait, et que des arbres géants, que je n'avais jamais vus pour vrai, avaient poussé d'un coup à travers les fissures, s'élançaient vers les étoiles, leurs

branches comme des mains ouvertes. » (*FF*, p. 24) Au moment où elle fugue, l'adolescente part en quête d'un espace analogue à celui qu'elle a connu. Elle récuse un contexte urbain généré par l'industrialisation, qu'elle tend à associer à un mal de vivre illustré à plusieurs reprises par une souffrance du corps physique, ce qui est notamment tangible lorsqu'elle demande à Érik : « - C'est où, dans la Cité, le meilleur endroit pour les grands arbres, les oiseaux ? Pour voir loin ? Pour respirer quand on étouffe ? » (*FF*, p. 30) La jeune fille reprend cette idée d'étouffement, comme si la vie cessait à mesure que l'homme détruisait les espaces verts. Par le fait même, cette absence de vitalité est perceptible sur le visage des citadins : « Et là, dans les entrailles de la ville, c'était encore pire qu'en haut. Sur les quais, dans la lumière crue, les gens avaient la peau grise. » (*FF*, p. 36) Par le biais de ses réflexions liées à l'organisation de l'espace, l'adolescente interroge la notion de propriété et rattache ainsi le discours écologiste à une remise en question des présupposés du capitalisme : « Pendant le trajet, je me disais que, au nord, la forêt appartient à tout le monde, qu'elle est vaste et giboyeuse. Dans la Cité, on est obligé d'occuper un territoire minuscule et de se barricader à l'aide de clôtures et de palissades pour se protéger des prédateurs qui hantent les ruelles. Sauf le jardin d'arbres que j'avais découvert à l'arrière du paradis... » (*FF*, p. 95) À l'image de son discours, ses actions tendent à s'inscrire dans une idéologie qui surpassé la simple notion de préservation de la nature et qui se lie à une pensée collective empreinte de valeurs altruistes.

2.1.3 Rupture avec l'égocentrisme adolescent

Dans la mesure où « l'écologisme est encore souvent considéré comme un “nouveau” mouvement social⁹ », et ce, parce que « la nouveauté du discours n'[est] pas seulement due aux changements survenus dans les valeurs et la structure occasionnelle des sociétés contemporaines, mais également au fait évident que les problèmes réels apparus et observés au sein des sociétés industrielles étaient aussi nouveaux¹⁰ », il tend à s'inscrire dans les valeurs actuelles de la société marquée par un individualisme exacerbé. Cette thèse est d'ailleurs corroborée par Lipovetsky. Ce dernier stipule que « si l'écologie s'emploie effectivement à freiner et arrêter le procès illimité de l'expansion économique, elle contribue en revanche à une expansion du *sujet*¹¹ ». Or, il en va quelque peu autrement pour l'écologisme prôné par Avril, qui, tout en étant coloré de la subjectivité de la jeune fille, se présente comme une idéologie intimement liée à des actions communautaires inhérentes à un désir de solidarité. En ce sens, l'adolescente rompt avec le stéréotype de l'adolescent obnubilé par la figure de Narcisse tel que mis au jour par Thaler et Jean-Bart¹².

Il apparaît ainsi que les valeurs d'Avril, acquises auprès de sa mère, participent à son engagement social. Dès qu'elle rencontre Érik, elle se montre particulièrement sensible aux souffrances du jeune homme de la rue : « Mon guide avait les yeux d'un

⁹ Jean-Paul Bozonnet, « L'écologisme en Europe : les jeunes désertent », dans Olivier Galland et Bernard Roudet, *Les jeunes Européens et leurs valeurs. Europe occidentale, Europe centrale et orientale*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2005, p. 147.

¹⁰ Salvador Juan, *Actions et enjeux spatiaux en matière d'environnement*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 49.

¹¹ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 40.

¹² On fait ici référence à l'ouvrage suivant : Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, 330 p.

bleu changeant, couleur d'un lac nordique. Je ne sais pas comment expliquer ça, mais... je voyais à travers Érik. Je sentais qu'il avait mal, qu'il était perdu et que je pouvais compter sur lui, même si l'envie de se battre était toujours présente dans son corps. » (FF, p. 36) Tout se passe comme si les connaissances et le respect de la nature avaient permis à l'adolescente d'acquérir une grande empathie et une clairvoyance à l'égard de la nature humaine. C'est ainsi qu'Avril perçoit également les tracas de David, son travailleur social : « - [Florence] C'est un air bête, ce David ? – Oh non. Il a trop de soucis, je crois. Il semblait triste de me laisser chez les Gauthier. » (FF, p. 62) En raison d'une attitude empreinte de compassion à l'endroit de l'humanité, l'héroïne jette un regard différent sur les autres, allant nettement au-delà des apparences. C'est pourquoi Érik se sent différent en la présence de l'adolescente : « Et puis, quand elle me regardait, Avril, j'étais quelqu'un, pas juste un gars qui erre au centre-ville, sans avenir ni rien. » (FF, p. 46-47) Force est d'admettre que la protagoniste se montre d'autant plus lucide qu'elle connaît à peine les deux individus sur qui elle émet des jugements, dont la justesse sera confirmée par la suite du récit.

Reste que l'adolescente est présentée au début du récit comme un être plutôt refermé sur lui-même, tel qu'en témoignent les propos de la directrice du centre de santé : « Solitaire. Butée. Le nez fourré dans les livres. Depuis la mort de sa mère, impossible de l'approcher. Elle passe ses journées sur les lacs à parler toute seule. » (FF, p. 15) Le fait qu'elle soit « déracin[ée] » (FF, p. 14) de son « no man's land » (FF, p. 13) semble amener la jeune protagoniste à découvrir une richesse de la Cité, l'Autre. Elle met d'ailleurs en lumière son désir de se rapprocher de l'autre et de vivre en société : « La nuit, sous les lampadaires, la Cité m'est apparue moins blessée, presque

belle. Le vacarme du jour s'était transformé en rumeur douce, l'air était chargé d'ozone et les flâneurs léchaient des glaces en marchant. J'aurais aimé glisser d'une jambe à l'autre, avec les patineurs silencieux. » (FF, p. 56) Lorsqu'elle amorce son travail d'éboueuse et qu'elle aide une personne âgée, il s'agit non seulement de la première fois où elle se sent heureuse depuis la mort de sa mère, mais également du premier moment où l'adolescente pose un regard critique sur son lieu d'origine en l'associant à un isolement physique et humain :

Une vieille dame est sortie sur le seuil de sa maison, avec son sac vert. Je me suis élancée vers elle, le lui ai pris des mains, l'ai lancé dans la benne. Et tout à coup, pour rien, je me suis sentie, pour la première fois depuis la mort de maman, joyeuse. J'avais envie d'embrasser Érik sur les pommettes, de virevolter autour du camion. Jamais plus je retournerais chez les Gauthier, je vivrais comme ça, au noir, je courrais, les bras chargés de sacs, je nettoierais la ville de ses déchets, je la ferais belle, la ville. J'aiderais les vieilles dames, je les trouvais belles, les vieilles dames, et les handicapés avec leurs drôles de voiturettes qui roulaient comme des bolides, leur fanion rouge au vent. J'aimais les cheveux bleus des filles et les turbans des sikhs. Des gars, des filles à la peau sombre marchaient main dans la main. Dans la petite ville du Nord, il n'y avait que moi... (FF, p. 48-49)

Le passage exprime des valeurs humanistes, caractérisées ici notamment par un multiculturalisme et un désir d'aider les plus démunis. Avril allie ici son héritage, l'importance de la nature et l'écologie, à la réalité de son nouveau lieu de résidence, marquée par une promiscuité des habitants. C'est ainsi que l'écologie devient humanitaire et que cette philosophie vient donner un nouveau sens à la vie de l'adolescente.

Tout le discours de l'adolescente, qui s'inscrit à la fois dans des visées écologiste et communautaire, l'amène à rencontrer Florence, une horticultrice bénévole, qui tente d'améliorer la qualité de vie des habitants des quartiers pauvres par la création d'un environnement vert et agréable : « À chaque arrêt, mon amie offrait les annuelles qui

s'accordaient le mieux à l'harmonie du jardin. Aucun d'eux n'était pareil à l'autre, et chacun correspondait à un miracle, une victoire sur les ruelles sordides et la pauvreté. Florence l'horticultrice avait déclaré la guerre à la laideur. » (FF, p. 92) Si Florence interpelle les valeurs d'Avril par son travail dans les jardins, c'est principalement le projet de son frère, Jonas, qui amène l'adolescente à s'engager activement. Défendre une plantation d'arbres située dans un quartier délabré correspond d'emblée aux aspirations de l'héroïne : « Je revoyais défiler les jardins clos, je pensais à Florence, à sa générosité, elle qui avait imaginé toute cette beauté. Mais les jardins entourés de murs ne suffisaient pas. Les gens du quartier avaient besoin d'un espace de respiration pour survivre dans la Cité, et ça, Jonas l'avait compris avant tout le monde... » (FF, p. 101) La jeune fille est fascinée par le fait que Jonas, en plus de voir à la création d'espaces verts, ait contribué à dénoncer les injustices sociales : « Le grand fou, souriait Florence, vous savez ce qu'il faisait ? Il volait les plus beaux plants de fleurs rares aux riches clients pour qui il travaillait et les distribuait à ses amis. Il faisait, disait-il, de la relocalisation. » (FF, p. 122-123) Certes, cette « relocalisation » constitue en quelque sorte une redistribution de la richesse. En ce sens, il n'est guère étonnant que le discours contestataire mette au jour la réalité des classes sociales : « Un homme de pouvoir était planté sur le perron du Paradis. On les reconnaît à leur arrogance, au garde du corps, qui les accompagne. » (FF, p. 129) Dès lors qu'il « [se] fait l'expression de la société civile contre la suprématie et le contrôle de l'État¹³ », le discours écologiste s'avère protestataire, allant à l'encontre de la doxa. C'est ainsi qu'Avril adopte un projet qui s'oppose à la vente d'un espace vert public, appartenant aux citoyens, au profit des priviléges d'une élite,

¹³ Dominique Simmonet, *L'écologisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1979, p. 110.

« les riches » : « Le terrain vague appartenait à la Cité. Il a été vendu récemment. À l'automne, on va construire pour les riches. Le rêve de Jonas, un jardin d'arbres pour tous les citoyens et citoyennes de son quartier, s'écroule. » (FF, p. 97-99) Le « tous » s'opposant aux « riches » associe le projet à des valeurs à visée socialiste. Par le fait même, l'écologie fait quasi figure de prétexte pour critiquer la répartition de l'espace et la notion de propriété¹⁴.

La question liée à l'appropriation de l'espace est d'ailleurs spécifique à la problématique de l'adolescence : « Le mauvais ajustement entre l'enfant, l'adolescent et la ville est certain. Il n'y a, à cet égard aucune ambiguïté possible : l'espace urbain est d'abord fait pour y loger les fonctions commerciales et administratives, autrement dit les fonctions d'utilité sociale immédiate ou économiquement profitables. » (FF, p. 75) Dans le roman, l'héroïne défend ardemment un espace, non pas dans le but d'en faire une aire de jeu, ce qui répondrait au strict principe de plaisir de l'adolescent égocentrique, mais plutôt selon une visée écologiste et sociale, rompant ainsi avec une figure du Moi et transcendant certainement l'individualisme postmoderne. C'est le contact avec l'Autre qui amène la possibilité d'un discours social à tendance socialiste et qui, par le fait même, accroît la portée du discours contestataire qui va au-delà de l'écologisme. C'est

¹⁴ On s'entend aujourd'hui pour dire que la notion de propriété n'est pas un fait premier, donc qu'elle est une invention de l'homme. Elle est actuellement considérée comme un droit au sens juridique du terme, et ce, universellement depuis la *Déclaration des droits de l'homme* en 1948. Or, certains ont plutôt vu la propriété comme « du vol » (Pierre-Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherches sur le principe du droit et du gouvernement*, Paris, Éditions Rivière, 1840), s'inscrivant ainsi dans les théories marxistes. À cet effet, ces dernières ont amené une distinction entre la propriété telle qu'elle se donnait à voir à l'époque féodale et celle des outils de production inhérents à une économie industrielle. En ce sens, la propriété est perçue comme une relation sociale, interindividuelle, et « la puissance d'accumulation de la propriété, [comme] la loi de dégradation et de mort des sociétés. » (*op. cit.*) Le roman de Charlotte Gingras semble davantage se rapprocher de cette dernière conception plutôt que celle plus libérale qui prévaut au cours du dernier siècle en Occident.

principalement Avril qui est posée comme porteuse de ce discours. En rupture avec la figure de l'adolescente repliée sur elle-même, le personnage féminin se pose également comme le principal acteur de changement social, si l'on songe que les actions relèvent d'abord de son initiative.

2.1.4 Figure postmoderne et menace de l'ordre social

Bien que le discours social soutenu par Avril ait pu circonscrire un univers dogmatique, d'autant plus que l'écologie est une idéologie dont les ramifications s'articulent avec brio de nos jours, le roman montre clairement que le discours est construit dans son intégralité par l'adolescente. Il est d'abord le fruit d'un processus d'individuation de l'héroïne et il prend forme grâce aux initiatives de celle-ci. Non seulement ce discours féminin se montre-t-il critique face à la société contemporaine, mais il entretient des points de jonction avec le postmodernisme. « Se réfugiant dans le refus de devenir adulte, rejett[ant] l'ordre du monde¹⁵ », le personnage adolescent s'impose comme une voix contestataire notamment en présentant une « incrédulité à l'égard des métarécits¹⁶ ».

La fille de la forêt personnifie d'ailleurs une héroïne qui remet en question l'autorité parentale. Bien que son système de valeurs morales semble découler d'un héritage maternel, Avril ne considère pas le discours de sa mère comme un absolu,

¹⁵ Daniela Di Cecco, *Entre femmes et jeunes filles*, Montréal, Éditions Remue-ménage, 2000, p. 163.

¹⁶ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979, p. 7.

comme en fait foi le passage suivant : « Maman avait donc raison ? C'était ça, la Cité ? C'était ça, le monde ? » (*FF*, p. 26) L'utilisation de l'adverbe « donc » manifeste un certain doute chez la jeune fille qui n'osait, avant de l'avoir constaté par elle-même, concevoir la Cité telle que le décrivait sa mère. Par ailleurs, quoique cette dernière lui ait répété depuis son enfance que « la plupart des hommes sont dangereux » (*FF*, p. 44) et qu'il est préférable qu'elle ne « s'approche pas d'eux » (*FF*, p. 44), Avril se lie d'abord d'amitié avec Érik, un adolescent dont le comportement témoigne d'un passé marqué par la violence. Le jeune homme incarne visiblement la représentation masculine véhiculée par les paroles de la mère de l'adolescente, alors qu'il tente d'agresser sexuellement la jeune métisse : « Il s'était jeté sur moi [Avril] avec des yeux de prédateurs, plein de violence et de meurtre. [...] Les mots de maman me revenaient en mémoire » (*FF*, p. 44). Malgré tout, la protagoniste revient vers l'adolescent, percevant sa brutalité comme un signe de détresse : « Peu à peu, j'ai recommencé à discerner, à travers sa haine, les écorchures et la détresse d'Érik. C'est ce qui m'a donné le courage de retourner vers lui. » (*FF*, p. 45) À l'instar des animaux avec lesquels elle a vécu si longtemps dans le Nord, Avril tend à suivre son instinct, à se fier avant tout sur son intuition : « Je savais que je pouvais avoir confiance en lui. Ses histoires, c'était juste pour m'impressionner. » (*FF*, p. 38) Conséquemment, « le *je* de l'adolescente cherche [...] à signifier que les adultes n'ont guère le monopole de la vérité¹⁷. »

Il est certain que la rupture avec la principale figure d'autorité a été brutale pour l'adolescente, en raison de la mort subite de sa mère. Néanmoins, Avril avait déjà

¹⁷ Lucie Guillemette, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain : l'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. XXV, n° 2, hiver 2000, p. 282.

souligné son désir de s'affranchir de l'influence maternelle : « Longtemps, la vie au Nord avec elle [sa mère], je l'ai aimée plus que tout. [...] Puis j'ai grandi. En secret, j'ai eu envie de partir à la découverte d'autres mondes que le sien. Une envie de voyager, de parcourir la planète. Une poussée en avant que je retenais de toutes mes forces. Je n'en ai pas parlé à ma maman. » (FF, p. 115) C'est ainsi que la mère, devinant les désirs de sa fille, lui achète un globe-terrestre : « - Le jour de mon anniversaire, elle m'a offert cette lampe globe terrestre que je désirais tant. Elle m'a dit : "J'ai peur que tu t'en ailles, Avril. Reste avec moi, je t'en prie." Elle avait deviné. Je n'ai rien répondu. À partir de ce jour, nous n'avons plus été heureuses. » (FF, p. 115-116) Cet objet devient d'ailleurs un symbole particulièrement significatif dans le roman, représentant les aspirations et les rêves de l'adolescente. Le globe en tant que figure de la planète rend compte du désir de la jeune fille de sortir d'elle-même et du connu. Dès lors qu'elle quitte son village nordique vers la Cité, elle fait une fugue moins de vingt-quatre heures après son arrivée et déserte sa famille d'accueil pour concrétiser son rêve : « Quelque chose m'arrivait. J'étais partie à la découverte du monde. » (FF, p. 81) Le cadeau de sa mère représente l'unique objet oublié chez les Gauthier que la protagoniste tient à récupérer, ce que fera Érik en trouvant « spécial » (FF, p. 69) le fait de « voyager jusqu'en banlieue et dépenser [sa] paye au grand complet pour récupérer une planète bleue. » (FF, p. 69) C'est d'ailleurs autour de cette planète bleue que les quatre principaux protagonistes se réunissent dans le Paradis :

Sur le palier, Avril avait déjà déposé sa lampe globe terrestre à même le sol. La lumière bleutée de la veilleuse se répandait sur les murs, les quatre portes des studios, le plancher de bois. Tous les quatre, nous sommes restés plantés autour de la planète bleue, hésitants, incapables d'aller dormir, nos animaux entre nous. La lampe diffusait une atmosphère d'aquarium, et l'avenir était en suspens, en attente du dénouement de ce pari qu'Avril avait lancé. (FF, p. 131)

Manifestement, la description du décor spatial dans le passage traduit l'importance de la nature non humaine : la présence des animaux, l'*« atmosphère d'aquarium »*, les éléments décoratifs du Paradis tels que le *« plancher de bois »* ainsi que les quatre portes des studios qui renvoient aux quatre points cardinaux dans l'histoire. Plus précisément, c'est la *« planète bleue »* qui fait surtout référence à l'écologie, à l'importance de préserver cette planète, projet lancé par Avril par le biais notamment d'un appel à une manifestation pour sauver la forêt de Jonas. Cet objet se rapporte à l'utopie de *« sauver le monde »* qui découle de l'idée de *« découvrir le monde »* ressentie et concrétisée par Avril. Il renvoie à l'écologie, faisant écho aux dernières aspirations de l'adolescente après avoir mis en lumière son désir de devenir journaliste : *« Et puis, des rumeurs encore, plus lointaines, plus mystérieuses, me parviennent. Des pleurs ? Des plaintes ? Je ne sais pas. L'âme de la planète bleue se lamente. »* (FF, p. 156) Certes, le globe terrestre rend compte du parcours de l'adolescente qui a quitté un univers marqué de la présence maternelle, confortable et rassurant, pour s'engager à travers le monde, concrétisant ses aspirations, l'engagement social ayant donc modifié le destin de la jeune fille. L'héroïne traduit ainsi les dires de Daniel Bell : *« l'idéologie ne se contente pas de transformer les idées, elle transforme aussi les personnes¹⁸. »*

La trajectoire d'Avril n'est cependant pas liée à la chance ou à un concours de circonstances. Tout se passe comme si elle réalisait ses projets et ses rêves par le biais de ses nombreuses initiatives, ce qui témoigne du processus d'individuation. Certes, l'héroïne affiche une certaine confiance en elle de même que d'une grande détermination qui la conduisent à initier des projets : *« Cette fille, sous ses allures de*

¹⁸ Daniel Bell, *op. cit.*, p. 54-55.

rêveuse, possédait une tête de cochon au moins égale à la mienne. » (FF, p. 111) Son périple en milieu urbain appuie d'ailleurs cette idée. Prenant son destin en main, elle s'enfuit rapidement de la résidence de sa famille d'adoption et demeure auprès d'Érik, faisant confiance à son intuition. C'est ce jeune homme qui l'amène à rencontrer Florence, liée au projet de la plantation de Jonas, interpellant directement les valeurs de l'adolescente. En plus de représenter la première et la dernière voix qui s'énonce sur le plan narratif, la parole d'Avril joue un rôle particulièrement important quant au discours contestataire, si l'on songe à l'importance du reportage incitant une partie de la population à se mobiliser pour la cause de Jonas. Non seulement le reportage lui-même est-il une initiative de l'adolescente (« Avril voulait faire un reportage écolo ? On le ferait, puisqu'elle y tenait tant. » (FF, p. 104)), mais la protagoniste devient également la narratrice du reportage réalisé par elle-même et Érik : « Sa voix, un peu voilée, très calme, ne tremblait même pas lorsqu'elle a dit, tout doucement : "Je m'appelle Avril, je suis une fugueuse, et je n'habite votre Cité que depuis deux jours..." » (FF, p. 125) L'héroïne se pose ici comme sujet et n'hésite pas à s'approprier le discours social en parlant en son propre nom. Il est d'ailleurs possible de remarquer que le laps de temps entre l'arrivée de l'adolescente dans la Cité et ses actions contestataires est relativement court, ce qui fait écho à l'esprit de détermination de la protagoniste, prompte à défendre ses valeurs et ses convictions. Aussi, c'est Avril qui affronte la débusqueuse lors de la manifestation contre la coupe de la plantation de Jonas : « Un peu après midi, le moteur de la débusqueuse démarra. Elle s'avança lourdement vers la jeune forêt. Avril, sans prévenir, se détacha du groupe et courut devant. Érik la suivit. La débusqueuse voulut la contourner. Avril se déplaça, Érik à ses côtés. » (FF, p. 146) Tout au long du récit, le jeune homme de la rue souscrit aux idées de l'adolescente qui se présente comme

l'instigatrice de tous les projets. Par ailleurs, l'esprit contestataire de l'héroïne est nettement mis en lumière parce qu'elle met sa vie en péril pour sa cause, ayant « failli mourir » (*FF*, p. 153) au cours de la manifestation. Enfin, le fait qu'elle incarne le Nord, à la fois par son lieu de naissance et par le studio qu'elle habite dans le Paradis (*FF*, p. 81), montre qu'elle agit à titre de boussole, qu'elle symbolise la direction à suivre pour le groupe formé des quatre protagonistes.

En vertu de sa volonté indéfectible, l'adolescente met en lumière le « principe fondamental des sociologies de l'action, établi par Raymond Boudon, [qui veut] que le changement social [soit] analysé comme la résultante d'un ensemble d'actions individuelles¹⁹. » De fait, *La fille de la forêt* met en scène une adolescente qui devient « une menace pour l'édifice social²⁰ » dans la mesure où ses décisions influencent de manière significative certains rouages sociaux. Cela s'avère d'autant plus probant si l'on songe que l'adolescente soutient un discours écologiste qui, « de la même façon que les mouvements qui lui sont contemporains, est né avec un caractère transformateur²¹ ». Avril constitue le lien certain qui rallie les quatre protagonistes, si l'on pense que David constitue son travailleur social, que c'est elle qui s'est fait l'amie d'Érik, et qu'elle plaît rapidement à Florence : « Très étrangement, avant même qu'elle parle, là, tout de suite, j'ai eu envie qu'elle soit ma fille. » (*FF*, p. 59) Le projet défendu par l'adolescente permet donc de rassembler quatre individus qui unissent leur destin et octroie un sens à leur existence : « Sauver la plantation, en mémoire de Jonas et pour les enfants du futur,

¹⁹ Raymond Boudon, *La place du désordre*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1991, p. 39.

²⁰ Danielle Thaler, « Le roman pour adolescents et son monde : l'exemple des romans de Michèle Marineau », *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Ottawa, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 264.

²¹ Juan Salvador, *op. cit.*, p. 49.

c'était la meilleure façon de nous guérir, tous les quatre. » (FF, p. 139) Les quatre protagonistes, œuvrant seuls au début de l'histoire, ce qui est notamment illustré par les quatre voix qui s'expriment au « je » sur le plan de l'énonciation, se réunissent dans une cause commune pour former un « nous » : « Nous, les quatre du Paradis, formions une première ligne, moi au milieu, Érik, à ma droite, suivi de Florence. À ma gauche, David. Une très petite armée, pas très disciplinée, sans uniforme, sans armes. Nous nous tenions par la main. Aucune main ne tremblait. Devant, les bulldozers, les débusqueuses attendaient le signal. » (FF, p. 146) La mobilisation initiée par l'adolescente influence plus particulièrement Érik, qui réussit à trouver un sens à sa vie et un objectif à atteindre dans la contestation sociale : « Il a fait tourner le globe terrestre : “J'irai partout sur la planète, je le jure, David. J'irai en Afrique où les enfants meurent du sida, j'irai en Asie où les enfants se prostituent par millions, je vais montrer aux adultes ce qui arrive aux enfants. J'irai, caméra au poing.” » (FF, p. 137) Adolescent blessé, tourmenté et vivant dans la rue, le jeune homme se projette désormais dans l'avenir et témoigne d'une nouvelle confiance en ses capacités.

Cependant, la hardiesse d'Avril, incarnée dans moult situations, outrepasse le destin des quatre principaux protagonistes et amène un élan de solidarité chez les citoyens. Certes, la voix de la jeune fille se fait rassembleuse pour la communauté : « À la fin, avant de disparaître, elle avait invité tous les citoyens de la Cité à venir manifester aux abords de la plantation le lendemain matin, parce que, disait-elle, “mes amis et moi, nous ne voulons pas que le rêve de Jonas meure.” » (FF, p. 126) C'est ainsi que d'autres s'allient à la cause pour sauver la plantation de Jonas : « Lentement, seuls, deux par deux, puis en petits groupes, des gens sont arrivés, à pied, en vélo, en patins à roulettes.

On n'était pas si nombreux, quelques centaines, des parents avec des enfants dans des poussettes, des ballons, des pancartes. Une manif comme on en voit toutes les semaines sur la colline parlementaire. » (FF, p. 143-144) Les valeurs de solidarité et de partage qui animent Avril se reflètent alors chez les habitants du quartier : « Le soleil montait tout doucement vers le zénith. Des gens du quartier ont partagé tortillas, tartines de beurre d'arachide, fruits, chocolat. On se passait des bouteilles d'eau de main à main. » (FF, p. 145) La manifestation initiée par Avril a une portée sociale significative, surpassant les intérêts de la population locale : « Depuis les événements de mai, depuis que l'histoire de notre petite armée a fait le tour de la planète, depuis qu'Avril a failli mourir, des gens de partout ont manifesté leur solidarité, nous ont offert leur aide. » (FF, p. 153) Dans ce contexte, l'adolescente devient forcément une menace pour l'ordre établi en ce sens où elle participe à des mouvements contestataires.

Le discours tenu par Avril peut se poser comme une prémissse des changements sociaux qui remettent en question les fondements des sociétés postindustrielles. Il en résulte une déconstruction de l'image de l'adolescente égocentrique telle que mise au jour par Thaler²². Cette idée est d'ailleurs appuyée dans le récit par Florence, qui constate que la jeune fille est loin de répondre aux stéréotypes féminins associés à cet âge de la vie : « Avril s'est retournée, si jeune, si vulnérable. Pourquoi n'était-elle pas dans son lit, à rêver d'un bal où elle porterait une robe longue, toute bruissante sur ses hanches minces? Mais voilà qu'elle marchait à l'avant de sa bande de paumés, constituée d'un ex-travailleur social déprimé, d'une horticultrice de l'ombre, d'un accro

²² On fait ici référence à l'ouvrage de Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*

à l'adrénaline. » (*FF*, p. 142) Au lieu de passer son temps à rêvasser à l'amour et de penser à son propre moi, l'adolescente défend des idées politiques et s'inscrit dans une trajectoire sociale privilégiant la contestation. Elle devient ainsi une actrice dans une société qui ne semble pas laisser de place aux adolescents : « D'acteurs sociaux il ne saurait être véritablement question : les adolescents n'ont pas d'existence sociale légale. Force est de reconnaître que les adultes ne semblent guère enclins à leur permettre de jouer un véritable rôle dans la cité. Tout concourt à les maintenir en tutelle : la prolongation du temps des études, le développement du chômage, la cherté de la vie. Tout contribue à les conserver en état d'irresponsabilité sociale²³. » Il semble d'ailleurs que l'adolescente ait réussi son insertion dans le monde des adultes qui lui permet de poursuivre ses luttes sociales, à savoir le journalisme : « Avril retourne aux études : elle est déterminée à devenir journaliste. » (*FF*, p. 154) La fin du roman laisse d'ailleurs entendre que la jeune fille, malgré le fait qu'elle ait failli mourir lors de la manifestation qu'elle a organisée, continuera de défendre l'idéologie écologiste :

Il y a aussi cette rumeur dans la forêt boréale. Ni Florence, ni David, ni Érik ne la perçoivent encore. Ils s'approchent. Les travailleurs forestiers ouvrent des percées avec leur machinerie lourde. Coupe à blanc. Je ne les laisserai pas faire. Je me battraï, Érik à mes côtés. Lui avec sa caméra, moi avec mes mots. Et plein d'autres nous suivront. Et puis, des rumeurs encore, plus lointaines, plus mystérieuses, me parviennent. Des pleurs ? Des plaintes ? Je ne sais pas. L'âme de la planète bleue se lamente. (*FF*, p. 156)

Les mots « je ne les laisserai pas faire » montrent clairement que la protagoniste se présente encore une fois comme une figure de proue sur le plan des mouvements contestataires. Plus encore, c'est l'idée de poursuivre un combat, de se battre pour des injustices, qui transparaît dans le dernier passage. Le titre du dernier chapitre demeure

²³ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, Paris, Éditions Julliard, 1994, p. 172.

révélateur, si l'on songe que la « trêve » (FF, p. 152), qui fait suite à « la guerre » (FF, p. 139), préfigure un nouvel affrontement. Il ressort que l'adolescente continuera à incarner une figure de protestation.

2.2 Une intertextualité inhérente au discours social

Certes, le discours du personnage féminin est loin d'être parachuté dans le récit, parce qu'il prend appui sur le savoir de la jeune protagoniste. Bien qu'elles soient relativement peu nombreuses dans *La fille de la forêt*, les références intertextuelles jouent cependant un rôle primordial et semblent intimement liées à la contestation de l'adolescente. C'est ainsi que les renvois tendent à ajouter à la crédibilité du discours soutenu par Avril, qui semble d'ailleurs découler du savoir acquis au cours de ses lectures.

2.2.1 Source d'un savoir certain

Dès la première page du récit, on est à même de constater l'importance de l'intertextualité en ce sens où l'adolescente rend compte de ses lectures en comparant sa solitude à celle d'une héroïne de Charles Dickens ou des sœurs Brontë. Alors que sa mère était bibliothécaire, Avril présente une grande passion pour les livres : « - Quand j'étais petite, maman et moi, on était heureuses sous les lampes de lecture aux abat-jour cirés, assises au creux des fauteuils profonds comme des lits, des piles de livres autour de nous. Avant de plonger dans les livres, on humait l'odeur de l'encre d'imprimerie, tu t'imagines ? » (FF, p.114-115) Tout au long du roman, la protagoniste se présente

comme un être qui possède un certain savoir. C'est entre autres la polyphonie narrative qui permet de mettre au jour l'érudition de la jeune fille, si l'on songe au commentaire suivant tenu par Érik, son nouveau copain : « [Elle passait] ses soirées à lire à côté d'un feu de bois. Et pas n'importe quoi : les romans de Dickens, les légendes du monde entier et des ouvrages scientifiques sur les aurores boréales, la faune et la flore arctiques. Ayoye. » (*FF*, p. 53) L'intertextualité met nettement en évidence l'encyclopédie relativement vaste de l'adolescente. Grâce à la lecture et à son engouement pour la littérature, la protagoniste accorde une certaine importance aux mots, ce qui s'avère d'autant plus significatif si l'on s'attarde à son autoreprésentation : « Cette fille parlait d'elle avec des mots comme dans les poèmes. » (*FF*, p. 33) En ce sens, son langage traduit une certaine culture, ce que confirme une remarque de David : « Pas étonnant que des fois, elle parlait comme une fille savante. » (*FF*, p. 53) Le « Et pas n'importe quoi » du travailleur social souligne sa surprise devant la culture de la protagoniste et situe par le fait même l'allusion à Charles Dickens dans la sphère d'une culture savante. De plus, les deux intertextes liés à des auteurs britanniques, de même que les références aux ouvrages plus scientifiques, mettent en valeur les connaissances de la protagoniste. Aussi, ils permettent de caractériser l'héroïne, celle-ci se présentant comme un sujet pensant qui, bien qu'isolée depuis plusieurs années dans le grand Nord, a acquis des connaissances littéraires et scientifiques. À cet égard, n'est-il pas surprenant qu'elle soutienne avec conviction un discours contestataire, à peine arrivée dans la Cité ? Pourquoi sa parole, préconisant des valeurs écologistes, n'est-elle pas assimilée par la doxa, associée ici à l'industrialisation et au capitalisme ? Le savoir que possède la protagoniste lui permet d'intellectualiser son rapport au monde, de l'inscrire dans un « faire ». Dans la mesure où l'intertextualité est notamment liée à l'acte de lecture, qui

devient « un outil de connaissance et d'éducation sentimentale²⁴ », elle lui permet de s'associer à un discours qui diffère des idées reçues et d'un conditionnement social, alors incompréhensible pour l'autre, ce qui peut être symbolisé ici par Érik : « “La jeune forêt va être détruite demain. Il faut absolument la sauver. Aide-moi, tu veux ?” Érik a sursauté, m'a saisi le poignet : “Avril, c'est TOI que je veux sauver !” Il n'avait rien compris. » (FF, p. 101) Bref, il est possible de croire que le savoir de la jeune fille l'aidera à s'intégrer dans la Cité et à défendre ses positions et ses valeurs.

2.2.2 Intertextualité et interdiscursivité

Un passage particulier montre davantage l'importance des lectures pour Avril. Après la mort de sa mère, l'adolescente précise qu'elle n'a pour unique connaissance sur le monde que celles acquises dans les livres : « “C'est comment, le monde ? Je ne l'ai appris que par les livres et le peu que tu m'as raconté.” » (FF, p. 11) L'extrait souligne l'influence certaine des livres sur la pensée de la jeune héroïne, dans lesquels elle a acquis non seulement un savoir d'ordre général et spécialisé, mais également des valeurs altruistes et des discours politiques. Avril semble avoir puisé ses connaissances dans des lectures, articulées par le biais du procédé intertextuel, ce qui l'amène à soutenir une parole autre et à s'associer à un discours protestataire. Par conséquent, le discours écologiste prend appui sur les « ouvrages scientifiques sur les aurores boréales, la faune et la flore arctiques » (FF, p. 53), ce qui ajoute à la crédibilité des propos tenus par l'adolescente. Par ailleurs, au moment où sa mère décède et qu'elle se retrouve seule

²⁴ Claire Le Brun, « Edgard Alain Campeau et les autres : le lecteur fictif dans la littérature pour la jeunesse (1986-1991) », *Voix et images*, vol. 19, n° 1, automne 1993, p. 155.

dans sa petite ville nordique, Avril se compare à une héroïne de certains romans anglais :

« En l'espace de quelques secondes, je me suis retrouvée aussi seule au monde qu'une héroïne de Charles Dickens ou des sœurs Brontë. Maman n'avait aucune famille. » (FF. p. 9-10) Ces renvois semblent incarner la fonction herméneutique telle que définie par Vincent Jouve en « précisant le sens du texte lu²⁵ », et ce, parce qu'ils viennent illustrer la solitude de l'adolescente. Si l'on s'attarde à la référence à l'écrivain britannique, on remarque que cette dernière correspond à la fonction métadiscursive, alors que « le regard du texte sur un autre texte est parfois pour le récit une façon oblique de commenter son propre fonctionnement²⁶ ». L'histoire que relate Charlotte Gingras tend à reprendre le thème de l'orphelin et à mettre en lumière une protagoniste à même d'élaborer sa propre subjectivité, à l'instar de plusieurs personnages de Dickens, comme le soutient Lucien Pothet dans *Mythe et tradition populaire dans l'imaginaire dickensien* : « [Le thème de l'orphelin] libère le héros de toute hérédité humaine, de tout déterminisme génétique. Sa personnalité ne devant rien à personne, et lui-même n'étant que ce que nous montrent ses actions, tout lui est possible²⁷. » Il n'est alors guère étonnant de constater que l'adolescente est loin de considérer le discours de sa mère comme absolu et devient l'auteure de son propre discours. Outre les similitudes que partagent les diégèses des deux textes mis en rapport, c'est l'interdiscursivité associée à l'intertextualité qui conduit l'adolescente à véhiculer un discours qui conteste l'hégémonie capitaliste. Reprenant les termes de Marc Angenot, Bruce définit

²⁵ Vincent Jouve, *La poétique du roman*, Paris, Sedes, coll. « Campus Lettres », 1997, p. 82.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Lucien Pothet, *Mythe et tradition populaire dans l'imaginaire dickensien*, Paris, Lettres modernes, 1979, p. 82.

l'interdiscursivité comme « les discours contigus et homologues²⁸ ». Dès lors, il importe de prendre en compte les idéologies à l'œuvre dans les romans de Dickens, auxquels se réfère la fiction de Gingras comme on l'a vu précédemment. À l'instar des textes de l'écrivain britannique qui mettent en relief une critique du monde ouvrier ainsi qu'une dénonciation de la misère née de la seconde révolution industrielle, *La fille de la forêt* prône une remise en question du capitalisme et de la recherche obsessionnelle du profit. On pense entre autres à *Oliver Twist* qui rend compte à la fois du thème de l'orphelin et d'un discours social similaire à celui prononcé par Avril.

Allant dans le même sens, la référence au chanteur Daniel Lavoie²⁹ est intimement liée au discours social soutenu par Avril. D'abord, le renvoi laisse entendre que la fiction se déroule dans l'univers québécois, alors que David entend au cours d'une promenade la chanson *Ils s'aiment* :

Je mangeais debout sur le trottoir, lorsqu'un camion de déchets est passé lentement.
Par la fenêtre ouverte de la cabine sortait une musique qui a illuminé toute la rue.
J'ai reconnu la chanson qui avait bouleversé mon adolescence. *Ils s'aiment, comme des enfants...* Un éboueur et son éboueuse, arrimés d'une main à l'arrière du camion, leur casquette rabattue sur les yeux, chantaient en choeur avec une telle intensité dans la voix ! *Et si tout doit sauter / S'écrouler sous nos pieds / Laissons-les, laissons-les, laissons-les s'aimer...* Je me sentais si seul. (FF, p. 51-52)

²⁸ Donald Bruce, *De l'intertextualité à l'interdiscursivité ; histoire d'une double émergence*, Toronto, Les Éditions Paratexte, coll. « Paratexte », 1995, p. 44.

²⁹ Daniel Lavoie est un auteur-compositeur-interprète et comédien canadien né en 1949. Né au Manitoba, il s'installe au Québec en 1970, mais ses premiers enregistrements, en 1973 et 1974, passent inaperçus. Ce n'est vraiment qu'en 1979 que le grand public découvre Daniel Lavoie, avec la sortie de *Nirvana bleu*. Avec l'album *Tension attention*, l'auteur remporte trois Félix en 1984. La chanson *Ils s'aiment* dépasse les 2 millions d'exemplaires vendus en Europe et au Québec. L'artiste remporte à l'automne le Félix de l'album pop-rock de l'année pour son album *Long courrier*. En 1998-1999, il s'installe à Paris durant plus de 7 mois puisqu'il participe au drame musical de Plamondon-Coccianti, *Notre-Dame de Paris*, aux côtés de Bruno Pelletier, Luck Mervil et plusieurs autres artistes. En 2003, il enregistre son nouvel album solo à Paris et continue de composer pour Maurane, Nolwenn Leroy, Florent Pagny, Jean Guidoni. Le 27 janvier 2004 sort *Comédies humaines*.

L'intertexte met ainsi au jour la fonction référentielle telle qu'entendue par Jouve, « donnant au texte l'illusion de se reporter à la réalité³⁰ ». Cette fonction devient ici éloquente en ce sens où elle permet d'ancrer le discours social dans un cadre réaliste, d'autant plus qu'il existe peu de précisions quant à la spatialité et à la temporalité de la fiction. Hormis la référence au cinquantième parallèle, tel que vue précédemment, c'est ce renvoi intertextuel qui laisse croire que la métropole pourrait faire référence à Montréal. Outre l'urbanisation de l'espace, la référence ajoute nettement à la contemporanéité du discours, compte tenu du fait que la chanson a paru dans la décennie des années 1980. Le texte appelle ainsi le lecteur à actualiser les structures idéologiques qui renvoient à l'écologisme en puisant à même sa réalité ou grâce au discours de l'adolescente portant sur la spatialité.

Cependant, la chanson de Daniel Lavoie joue un rôle primordial dans la mesure où elle relie trois des quatre principaux personnages de l'histoire. Le passage suivant montre clairement que les deux adolescents éboueurs sont Avril et Érik : « Tzvetan a monté le son au maximum, et nous [Avril et Érik] avons chanté à tue-tête, debout sur nos marchepieds, la plus belle chanson d'amour de sa collection. » (FF, p. 49) Le renvoi intertextuel permet ainsi de relever que le texte recoupe les valeurs à la fois d'Avril et de David. Il s'agit vraisemblablement d'une chanson qui interpelle la jeune protagoniste tout comme elle a rejoint David durant son adolescence. C'est ainsi que les paroles participent à un important discours sur l'adolescence telle que représentée dans le roman. Elle ajoute à la spécificité de cette période de la vie, représentée comme un idéal qui met de l'avant des valeurs autres que celles dominantes dans la société. L'utopie

³⁰ Vincent Jouve, *op. cit.*, p. 82.

mise en lumière ici est certes illustrée par la naïveté de l'amour qui prime (« *Ils s'aiment, comme des enfants* » (*FF*, p. 52)), et ce, même « *si tout doit sauter /s'écrouler sous nos pieds* » (*FF*, p. 52). Cette dernière phrase pourrait renvoyer aux troubles sociaux appelant une forme de contestation. Au moyen des paroles « *Laissons-les s'aimer* » (*FF*, p. 52), le texte de Lavoie propose même de laisser les adolescents dire, être, voire faire, se posant ainsi comme acteurs d'une société, l'intertextualité devenant encore une fois arrimée à l'interdiscursivité.

Plus encore, l'intertexte correspond à la fonction métadiscursive telle que définie par Jouve, et ce, à multiples égards, alors que « le regard du texte sur un autre texte est parfois pour le récit une façon oblique de commenter son propre fonctionnement³¹ ». En mettant en lumière une chanson qui bouleverse deux êtres qui ne se connaissent pas jusqu'alors, il laisse entrevoir la possible rencontre de ces personnages qui présentent des valeurs et des repères similaires, inhérents à la réalisation d'un projet commun. Le fait que David se « sent[e] si seul » (*FF*, p. 52) projette l'idée d'une solidarité qui se concrétisera par le « nous » des quatre narrateurs qui habitent au Paradis. D'emblée, l'intertexte laisse entrevoir la fin du roman. Après que « tout [a dû] sauter » (*FF*, p. 52), ce qui renvoie à l'intense manifestation pour sauver la plantation de Jonas au cours de laquelle Avril prend des risques notables, c'est l'amour qui triomphe, alors que les quatre protagonistes deviennent une famille. De fait, Florence et David conçoivent un enfant tandis qu'Avril adoptée officiellement par l'horticultrice, forme un couple avec Érik. Il s'agit d'une fin qui illustre l'utopie telle que prônée par l'adolescente tout au fil du récit.

³¹ Vincent Jouve, *Ibid.*

CHAPITRE 3

LA FIGURE DE L'HÉROÏNE DANS *NUISANCE PUBLIK* : LA CAUSE DES SANS-ABRIS, UN DISCOURS EN MARGE DE LA DOXA

3.1 Discours social et émancipation de l'adolescente

Tout comme dans *La fille de la forêt*, la parole de l'héroïne de Décaray s'articule au sein d'un univers idéologique dichotomique, dont les pôles sont symbolisés par deux personnages distincts. Néanmoins, le roman *Nuisance Publik* accorde une place prépondérante à l'adolescence, scrutant les problématiques liées à cet âge de la vie. De fait, Ariane, la protagoniste principale du récit, incarne un processus d'individuation, qui s'opère parallèlement à celui d'une autre adolescente, surnommée Nuisance Publik. Le développement d'une subjectivité, mis de l'avant par l'entremise d'une narration au « je », se caractérise par l'avènement d'une conscience de l'Autre et des valeurs de solidarité, alors que la réalité d'une jeune itinérante interpelle Ariane et transforme son devenir. C'est d'ailleurs la particularité du récit de Marie Décaray, à savoir le processus d'acquisition de nouvelles valeurs chez l'héroïne, ce qui conduit à l'élaboration d'un discours social davantage dominé par l'entraide que par des valeurs dérivées d'un individualisme exacerbé. Par le biais d'une expérience la mettant en contact avec la pauvreté et la misère, l'adolescente est amenée à revoir ses propres schèmes de référence pour faire montre par la suite de préoccupations d'ordre social et d'une posture critique envers les sociétés postmodernes où le Moi règne en roi et maître. D'un égoïsme certain

au début du roman, elle apprend, tout au fil de l'histoire, à s'ouvrir à l'Autre et surtout, à s'oublier pour l'Autre. Inversement, cette nouvelle maturité a également un impact sur le quotidien de la jeune fille, qui peut désormais agir sur son propre destin en se posant comme sujet.

3.1.1 De l'enfance à l'âge adulte : la problématique adolescente au cœur de la fiction

Le roman de Marie Décaray semble avoir comme principal propos l'émancipation de l'adolescente ou le passage de celle-ci de l'enfance à l'âge adulte. Cette idée est d'ailleurs appuyée par la structure du texte qui s'ouvre d'abord sur la rébellion d'Ariane et sa décision de quitter l'école : « Ouvrant subitement les yeux, Ariane panique et se croit en retard, comme d'habitude. Elle se prépare déjà à courir jusqu'à la polyvalente, cet édifice gris que tous les élèves appellent "la prison", mais elle se ressaisit juste à temps. "Ouf ! C'est vrai ! Pour moi, tout ça c'est complètement zap, terminé !" » (*NP*, p. 16) Le passage ainsi que le titre du premier chapitre, « Sortie de prison » (*NP*, p. 15), témoignent d'un rejet des institutions par l'adolescente, qui refuse alors de suivre le parcours scolaire tel que prescrit par le système de l'éducation. Plus encore, son choix vient à l'encontre des désirs de sa mère : « Il y a à peine un an, c'était la crise à la maison : Ariane haïssait officiellement et définitivement l'école. Paule, sa mère, avait pourtant tout essayé pour la convaincre du contraire ! » (*NP*, p. 16-17) L'adolescente est ainsi associée à la révolte : « Dorénavant, ce serait la guerre. Au cours de ce terrible combat, Ariane avait changé trois fois la couleur de ses cheveux, multiplié les fugues et

¹ Marie Décaray, *Nuisance Publik*, Montréal, Éditions La Courte échelle, coll. « Roman + », 1995, p. 16. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *NP*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

collectionné les échecs scolaires. » (*NP*, p. 17-18) L'extrait illustre clairement le désir d'affirmation de l'héroïne, qui s'inscrit alors dans le processus d'individuation manifeste de cet âge de la vie :

Le jeune adolescent éprouve brutalement le besoin de rompre avec les désirs, les idéaux, les modèles d'identification, les intérêts venant de son enfance. Il devra chercher de nouvelles sources d'intérêt et de plaisir. Le changement est enfin familial et social. Les parents ne peuvent plus fournir à leur adolescent les modèles, les satisfactions, les plaisirs qu'ils avaient pu jusque-là procurer à leur enfant. L'adolescent a donc besoin de s'éloigner de ses parents même s'il s'agit d'abord et avant tout d'une distance symbolique.²

Cependant, le souhait imminent de quitter l'école ne témoigne pas d'un strict esprit de contestation, mais traduit le véritable désintérêt de l'adolescente pour les études : « Elle détestait faire de la peine à sa mère. [...] Ariane n'avait d'autre désir que de vivre à sa guise. Maintenant. » (*NP*, p. 18) Ariane émet d'ailleurs son désir de s'affranchir de l'influence maternelle et aspire à l'autonomie : « Même si Paule est, malgré tout, la plus compréhensive de toutes les petites mamans poules, Ariane considère qu'il sera bientôt temps pour elle de quitter le cocon familial et surtout d'être libre ! » (p. 24) En ce sens, l'adolescente, abandonnant l'école, rêve d'une autonomie financière, une étape qui symbolise définitivement le début de l'âge adulte : « “Super ! C'est vraiment Super ! Je vais faire de l'argent !” » (*NP*, p. 23) C'est dans cet état d'esprit qu'elle fera son entrée sur le marché du travail comme vendeuse dans une friperie.

Par ailleurs, la première relation sexuelle constitue un symbole marquant également le passage de l'enfance à l'âge adulte. La mère d'Ariane, en surprenant sa fille avec un jeune homme, constate que celle-ci vit des expériences qui la font vieillir : « Le cœur battant, Paule constate avec stupeur que sa fille, sa petite fille, ne s'adonne

² Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *L'adolescence aux mille visages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, p. 13-14.

plus à des jeux d'enfants. » (*NP*, p. 94) C'est pourquoi lors d'une dispute au sujet de la sexualité, l'adolescente se demande au sujet de sa mère « pourquoi ne lui parlait-elle pas de femme à femme » (*NP*, p. 97). Cette idée est d'ailleurs corroborée par le titre du sixième chapitre, « Pour adultes seulement ? » (*NP*, p. 81), dans lequel se retrouve l'extrait précédent. La sexualité est posée comme une façon de contrevénir à l'autorité maternelle et renvoie au désir d'affirmation de l'adolescente :

- C'est lui qui t'a attirée dans l'arrière-boutique ?

Les yeux dans le vague, Ariane revoyait chaque instant passé avec Olivier. Elle aurait souhaité faire l'amour avec lui toute la nuit avant de s'endormir dans ses bras et maintenant elle avait surtout hâte de se retrouver seule. Seule avec ses souvenirs, tout beaux, tout frais. Considérant Paule avec candeur, elle avait simplement répondu :

- Non, c'est moi qui avais envie de lui et c'était très romantique. (*NP*, p. 96-97)

Ici, Ariane n'hésite pas à indiquer à sa mère que l'acte sexuel relevait de sa propre initiative et que, de surcroît, elle a fort apprécié le moment. Le passage montre à quel point la question de la sexualité à l'adolescence interpelle la relation mère/fille. La première relation sexuelle marque, dans le récit, l'entrée dans la vie de femme.

Si le roman s'ouvre sur un sentiment de révolte et un urgent besoin d'autonomie pour l'adolescente, il se termine par le retour de celle-ci sur les bancs scolaires. Certes, le fait d'identifier un objectif de carrière précis indique que la jeune fille est définitivement devenue une adulte. Cette évolution est d'ailleurs mise de l'avant par le biais de son journal intime qu'« elle ouvre distraitemment [...] » (*NP*, p. 100) vers la fin du récit, y voyant « les textes qui datent de son ancienne vie », « celle de l'époque de "la prison", celle d'avant Olivier » (*NP*, p. 100) et dans lesquels « elle ne se reconnaît plus. » (*NP*, p. 100). Par conséquent, le parcours psychologique et intellectuel d'Ariane se présente comme le fil conducteur du récit, qui soulève directement la question de la

définition et de la représentation de l'adolescence. En lien avec cette problématique adolescente, le cheminement de l'héroïne semble marqué par le passage d'une attitude égocentrique à des valeurs qui font montre d'empathie et d'altruisme, si l'on prend en compte la conclusion de l'histoire. C'est ainsi que la crise d'adolescence laisse place à un important discours social, marqué par une nette polarisation idéologique, dans lequel s'affirme la parole d'Ariane ayant abandonné un comportement d'enfant gâtée.

3.1.2 Polarisation idéologique : la cause des sans-abri et l'intolérance sociale

Si la critique sociale est prédominante dans le roman de Marie Décaray, c'est d'abord parce que le texte met en évidence la présence de deux discours opposés, qui paraissent à tout le moins irréconciliables, comme il a été soutenu dans le premier chapitre de ce mémoire³. D'entrée de jeu, l'univers dichotomique est incarné par les personnages de Claude Lamer et de Nuisance Publik, qui articulent assurément deux pôles discursifs au sein desquels s'opposent des idéologies. Force est d'abord de reconnaître que le portrait même des personnages traduit les divergences sur le plan de l'énonciation. Ces derniers se distinguent d'abord par leur occupation, si l'on songe que le copain de Paule, la mère d'Ariane, est producteur d'émission de télévision et que Nuisance Publik est itinérante. Par le fait même, ils renvoient à des univers, des lieux différents. Le premier est associé au monde des célébrités, que l'on pense à la fête organisée par Gilles, le patron d'Ariane, à laquelle participeront Claude Lamer ainsi que plusieurs personnes identifiées au milieu du cinéma. Le deuxième correspond surtout à

³ À cet effet, l'idée soutenue est que « le discours idéologique prend comme point de départ un dualisme absolu qui cherche à supprimer l'ambivalence dialectique³ », pour reprendre les propos de Pierre Zima (*Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. « Connaissances des langues », 1985, p. 137).

la rue, la jeune femme ayant comme repaire un hangar derrière une maison désaffectée (*NP*, p. 27). De plus, leurs vêtements évoquent différentes classes sociales; Claude Lamer a « l'air propre et correct de la tête aux souliers » (*NP*, p. 28), la sans-abri porte principalement des Doc Martens à dix-huit trous de couleur rouge feu (*NP*, p. 68). On note ici que la description vestimentaire inscrit le premier personnage dans les conventions sociales, signes d'une situation économique relativement aisée, alors que le deuxième se situe plutôt en marge de celles-ci, dépourvu de ressources matérielles. À cet égard, le surnom de la jeune femme est éloquent. Le fait qu'il se termine par un « k », au lieu du « que » qui respecterait alors l'accord grammatical, met en évidence un personnage qui se situe à l'extérieur des normes. Par ailleurs, leur attitude respective se démarque en ce qui a trait à l'estime de soi. Tandis que Nuisance Publik croit « qu'elle n'est bonne à rien » (*NP*, p. 147), Claude Lamer, « depuis que la télésérie dont il est le producteur a obtenu des cotes d'écoute mirobolantes, se prend carrément pour un autre » (*NP*, p. 54).

Il reste cependant que c'est au moment où les deux personnages mettent en relief leur vision respective d'un même événement que le discours social se ramifie et pose une dichotomie idéologique. À la de sa rencontre avec la jeune sans-abri, le producteur de télévision affirme :

C'est épouvantable, on ne peut même plus marcher dans les rues sans se faire aborder par un clochard. Un jour, une fille à peine plus vieille qu'Ariane a foncé sur moi parce que j'ai refusé de lui donner de l'argent. Plus sale que ça, tu meurs et, en plus, elle avait un gros bouton au coin de la bouche. On ne sait jamais, peut-être qu'elle était porteuse de la bactérie mangeuse de chair... En tout cas, la ville devrait nous débarrasser une fois pour toutes de ce genre de vermine. (*NP*, p. 55-56)

Il s'associe ainsi à un discours rigide, intolérant, véhiculant d'importants préjugés sociaux, mais surtout réduisant l'être humain à un outil de productivité. Le terme employé pour désigner les sans-abris, « vermine », met de l'avant une dépersonnification qui tend à déshumaniser la jeune fille. Du même élan, il traduit un désir d'exterminer cette « race ». Pour sa part, la jeune sans-abri, de son vrai prénom Ada et de son surnom Nuisance Publik, porte un jugement critique sur le mode de vie dicté par les valeurs capitalistes :

J'ai remarqué qu'un homme venait vers moi, une espèce d'habit pressé... C'est comme ça que j'appelle ceux qui marchent trop vite sur le trottoir. Lui, il avait l'air propre et correct de la tête aux souliers. Et quand je dis la tête, je ne parle pas seulement des cheveux, mais de ce qu'il y a en dessous. C'était sûrement le genre d'être humain qui se croit supérieur aux autres parce qu'il ne fume pas, ne boit pas et qu'il fait tout avec modération pour ne pas user son petit corps bien entraîné. Son téléphone cellulaire collé à l'oreille, il avait l'air stressé. J'ai pensé : ou bien son compte en banque est dans le rouge, ou bien c'est le contraire et il est en train d'ajouter une couple de zéros à son chiffre d'affaires. En tout cas, il ne m'a pas vue et il a foncé sur moi. On a fait un face à face spectaculaire ! Son appareil lui a glissé des doigts et a rebondi par terre. Sa mallette s'est ouverte et j'ai vu des tas de feuilles de papier s'envoler comme des oiseaux qui retrouvent leur liberté. Le pauvre, il a craqué ! C'était presque drôle de le voir courir après sa paperasse et ramasser son téléphone comme s'il s'agissait d'un enfant blessé, son bébé. Là, il m'a dévisagée comme si le feu sauvage que j'ai en permanence au coin de la bouche allait lui sauter à la figure. J'ai tout de suite compris qu'il n'était pas d'humeur à faire un constat à l'amiable. Et là-dessus, je ne me trompe jamais : je reconnaissais vite l'être humain qui va devenir bête. Il a ouvert la bouche et il m'a traité de Nuisance Publik. Il a ajouté qu'ils devraient tous nous exterminer, moi et les gens de mon espèce. Il me crachait ça en pleine face, tout en essuyant ses manches, comme si le seul fait de m'avoir touchée l'avait contaminé à mort. (NP, p. 28-29)

La jeune femme reconnaît ainsi en l'homme la course continue et harassante liée à l'ultime quête de profit et à une société de la performance. Plus encore, elle critique le discours moraliste des individus qui se définissent au moyen des signes d'une réussite financière et sociale, teinté ici d'une intolérance face aux démunis.

C'est ainsi que les personnages de Nuisance Publik et de Claude Lamer incarnent deux pôles idéologiques dans le récit, pouvant être associés respectivement à la gauche et la droite. Toutefois, certains éléments du roman laissent entrevoir au lecteur la légitimation du discours de Nuisance Publik, qui prévaudra sur celui du producteur de télévision. Le fait que le titre du roman renvoie d'emblée au surnom de l'itinérante, et non à Ada, montre l'importance de cette protagoniste dans la diégèse. De plus, Nuisance Publik constitue le seul personnage qui s'exprime par le biais d'une narration à la première personne, accordant une place manifeste à la parole de l'itinérante dans le récit. On retrouve cette narration dans une partie du deuxième, du septième, du neuvième et du dixième chapitre. Privilégier et mettre de l'avant de manière aussi significative la parole de Nuisance Publik, alors qu'outre Ariane, celle de tous les autres personnages est rapportée indirectement par un narrateur absent de l'histoire, peut laisser sous-entendre que les itinérants, contrairement aux autres citoyens, sont souvent peu écoutés. Il s'agit également de la seule façon pour l'adolescente de prendre la parole dans le récit, alors que tout au cours de l'histoire, elle ne se parle qu'à elle-même ou s'adresse aux autres sans véritablement se faire entendre d'eux. Le roman, sur le plan narratologique, constitue une façon de mettre en parallèle deux discours, celui de l'itinérant et celui sur les itinérants, mis au jour principalement par les personnages de Nuisance Publik et de Claude Lamer. Or, c'est surtout le personnage d'Ariane, la principale héroïne du roman, qui soutient le discours de la sans-abri en devenant une alliée d'Ada.

3.1.3 Ouverture à l'Autre et remise en question des valeurs personnelles

À travers cette polarisation, Ariane acquiert tout au fil du texte une pensée critique qui l'amène à se situer en marge de la doxa, incarnée dans le récit par Claude Lamer et liée à l'individualisme contemporain des sociétés postindustrielles : « un individualisme pur se déploie, débarrassé des ultimes valeurs sociales et morales qui coexistaient encore avec le règne glorieux de l'*homo oeconomicus*, de la famille, de la révolution et de l'art⁴. » En effet, le début du roman met en scène une héroïne qui ne semble n'avoir d'autre souci que celui de cumuler de l'argent :

“Super ! C'est vraiment Super ! Je vais faire de l'argent !” Depuis sa tendre enfance, Ariane a subi le plus puissant des lavages de cerveau : celui de la télé qui glorifie la consommation à tout prix. Mais pour l'instant, elle s'en fout complètement et, les yeux fermés, elle se contente de rêver. Être payée, même au salaire minimum, lui permettra sûrement de s'offrir tout ce que son cœur désire. Sur la liste de ses futurs achats, que seul un père Noël du Texas pourrait combler, il y a déjà une veste de cuir, un lecteur de disques compacts portatif, des patins à roues alignées et quoi encore ! Ensuite, à dix-huit ans, l'âge où tout est permis, Ariane s'achètera une auto. Elle qui n'a jamais eu à se soucier ni à souffrir de la hausse du prix du lait s'imagine déjà au volant d'une jeep rouge. Puis, à peu près en même temps que la jeep, elle aura son appartement. (*NP*, p. 23)

L'adolescente se présente alors comme égocentrique, n'ayant d'autres ambitions que celles de se procurer des choses matérielles, répondant aux diktats de la société de consommation : « [...] il faut l'interroger [le besoin] comme étant au fondement de toute image collective et sociale par laquelle les hommes se projettent et lisent la finalité de la société⁵. » N'ayant même pas encore déniché un emploi, elle incarne d'emblée cette idée qu'« aujourd'hui, les objets sont là avant d'être gagnés, ils anticipent sur la somme d'efforts et de travail qu'ils représentent, *leur consommation précède pour ainsi dire*

⁴ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993, p. 71.

⁵ Michel Richard, *Besoin et désir en société de consommation*, Lyon, Chroniques sociales de France, coll. « Synthèse », 1980, p. 25.

*leur production*⁶ » et que « nous sommes continuellement en retard sur nos objets⁷ ».

Cependant, le nouveau travail d'Ariane dans une friperie l'amène à se défaire de son obsession pour l'argent :

Un mois et quelques payes plus tard, Ariane est carrément devenue une fanatique de la fripe. Grâce à Gilles, qui connaît tout, de la robe cocktail aux chemises hawaïennes, elle a rapidement appris à distinguer les styles et les époques des vêtements qui aboutissent à la boutique. De plus, elle est devenue une excellente vendeuse. Il va sans dire qu'Ariane travaille comme une folle et qu'elle ne fait évidemment pas beaucoup d'argent... (*NP*, p. 49-50)

Par l'entremise de cet emploi, Ariane se découvre une véritable passion pour la mode, qui se rapproche plus du domaine de l'art que de celui de la stricte consommation d'un objet, en l'occurrence ici le vêtement. Elle s'investit dans ce domaine malgré le fait qu'il ne soit pas très rentable financièrement. Dès lors, elle remet en question ses propres ambitions et se détourne de ses anciennes valeurs, ce qui témoigne de maturité dans les circonstances.

C'est d'ailleurs devant la boutique de la friperie que l'adolescente fait la rencontre de Nuisance Publik. Tout d'abord, la présence de celle-ci semble gêner la protagoniste dans son travail, qui fait montre d'impatience : « Et puis, comment Ariane peut-elle réussir à se concentrer avec cette fille sur le trottoir qui guette ses moindres gestes ? C'est simple, Ariane déteste être surveillée. » (*NP*, p. 41) Toutefois, dès qu'Ariane croise le regard de l'itinérante, elle éprouve une certaine curiosité, voire de l'empathie pour elle :

Ce n'est pas la première fois qu'Ariane voit une sans-abri. Il y en a tellement dans la ville. Pourtant, celle-ci a quelque chose de particulier. D'abord, sa jeunesse. Malgré son chandail crotté et ses vieux pantalons troués, Ariane peut facilement deviner que cette fille n'est pas beaucoup plus vieille qu'elle. Et puis, son visage,

⁶ Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1991, p. 221.

⁷ *Ibid.*, p. 222.

même noirci par le soleil et la saleté, est d'une beauté remarquable ! "Que fait-elle dans la rue ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? À quoi pense-t-elle ?" De chaque côté de la vitre, Ariane et Nuisance Publik se dévisagent. (*NP*, p. 42-43)

Non seulement elle ne paraît pas indifférente au sort de la jeune fille de la rue, mais elle se sent directement interpellée par le sort de cette dernière, « ne p[ouvant] s'empêcher d'imaginer son existence si elle vivait elle aussi dans la rue. » (*NP*, p. 44) Ce sentiment est loin d'être éphémère. Alors qu'elle file le parfait bonheur grâce à son nouvel emploi et à une relation harmonieuse avec sa mère, Ariane continue de s'inquiéter pour la sans-abri : « Bref, pour Ariane, c'est presque le bonheur total. Et pourtant, chaque fois qu'elle voit la sans-abri sur le trottoir, elle se pose toujours autant de questions. "Il commence à faire froid maintenant la nuit. Où dort-elle ? Comment faire pour l'aider ? Est-ce possible d'inventer un monde où la misère n'existe pas ?" » (*NP*, p. 50-51) L'extrait met en relief une rupture avec l'égocentrisme adolescent, alors qu'Ariane personnifie une conscience de l'Autre. Ce sentiment altruiste semble inhérent aux prémisses d'un discours critique adopté par l'adolescente, qui se montre tellement sensible à la cause des jeunes de la rue qu'elle n'hésite pas à les défendre face au discours du copain de sa mère :

Dans la cuisine, la radio crache son lot de nouvelles quotidiennes. Il est question du nombre croissant de sans-abri à Montréal et Claude en profite pour ajouter son grain de sel.

- Pourquoi les médias s'intéressent-ils toujours aux ratés et aux imbéciles ? Pour redonner espoir aux jeunes, il faut leur fournir des modèles positifs. Moi, par exemple, comment se fait-il que je n'aie pas encore été nommé "personnalité de la semaine" dans le journal ?

Pour le calmer et en espérant que son "chouchou-loulou-minou" change de sujet et s'occupe plutôt d'elle, Paule lui caresse le cou. Mais Claude n'en démord pas.

- C'est épouvantable, on ne peut même plus marcher dans les rues sans se faire aborder par un clochard. Un jour, une fille à peine plus vieille qu'Ariane a foncé sur moi parce que j'ai refusé de lui donner de l'argent. Plus sale que ça, tu meurs et, en plus, elle avait un gros bouton au coin de la bouche. On ne sait jamais, peut-être qu'elle était porteuse de la bactérie mangeuse de chair...

"Lui, je ne sais vraiment pas si je vais continuer à le supporter encore longtemps", se dit Ariane, tandis que Claude continue d'aboyer à plein volume.

- En tout cas, la ville devrait nous débarrasser une fois pour toutes de ce genre de vermine. C'est une vraie nuisance publique et en plus, ce n'est pas très bon pour l'image de Montréal auprès des investisseurs étrangers. Toi, Ariane, qu'en penses-tu ?

Revoyant la sans-abri qui passe régulièrement devant la boutique, et pour laquelle elle s'est finalement prise d'affection, Ariane est sur le point d'exploser.

- Je ne sais pas d'où tu viens, mais c'est sûrement d'un endroit qui s'appelle Macho Grosso. Grrr, fait-elle comme un animal sauvage, en guise de commentaire final à la question de Claude. (*NP*, p. 55-56)

Comme l'illustre le passage, Ariane joint sa parole à sa pensée. Si, en pensant aux propos de Claude Lamer, elle se dit d'abord à elle-même qu'elle « ne [sait] vraiment pas si [elle va] continuer à le supporter longtemps » (*NP*, p. 55), elle ne se retient pas pour lui exprimer sa façon de penser, et ce, en l'insultant et le traitant de « macho grosso » (*NP*, p. 56). Elle déteste le producteur de télévision qui renvoie certes dans le roman à l'image de ce « Narcisse qui désigne le surgissement d'un profil inédit de l'individu dans ses rapports avec lui-même ⁸ », se percevant comme un modèle positif pour les jeunes et se demandant « comment se fait-il [qu'il n'ait] pas encore été nommé “personnalité de la semaine” dans le journal ? » (*NP*, p. 55-56). De plus, l'héroïne, en critiquant ce que représente Claude Lamer, rejette les valeurs associées à la société de consommation : « - Salut, Claude ! J'espère que tu as fermé les vitres de ta BMW, il pleut à boire debout. Moi, à ta place, je sortirais d'ici en vitesse juste pour vérifier. » (*NP*, p. 54) On remarque ici que l'adolescente se moque du copain de sa mère, plus particulièrement de ce qu'il possède, de ce qui semble le définir : « S'il y a un téléphone cellulaire sur le coin de la table, ça signifie que Claude, Claude Lamer, le chum occasionnel de Paule, est réapparu dans le décor. » (*NP*, p. 53) Le discours de l'adolescente s'oppose ici au mode de vie dominé par les objets, tel que dicté par les

⁸ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 71.

sociétés postindustrielles, mode de vie auquel, faut-il le rappeler, aspirait l'héroïne au début du roman.

3.1.4 De la conscience de l'Autre à l'oubli de Soi

Ce bouleversement des valeurs d'Ariane, qui découle d'une ouverture à l'Autre, d'une sensibilité, est lié à sa rencontre avec Nuisance Publik. Tout comme pour Avril dans *La fille de la forêt*, le discours critique prend appui sur le vécu de la protagoniste. L'expérience alimente le cheminement moral de l'adolescente, inscrivant d'emblée la fiction dans le postmodernisme. Contrairement au roman de Charlotte Gingras, celui-ci met nettement en lumière le processus d'acquisition, chez le personnage féminin, d'une conscience du monde, lucide et critique.

L'expérience de l'adolescente se concrétise alors que son empathie l'amène à adresser la parole pour une première fois à Nuisance Publik. La jeune narratrice, qui se plaint d'avoir été bousculée dans le métro en transportant deux gros sacs, prend conscience, en voyant Ada qui porte un fardeau avec elle, qu'il s'agit de la réalité quotidienne d'une sans-abri :

Dans le métro, la foule s'entassait comme des bêtes dans les wagons de la ligne orange. En arrivant à la station Mont-Royal, Ariane avait essayé de se frayer un chemin vers la sortie en s'excusant poliment, mais des gens pressés et impatients l'avaient bousculée, presque renversée, comme si elle était une moins que rien.

“Espèces de rats, bougonnait-elle. Allez-y. Ne vous gênez pas. Écrasez-moi, s'il le faut. J'imagine que si c'était la guerre ici, vous seriez prêts à m'arracher un bras ou une jambe, juste pour conserver votre petit espace vital.”

Ariane était sortie de cette brève expérience humiliée, révoltée, prête à hurler. Mais arriver face à face avec la sans-abri, à quelques coins de rue de la boutique Pelures, l'avait troublée davantage. Le temps d'un éclair en voyant une fille qui transportait son lourd fardeau sur ses épaules, elle avait eu l'hallucinante

impression de se trouver devant un miroir. Sans trop réfléchir, Ariane lui avait adressé la parole, un peu comme on le fait avec une vieille connaissance.

- Le monde est tout croche ! Moi, on m'a traitée comme un chien à cause de mes deux sacs orange. Toi, tu dois vraiment en arracher dans la vie... (*NP*, p. 67-68)

Certes, il s'agit d'un épisode déterminant de l'histoire, comme en fait foi le titre du cinquième chapitre, « Les deux sacs orange » (*NP*, p. 67), qui rend ainsi compte de l'importance de la critique sociale. On constate ici que c'est un sentiment de frustration face à l'attitude des citoyens qui conduit l'adolescente à une certaine spontanéité. Par le biais de sa pensée et de son discours, la protagoniste remet en cause l'individualisme des gens du métro et s'attarde à la question de l'espace, au cœur de la problématique liée aux gens de la rue. « La foule qui s'entassait comme des bêtes » (*NP*, p. 67) et « espèces de rats » (*NP*, p. 67) dressent le portrait d'une jungle dans laquelle chacun se fraie une place au profit de celle des autres. L'idée du règne animal est d'ailleurs reprise par les paroles d'Ariane lorsqu'elle affirme à Nuisance Publik qu'on « l'a traitée comme un chien » (*NP*, p. 68). L'adolescente souligne l'égoïsme, voire la brutalité de l'être humain qui pense avant tout à lui-même, et à « son petit espace vital » (*NP*, p. 67). C'est pourquoi Ariane, qui peine à se déplacer en raison du poids de ses sacs, pouvant symboliser ici n'importe quel handicap, se sent « comme une moins que rien » (*NP*, p. 67) et « humiliée » (*NP*, p. 68). Encore une fois, le vocabulaire employé met en relief une société quelque peu déshumanisée. En revanche, face à l'individualisme urbain, le monde de la rue renvoie davantage à une solidarité et à une entraide :

- Tu t'es sauvée de chez vous ? T'en pouvais plus, toi non plus...

Étonnée, Ariane relève la tête. Celui qui lui adresse la parole a treize ans au maximum et, avec sa casquette à l'envers, il a l'air d'un ange tombé du ciel. Et, surtout, il a le regard vif d'un enfant très débrouillard. Ariane lui fait signe de s'éloigner, mais le garçon reste là.

- Essaie pas de m'en faire accroire, je peux tout de suite le dire quand quelqu'un vient de débarquer dans la jungle. Ça fait six mois que je vis dans la rue, je connais tout le monde. Cherches-tu un endroit pour dormir ? Si tu veux, j'ai une place, avec une toilette qui fonctionne. (*NP*, p. 132)

L'enfant de treize ans, qui, à l'instar d'Ariane, décrit la ville comme « une jungle » (*NP*, p. 132), reconnaît immédiatement que l'adolescente vient tout juste d'arriver dans le monde des sans-abri. Il se présente ainsi comme un être attentif à son environnement et à l'autre. En offrant son aide à la jeune fille et en lui proposant un lieu pour dormir, il personnifie un discours qui se situe en marge de celui associé aux gens du métro.

Directement lié à des images qui gravitent autour de la réalité de l'urbanité et se situant au cœur du discours social du récit, l'espace topographique est clairement circonscrit dans la fiction romanesque. Plusieurs rues et autres endroits qui font référence à la métropole québécoise sont mis en lumière dans le récit (rues Sherbrooke, Mont-Royal, Saint-Laurent, Christophe-Colomb, Dantes et Berri, le quartier « La petite Italie », les stations de métro Jean-Talon et Mont-Royal, le Vieux-Port, etc.). Les références spatiales, connues d'une partie des lecteurs, renvoient à l'univers citadin et participent non seulement au réalisme de la fiction, mais également à celui de l'interdiscours. De fait, les sans-abri font partie intégrante de la réalité montréalaise et, en ce sens, le personnage même de Nuisance Publik ajoute à la crédibilité de l'histoire, accentuant ainsi la portée du discours social qui critique ici la prééminence de l'individualisme postmoderne.

Par ailleurs, l'extrait suivant établit un parallèle entre le quotidien des deux protagonistes. À cet égard, le récit met en lumière une importante correspondance entre la vie d'Ariane et celle d'Ada, notamment en ce qui a trait à l'affranchissement des adolescentes face à l'autorité maternelle :

Ma mère aussi m'a raconté qui j'étais vraiment. Elle avait même des papiers pour le prouver. Mais elle ne peut pas comprendre comment je me sens et elle passe son temps à regarder les photos de celle qui j'étais avant. Elle me pousse dans le dos pour que je redevienne sa parfaite petite Ada. Et moi, je ne peux plus le supporter. Tout ce qu'elle me dit me décourage, m'enrage. C'est pour ça que je ne suis pas retournée chez elle que je suis revenue à Montréal. Elle ne veut pas voir que je suis devenue quelqu'un d'autre.

À son tour, Ariane demeure silencieuse. Si Ada savait combien toutes ses paroles touchent son cœur... [...]

- Je te comprends. Ma mère non plus ne me voit pas comme je suis, mais au moins, je suis sûre qu'elle m'aime. La tienne aussi t'aime. (*NP*, p. 145-146)

Il en va de même de la problématique identitaire et des questions associées à la liberté, thèmes au centre des préoccupations des deux personnages féminins. D'ailleurs, le roman joue avec cette idée de proximité, représentant Ariane qui, à quelques reprises, adopte certains comportements similaires à ceux de la jeune femme de la rue : « Sur le trottoir, Ariane marmonne comme le fait Nuisance Publik et elle continue désespérément de chercher un sens à toute cette histoire. » (*NP*, p. 126-127) D'une part, il devient pertinent de se demander comment se croisent les destinées des deux protagonistes malgré leur situation sociale distincte. Les analogies entre les deux jeunes filles paraissent résulter de problématiques émanant de l'adolescence. C'est par le biais de leur âge et des questionnements qui en découlent que les cheminements d'Ariane et de Nuisance Publik présentent des similitudes, que l'on pense aux thèmes de l'identité, de la liberté et de l'émancipation face à l'autorité parentale, plaçant encore une fois l'adolescence comme fil conducteur du récit. D'autre part, le fait d'illustrer deux protagonistes qui ont un parcours relativement semblable renvoie à un discours de tolérance et d'ouverture face aux sans-abri. En effet, la trajectoire d'Ariane, qui débouche sur une représentation réaliste d'une adolescente de 16 ans à laquelle peut s'identifier le jeune lecteur, recoupe à certains égards celle de Nuisance Publik, une jeune fille vivant dans la rue, tend à déconstruire les préjugés sociaux. La personne

itinérante n'est alors plus associée à la différence ou à l'étrangeté. D'entrée de jeu, la structure du roman même vient appuyer le discours social soutenu par la principale héroïne.

Si la pensée critique de l'héroïne se développe au fil du récit, le discours social devient d'autant plus significatif au moment où les actions d'Ariane se joignent à ses idées et à ses paroles. Sa sensibilité l'amène à venir véritablement en aide à la sans-abri, les préoccupations sociales devenant ainsi tangibles et se concrétisant dans le quotidien de la protagoniste. L'évolution de l'adolescente est encore une fois mise de l'avant au fil du texte dans la mesure où au début du roman, elle fait preuve d'égocentrisme en se montrant ennuyée par l'histoire racontée par la mère d'Ada : « Ariane camoufle son ennui en affichant un petit sourire poli, mais elle n'en pense pas moins. "C'est quoi, toute cette histoire ? Je viens seulement chercher des vêtements..." » (*NP*, p. 61) Dès lors qu'elle prend conscience des liens entre Olivier, le jeune homme dont elle devient amoureuse et avec lequel elle vit sa première relation sexuelle, et Ada, la fiancée d'Olivier, elle désire entrer en contact avec Nuisance Publik. Toutefois, Ariane, rejetée par Olivier qui ne recherchait au fond qu'Ada à travers elle, est tentée de ne penser qu'à elle-même : « Ariane se jure qu'on ne la reprendra plus jamais à ce jeu. Puis, elle se console du mieux qu'elle peut en élaborant des plans de vengeance. "O.K., Olivier Légère, tu en aimes une autre. Ta belle Ada, tu la cherches depuis des mois, mais tu ne la retrouveras pas. La seule personne qui pourrait t'aider, c'est moi, et je n'ai pas l'intention de le faire..." » (*NP*, p. 128) Malgré tout, son empathie surpassé son désir de vengeance, qui relève d'un égocentrisme et d'une blessure narcissique, et elle ne peut s'empêcher de se demander si elle « peut vraiment continuer à jouer à l'autruche et se

faire croire qu'elle va simplement tout oublier au sujet d'Ada » (*NP*, p. 133).

Confrontée au fait qu'elle n'a pas vu Nuisance Publik depuis un bon moment, Ariane se demande comment trouver la jeune femme. Témoignant d'une ouverture face à la réalité quotidienne d'une sans-abri, elle croit qu'elle doit « se mett[re] dans la peau de la sans-abri, penser comme elle » (*NP*, p. 133). C'est ainsi que, côtoyant le milieu de la rue, elle réussit à identifier le repaire d'Ada et à tout faire pour inciter l'itinérante à la suivre : « Contemplant le petit hangar qui contient tout l'univers de la démunie, Ariane comprend que ce qui importe, c'est de jouer le tout pour le tout, afin de convaincre Ada de revenir à la vie. » (*NP*, p. 146) Elle doit d'abord mentir au sujet du blouson qu'elle porte en supposant qu'il s'agit d'un cadeau de la part d'Olivier pour Ada et la convaincre que sa famille est encore présente pour elle. Ariane en vient à devoir oublier ses propres problèmes et à vaincre ses peurs pour l'autre au moment où elle accepte de prendre un taxi pour sauver Ada : « Cette fois, Ariane n'a pas le choix. Elle pense un instant à son père qui a été assassiné par un fou du crack, alors qu'il n'avait que 33\$ dans ses poches de chauffeur de taxi. Rassemblant tout son courage, et ce qui lui reste d'argent, elle décide de ramener Ada dans un de ces véhicules d'enfer. » (*NP*, p. 148)

De la conscience de l'Autre, l'adolescente incarne l'oubli de Soi. En ce sens, l'extrait qui suit se montre particulièrement éloquent : « Au son de la musique diffusée par les hauts-parleurs, Olivier s'approche d'Ada, prend doucement sa main et l'invite à danser. Émue, Ariane regarde Ada, si belle et si heureuse dans le bras de son amoureux. Elle comprend que ce moment est exceptionnel et souhaite que la vie, sa vie, lui en offre un jour un semblable. » (*NP*, p. 152) L'absence de jalousie met en évidence le cheminement de l'adolescente qui est désormais en mesure d'être heureuse pour l'Autre, et ce, malgré le fait qu'elle-même était amoureuse d'Olivier.

La fin du roman laisse entrevoir la naissance d'une amitié entre les deux personnages féminins, si forte qu'elle s'apparente à une relation sororale : « Ariane regarde dehors. Elle sait qu'elle ne pourra plus jamais voir la rue, le trottoir, de la même manière, puisque c'est là qu'elle a trouvé une amie, presque une sœur. » (*NP*, p. 153)

Leur complicité prend d'ailleurs forme dans le monde du travail, alors que, après avoir sauvé la vie de la jeune itinérante, Ariane désire unir son intérêt pour la mode à celui d'Ada : « Ada et elles parlent déjà de créer des vêtements toutes saisons pour ceux qui vivent dans la rue. Olivier trouve l'idée géniale et veut s'occuper de la promotion en organisant un défilé de mode-performance. » (*NP*, p. 153) Dès lors, l'image de l'adolescente incarne un idéal, qui tend à verser dans l'utopie. Le fait d'abord de s'ouvrir à l'Autre s'est transformé, au fil du récit, à l'idée de sauver l'Autre, tel que l'affirme Ada : « *Maintenant, je sais que j'ai eu raison d'y croire. De croire que la fille de la vitrine pouvait m'aider. C'est grâce à elle si je ne suis plus sur le trottoir et je ne suis pas prête de l'oublier.* » (*NP*, p. 151) De surcroît, l'altruisme contribue à l'épanouissement de la personne qui vient en aide. C'est ainsi qu'Ariane reconnaît avoir appris beaucoup grâce à Nuisance Publik : « - Ce n'est pas possible... C'est trop beau. Moi [Nuisance Publik], je ne suis bonne à rien. Repensant aux événements des derniers mois, Ariane réplique aussitôt. - C'est faux. Si tu savais tout ce que j'ai appris grâce à toi, tu n'en reviendrais pas. Incrédule, Ada tourne alors la tête vers Ariane. » (*NP*, p. 147) Tout porte à croire que le principal apprentissage auquel fait référence la protagoniste a trait à l'acquisition d'une conscience sociale, d'une conscience de l'Autre. Le cheminement d'Ariane, à la fois intellectuel et moral, reste intimement lié à sa rencontre avec Ada et tout ce qui en a découlé. Il se montre inhérent à la mise au jour d'un discours social, qui remet en cause les fondements de la société postmoderne,

soutenu à la fois par la pensée, les paroles et les actions de l'adolescente. Si la jeune héroïne est posée ici comme la principale actrice d'un changement social grâce à son implication auprès d'une sans-abri, le roman montre également comment ces nouvelles préoccupations sociales viennent modifier son parcours personnel.

3.1.5 Un cheminement idéologique aux confins d'un cheminement personnel

La rencontre d'Ariane avec une sans-abri s'avère décisive dans le parcours de l'héroïne. La découverte de l'Autre s'accompagne d'une nouvelle conception du monde et amène l'adolescente à établir ses propres schèmes de référence. L'acquisition d'une certaine maturité semble ici tributaire du développement d'une pensée critique, qui se répercute dans la vie personnelle de la jeune fille, que l'on songe notamment aux thèmes de l'amour, de la liberté et du travail.

Dans les premières pages du roman, on est à même de constater que la vision d'Ariane par rapport à l'amour renvoie davantage à un rêve qu'à la réalité. Les fantasmes de la jeune femme sont clairement exposés dans le passage qui suit :

Poussant sa rêverie encore plus loin, Ariane s'imagine dans un pays où il fait chaud même l'hiver. Elle se voit étendue sur le bord de la mer, le visage offert au soleil, tandis que les vagues de l'océan lui lécheraient les jambes. Et pour compléter le tableau, elle ajoute quelques palmiers et surtout le regard d'un beau garçon bronzé posé sur elle. Idéalement, l'homme de ses rêves sera un peu plus vieux qu'elle, assez grand, plutôt beau, les cheveux et les yeux noirs... et peut-être qu'avec lui, elle connaîtra des sensations encore plus fortes que dans son rêve de la nuit passée. (*NP*, p. 24)

D'emblée, ses attentes évoquent une superficialité dans la mesure où la description de l'homme de ses rêves est purement physique. Elle aspire davantage à « connaître des

sensations [...] fortes » (*NP*, p. 24) qu'à vivre des émotions véritables. De surcroît, les rêves de la jeune femme tendent à se concrétiser au moment où elle voit Olivier pour la première fois :

Vers la fin d'un certain après-midi, un gars est entré dans la boutique... et pas n'importe lequel. Assez grand, le corps élancé et juste assez musclé, les cheveux noirs aux épaules, il a des yeux bruns en amande et des pommettes saillantes, exactement comme le beau petit Vietnamien dont Ariane était amoureuse du temps de la maternelle. Avec, en plus, une bouche sensuelle, un menton carré avec une fossette au milieu, il est plutôt "appétissant". Ariane éprouve déjà un léger pincement au cœur, juste à le suivre des yeux. (*NP*, p. 76)

Tout se passe comme si elle rencontrait véritablement son prince charmant. Encore une fois, c'est d'abord, voire strictement, l'apparence physique du jeune homme qui interpelle l'adolescente. Si une relation sérieuse entre les deux ne se concrétise jamais, c'est tout de même avec Olivier qu'Ariane vit sa première relation sexuelle. Espérant qu'il devienne l'homme de sa vie, elle n'hésite pas à lui faire une déclaration d'amour. Elle se montre particulièrement confiante lors de son rendez-vous après avoir lu son horoscope dans le journal du matin : « Cette fois, son plan est très simple et, puisque même la configuration des planètes lui est favorable, tout devrait fonctionner à merveille. » (*NP*, p. 111) L'adolescente met en lumière une conception naïve de l'amour, semblant dénuée de toute rationalité et s'apparentant au romantisme des contes de fées. Il n'est alors guère étonnant de voir que la jeune femme trouve la réalité plutôt brutale : « En quelques heures à peine, tous ses rêves se sont évanois. Olivier l'a plantée là et il en aime une autre. En plus, Ariane doit bien se l'avouer, elle s'est généreusement nourrie d'illusions et maintenant, il lui faut payer le prix. » (*NP*, p. 131) Le fait qu'elle avoue « s'[être] généreusement nourrie d'illusions » (*NP*, p. 131) montre le romantisme exacerbé de la jeune fille et sa méconnaissance des relations amoureuses. Le parcours d'Ariane est à l'image de l'héroïne Léa de Marie-Francine Hébert : « Afin

de démythifier les rapports amoureux, le récit superpose à la réalité de l'adolescente les scénarios conventionnels et les dénouements prévisibles des fictions patriarcales⁹. » En contrepartie, sa rencontre avec Ada l'amène à réfléchir aux relations amoureuses par le biais de celle qui existait entre Olivier et la sans-abri. La force de leur amour et les difficultés rencontrées au cours des épreuves amènent Ariane à acquérir une certaine maturité et à repenser sa conception de l'amour. C'est ainsi que, vers la fin du récit, elle affirme qu'« “après tout, quand deux personnes s'aiment vraiment, rien n'est impossible!” se dit-elle. » (*NP*, p. 152) La réflexion de l'adolescente se distingue de celles plus superficielles émises au début du texte, reconnaissant en la profondeur des sentiments une source de réussite d'une relation amoureuse. Plus encore, les dernières lignes du récit laissent entrevoir la possibilité d'une nouvelle expérience amoureuse pour l'héroïne : « Ariane se surprend une fois de plus à rêver. Après-demain, elle reverra Alexis, le beau garçon qu'elle vient tout juste de rencontrer et pour qui, déjà, son cœur brûle d'une nouvelle flamme... » (*NP*, p. 153) Il est évident que la jeune fille a été en mesure de surmonter son échec amoureux. En outre, la lucidité et la maturité nouvellement acquises ne conduisent pas à un cynisme ou à un découragement ; la désillusion a laissé place ici à un nouvel espoir.

Le contact avec l'Autre amène également Ariane à revoir sa définition de la liberté. Pour la jeune fille du début du roman, Nuisance Publik symbolise parfaitement cet idéal: « Même si bien des choses les empêchent de communiquer, Ariane ne peut s'empêcher d'imaginer son existence si elle vivait elle aussi dans la rue. “Au moins,

⁹ Lucie Guillemette, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain : l'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 293.

cette fille a réalisé ses rêves. Elle le paie cher, mais elle est libre! C'est sûr, elle a beaucoup plus de courage que moi.”» (*NP*, p. 44) À partir du moment où elle se met dans la peau de la sans-abri et qu'elle se voit confrontée à la réalité de celle-ci, l'adolescente est amenée à repenser cette notion : « Bref, pour Ariane, c'est presque le bonheur total. Et pourtant, chaque fois qu'elle voit la sans-abri sur le trottoir, elle se pose toujours autant de questions. “Il commence à faire froid maintenant la nuit. Où dort-elle? Comment faire pour l'aider ? Est-ce possible d'inventer un monde où la misère n'existe pas ?” » (*NP*, p. 50-51) Il en va de même pour Ada, qui se voit d'abord très libre en dérogeant aux diktats des sociétés postmodernes : « - *Écoute-moi, mon espèce d'énervé. Tu sauras que je ne viens pas de la planète Mars. Je vis et je respire, exactement comme toi. La seule différence, c'est que moi, je ne suis pas une esclave, je suis une grande aventurière. Je suis libre, et la liberté coûte encore plus cher que tous les voyages, les autos et les maisons que tu peux te payer.* » (*NP*, p. 31) C'est au contact d'Ariane qu'elle constate un certain manque, qu'elle prend conscience qu'elle est prisonnière de son monde : « *Moi aussi, j'aimerais changer de vêtements de temps en temps. Porter une robe, sentir un beau tissu glisser sur ma peau comme une caresse, imaginer que je suis invitée dans un restaurant, entendre de la musique... Mais tout ce que je possède, je le transporte sur mon dos.* » (*NP*, p. 51) Repliées sur elles-mêmes, les deux jeunes filles entretiennent chacune leur propre conception de la liberté. Toutefois, c'est au contact de l'autre qu'elles remettent en question cette notion, leur permettant ainsi d'évoluer selon un mode dialogique et d'améliorer leurs conditions de vie respectives.

Hormis les relations amoureuses et la notion de liberté remises en question au fil du texte, Ariane est également amenée à revoir sa conception du travail. Tandis que le

roman s'ouvre sur l'impératif pour l'héroïne de quitter l'école et de se dénicher un emploi pour advenir à une certaine autonomie financière, la jeune femme se montre très capricieuse à l'égard des différents postes qui s'offrent à elle :

Les lendemains de ces inévitables accrochages, Ariane entreprenait quelques démarches pour se trouver du travail. Pourtant, aucun emploi ne lui paraissait intéressant, aucun n'était vraiment à sa hauteur. Pompiste dans une station d'essence ? Trop salissant ! Caissière dans un dépanneur ? C'était fatigant, pas très payant et peut-être dangereux. On ne sait jamais, un hold-up est si vite arrivé ! Et puis, finalement, le métier de serveuse exigeait un type d'expérience qu'Ariane ne possédait pas. - Ce n'est pas vraiment facile pour les jeunes de ma génération, expliquait-elle à sa mère afin de se justifier. (*NP*, p. 20)

Force est de constater d'une part que l'adolescente ne semble pas avoir véritablement envie de travailler et, d'autre part, qu'elle tend à emprunter la figure de la victime en soutenant un discours commun sur les jeunes. C'est finalement Paule, sa mère, qui lui trouve une première occupation. « Heureuse que sa mère ait trouvé une solution à sa place » (*NP*, p. 22), Ariane fait preuve d'une immaturité et d'une incapacité à être pleinement autonome. Malgré tout, ce nouvel emploi lui permet d'apprioyer le monde du travail : « Chaque fois, Ariane se creuse les méninges pour inventer un slogan qui a du punch. Mais la création, c'est exigeant et ça prend du temps. Surtout avec l'Halloween qui approche et la boutique Pelures qui ne dérougit pas, Ariane est complètement débordée. » (*NP*, p. 74-75) Elle est ainsi amenée à s'impliquer bénévolement, à développer un intérêt autre que financier pour son emploi, intérêt qui se concrétise au moment où elle découvre la collection de vêtements créée par Ada : « Dès qu'elle a un moment, le midi et parfois même le soir, après la fermeture, Ariane se précipite dans l'arrière-boutique. En suivant les directives et les conseils d'Estelle, elle apprend d'abord à déchiffrer les patrons, puis à manœuvrer la grosse machine à coudre industrielle et, enfin, à assembler le premier blouson d'une collection qui s'appellera

tout simplement “Ada”. » (*NP*, p. 73-74) Stimulée, désormais travaillante et persévérande, l’adolescente n’hésite pas à s’investir dans cette création de vêtements en s’appropriant le travail d’une autre personne. Encore une fois, la jeune femme n’est pas en mesure de s’assumer pleinement et de se poser comme sujet. Cet événement met en lumière directement la question identitaire : « Ariane se revoit en train de vanter SA collection de blousons, mais elle ne peut s’empêcher de sentir l’ombre d’Ada obscurcir ses rêves dorés. “Je me suis prise pour une autre, pour elle, Ada Fiorelli. J’ai porté sa robe, j’ai volé ses idées, mais rien de tout ça n’est à moi.” Depuis qu’elle connaît la véritable identité d’Ada Fiorelli, Ariane n’est plus sûre de savoir qui elle est, elle-même. » (p. 131-132) La jeune femme n’a d’autre choix que de reconnaître son « vol d’identité » et de se redéfinir. Vers la fin du roman, elle a enfin un rêve bien à elle et émet le désir qu’il devienne réalité : « Ariane retournera peut-être compléter son secondaire. Les jours où la vie sera plus difficile, elle se dira tout simplement que c’est un mauvais moment à passer et elle gardera le moral en pensant à ce qu’elle veut devenir : une grande designer ! » (*NP*, p. 153) Le passage instaure l’acquisition de nouveaux « horizons d’attente » pour Ariane, qui est désormais prête à travailler et à faire face à certaines obligations, en l’occurrence, retourner sur les bancs scolaires, pour obtenir ce qu’elle désire. Le travail a donc conduit la jeune femme à évoluer du statut d’objet à celui de sujet et à arrimer ses rêves à la réalité.

Il en va de même pour la symbolique du vêtement dans le récit, qui, intimement liée à celle du travail de création de la mode, se rapporte à la quête identitaire d’Ariane. Au début du roman, l’adolescente paraît soumise aux impératifs de la mode :

Elle reprochait aussi à Ariane de gaspiller sa vie et son argent. Elle désapprouvait même sa façon de s'habiller.

- Tu ne vas quand même pas te promener dans la rue avec ça ! lui avait-elle lancé un soir, le ton tranchant.

Le “ça” en question, c’était un tee-shirt noir sur lequel était inscrit en grosses lettres blanches et rouges : “Voulez-vous coucher avec moi?” Vraiment exaspérée, Ariane avait répliqué bêtement, en regardant sa mère comme si elle s’adressait à une minus.

- Ça ne veut rien dire. C’est la mode. J’imagine que je devrais en porter un qui afficherait un slogan du genre “J’aime maman ?” (NP, p. 19-20)

Elle ne semble accorder aucune importance à la signification du message qu’elle communique et subit ainsi les conséquences de sa propre image. Influencée par la mode, Ariane se limite à la perception de son apparence qui en fait un simple objet sexuel. À mesure que se développe sa passion pour la mode, le vêtement devient un moyen d’expression privilégié par la protagoniste : « Puis, parmi sa collection de tee-shirt, elle choisit celui sur lequel c'est écrit “J'aime maman” en lettres fluorescentes. » (NP, p. 57)

L’héroïne conçoit désormais le vêtement comme un signe et, par le fait même, en reconnaît le signifié. Cette idée recoupe d’ailleurs celle à l’origine de la collection d’Ada : « Comme dernière indication, Ada Fiorelli précise que chaque blouson de sa collection devra être orné d'un mot ou d'une phrase exprimant les idées, les états d'âme, les émotions de la personne qui le portera. “Oui, parler avec ce qu'on porte, raconter au monde ce qu'on pense, l'écrire partout, c'est ça qu'il faut”, pense-t-elle. » (NP, p. 72) Le vêtement permet donc à l’héroïne d’exprimer ce qu’elle n’ose avouer, comme en témoigne ce passage où elle enfile un blouson illustrant ses sentiments en vue de sa rencontre avec Olivier : « Tout en s’efforçant de paraître calme et naturelle, elle enfile le dernier blouson de sa collection, celui qui affiche “Je t'aime”, elle salue Gilles et déguerpit vers son rendez-vous. » (NP, p. 113) L’écrit sur un chandail se pose comme la véritable voix de l’adolescente et se présente comme un signe d’affirmation de soi.

L’évolution du rapport d’Ariane avec le vêtement témoigne du passage de l’adolescente

du statut d'objet à celui de sujet. Les mots mis en évidence manifestent l'importance du « je », de l'expression de sentiments, bref, du processus d'individuation de la protagoniste. Or, vers la fin du récit, le vêtement devient davantage une façon de venir en aide et de s'impliquer dans une cause sociale : « Ada et elle parlent déjà de créer des vêtements toutes saisons pour ceux qui vivent dans la rue. Olivier trouve l'idée géniale et veut s'occuper de la promotion en organisant un défilé de mode-performance. » (*NP*, p. 153) Non seulement le fait de travailler en équipe rompt avec l'égoïsme animant Ariane qui désirait, quelques semaines auparavant, s'approprier les créations d'Ada, mais le fait de passer d'une collection de vêtements sur lesquels des mots étaient inscrits pour exprimer des sentiments personnels à une collection destinée aux sans-abri rend compte d'un bouleversement des valeurs de la jeune fille. En somme, la symbolique du vêtement démontre la nécessité de se poser comme sujet pour pouvoir ensuite être en mesure de se tourner vers l'Autre, l'altruisme semblant résulter ainsi d'une certaine maturité.

3.2 Une intertextualité parallèle au discours social

Plusieurs caractéristiques formelles tendent à inscrire *Nuisance Publik* dans le cadre esthétique des récits postmodernes, que l'on pense à l'alternance des voix narratives, à la présence de figures de l'écrit ainsi qu'à un discours féministe marqué par la déconstruction des stéréotypes sexuels et par la relativisation des rôles socio-sexués. En ce sens, il n'est guère étonnant de constater un foisonnement des renvois intertextuels dans le récit de Marie Décaray. Présentées d'une manière plus implicite que dans *La fille de la forêt*, trois références ont été retenues dans la mesure où elles font écho au

processus d'individuation de l'héroïne et s'arriment au discours social soutenu par Ariane et illustré par Nuisance Publik.

3.2.1 L'univers des contes de fées : acquisition d'une conscience morale

Les références aux contes de fées constituent la principale intertextualité du roman de Décarly. Ces dernières sont présentées comme faisant partie de l'imaginaire d'Ariane, héritage de son enfance : « Elle détestait faire de la peine à sa mère, celle qui lui avait tout donné et qui était aussi protectrice que la maman Poule de ses contes d'enfance. » (*NP*, p. 18) Elles demeurent également liées à la relation père/fille :

Le temps passe tellement vite. Je me souviens encore de l'époque où tu étais une petite fille comme si c'était hier. Ton père te prenait dans ses bras et te regardait comme la huitième merveille du monde. Il te racontait des histoires pour t'endormir. Te rappelles-tu les quatorze marmites ?

Oui, Ariane se souvient à peu près de ce conte à faire frémir les poils du nez. Elle avait peut-être sept ou huit ans et c'était bien avant que l'horreur se pointe dans la vie de son père.

- Il était une fois un monstre petit, laid et chauve, commence Paule. (*NP*, p. 104)

Nul doute que les contes renvoient à la douceur de l'enfance, à la chaleur du foyer familial et à la sécurité. Il en va de même pour Nuisance Publik qui évoque une expression clichée tirée des contes pour se rassurer le soir avant de s'endormir : « *Une fois étendue sur le vieux prélatart, je me suis enroulée dans des boîtes de carton qui traînaient et j'ai dormi. Voilà comment j'ai trouvé mon repaire. Une place juste pour moi où, tous les soirs, je peux m'endormir en me répétant : "Il était une fois..."* » (*NP*, p. 37-38) Ces intertextes expriment la difficulté des adolescentes à quitter le monde de l'enfance pour assumer leur rôle d'adulte, si bien qu'elles s'accrochent à des histoires qui se terminent toujours bien. En ce sens, elles témoignent d'une naïveté face au

monde. Cette idée est perceptible à travers la conception qu'a Ariane de l'amour, si l'on songe que le vocabulaire typique des histoires de Perrault est utilisé à plusieurs reprises quand il est question d'Olivier : « - Ah ! de toute façon, qu'est-ce qu'Olivier viendrait faire ici ? Lui, il organise des défilés de mode et je suis sûre qu'il est toujours entouré de femmes mille fois plus belles que moi, songe-t-elle, un peu découragée, mais toujours aussi impatiente de voir surgir son beau prince. » (*NP*, p. 86) Telle une princesse qui attend l'homme de sa vie, Ariane prépare une véritable mise en scène directement inspirée d'un conte de fées pour la fête d'Halloween où elle espère voir l'élu de son cœur : « Ce qu'elle veut, c'est jouer le jeu pour vrai. C'est pour ça qu'elle a choisi de porter la robe de mariée qui lui a coûté si cher. Pour compléter le tout, elle a même déniché un bouquet de fleurs en plastique dont elle effeuille les marguerites, une à une, en souhaitant la venue du bel Olivier Légère. » (*NP*, p. 85) Or, on l'a vu, l'adolescente sera confrontée à une toute autre fin que celle des récits de son enfance, apprenant que le jeu, devenu réalité, est parfois source de souffrance. Devant l'échec de sa relation avec Olivier, elle comprend qu'elle « s'est généreusement nourrie d'illusions » (*NP*, p. 131) et « qu'on ne la reprendra plus à ce jeu » (*NP*, p. 128). De ce fait, l'intertextualité symbolise une perte d'insouciance pour l'héroïne, amenée à revoir ses schèmes de référence. Le thème de l'amour romantique, propre aux contes de fées, est évocateur ici du processus d'individuation de l'adolescente. Cette dernière est confrontée à une autre fin dans la succession de ses histoires, qui ne se terminent plus comme celles que lui lisait son père. Elle apprend qu'elle doit contribuer à l'atteinte de ses objectifs et doit se poser comme sujet. Ariane se montre également candide face au monde de la mode, croyant percer facilement ce marché avec ses nouvelles idées qu'elle soumet à Olivier et qui lui répondra : « - Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça se passe. Le monde de la

mode, c'est plus compliqué qu'un conte de fées ! » (*NP*, p. 115) Encore une fois, l'intertextualité met en relief la naïveté de l'adolescente et sa méconnaissance de la vie. Elle fait écho au fil conducteur du récit, à savoir le parcours psychologique de l'adolescente, marquant le passage de l'enfance à l'âge adulte, du rêve à la réalité et de l'ignorance à la connaissance. Bref, les renvois témoignent du processus d'individuation de l'héroïne, interpellant la fonction herméneutique de l'intertextualité en « précis[ant] [...] le sens du texte lu¹⁰ ». Ils montrent qu'Ariane évolue d'une image passive similaire à celle de la princesse des contes à celle d'une jeune fille qui s'affirme dans un monde qu'elle perçoit avec une nouvelle lucidité.

3.2.2 *Le petit Poucet ou la quête identitaire de Nuisance Publik*

Un conte en particulier est évoqué dans le récit, et ce, de manière très implicite. Bien que le titre du *Petit Poucet* ne soit jamais nommé, nombreux sont les parallèles qui peuvent s'établir entre cette histoire de Perrault et le récit de Marie Décaray. C'est d'abord et avant tout la description des chaussures magiques de Nuisance Publik qui semble rappeler les « bottes de sept lieues »¹¹ qu'utilise l'ogre pour chercher les enfants dans la forêt. Au début du roman, la symbolique des Doc Martens rouges est nettement mise en relief :

Le cordonnier m'a fait asseoir sur un petit banc. Il m'a observée attentivement et il m'a apporté une paire de bottes rouges. Elles appartenaient, disait-il, à quelqu'un qui les avait oubliées chez lui cinq ans plus tôt. Puis, il s'est accroupi devant moi et il m'a aidée à glisser mes pieds dans les chaussures. Lacées, elles me couvraient

¹⁰ Vincent Jouve, *La poétique du roman*, Paris, Sedes, coll. « Campus Lettres », 1997, p. 82.

¹¹ Charles Perrault, *Les plus beaux contes*, Union européenne, Maxi-Livres, 2001, p. 56. Désormais, les références à ce conte seront indiquées par le sigle *PP*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

des pieds jusqu'aux mollets et m'allaienr parfaitement. Le cordonnier a levé la tête vers moi et m'a dit :

- Ces bottes sont faites pour marcher. Elles sont bonnes pour toi. Pas cher.

J'ai payé avec l'argent que j'avais volé. Ensuite, l'homme m'a reconduite jusqu'à la porte de son magasin et m'a montré la rue. En riant, il a répété que j'étais chanceuse de posséder des bottes aussi spéciales et il a ajouté quelque chose comme : "Le monde t'appartient. Follow your feet." J'étais tellement fatiguée que j'ai eu l'impression d'halluciner, mais le cordonnier avait raison. Depuis que je me laisse conduire par mes pieds, j'ai fait beaucoup de chemin ! » (NP, p. 35-36)

Les caractéristiques mystérieuses qu'attribue Nuisance Publik à ses chaussures tendent à correspondre à celles du conte. Certes, les deux sont qualifiées respectivement de « magiques » (NP, p. 38) et de « fées » (PP, p. 56). À l'instar des bottes de l'itinérante qui, « lacées, [...] [la] couvraient des pieds jusqu'aux mollets et [lui] allaient parfaitement » (NP, p. 35), celles de l'ogre s'adaptent également à la jambe de son nouveau propriétaire : « Les bottes étaient fort grandes et fort larges : mais elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apétisser selon la jambe de celui qui les chaussait ; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui. » (PP, p. 56-57) De surcroît, relevons qu'elles ont toutes deux été acquises par les protagonistes par le fruit d'un vol. Alors que Nuisance Publik a dérobé l'argent qui lui a permis de procéder à l'achat chez le cordonnier, le petit Poucet a subtilisé les bottes à l'ogre pendant son sommeil. Dans les deux cas, il s'agit d'un vol qui s'avérera bénéfique pour les protagonistes.

En effet, Nuisance Publik et le petit Poucet poursuivent un destin similaire. La jeune fille, à la suite d'un accident, perd la mémoire et n'est plus la même. Cette réalité est difficile à accepter pour sa mère qui se montre dure envers elle, ce qui mène sa fille à partir seule pour Toronto :

J'ai été blessée, gravement blessée. Ma mère aussi m'a raconté qui j'étais vraiment. Elle avait même des papiers pour le prouver. Mais elle ne peut pas

comprendre comment je me sens et elle passe son temps à regarder les photos de celle que j'étais avant. Elle me pousse dans le dos pour que je redevienne sa parfaite petite Ada. Et moi, je ne peux plus le supporter. Tout ce qu'elle me dit me décourage, m'enrage. C'est pour ça que je ne suis pas retournée chez elle quand je suis revenue à Montréal. Elle ne veut pas voir que je suis devenue quelqu'un d'autre. (*NP*, p.145)

Il en va de même pour le jeune héros de Perrault, qui représente le mal-aimé de sa famille : « Ce qui les [le couple de bûcherons] chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot ; prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. [...] Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort. » (*PP*, p. 49) Les deux protagonistes mettent au jour une souffrance similaire liée à la relation avec leurs parents.

Si les événements qui les éloignent de leur domicile familial divergent, les bottes leur permettent de poursuivre la même quête, celle de retrouver un foyer familial plus harmonieux. La signification particulière de cet objet est exposée dans le roman de Décaray au moment où l'adolescente voit en l'acquisition des Doc Martens la journée où « *[s]a nouvelle vie a vraiment démarré* » (*NP*, p. 35). C'est à son insu qu'Ada rejoint Montréal et se rapproche du lieu de résidence de sa mère, s'abandonnant complètement à ses chaussures magiques. Ces dernières symbolisent une sécurité, un guide auquel elle accorde une confiance aveugle :

*Depuis que je me laisse conduire par mes pieds, j'ai fait beaucoup de chemin ! J'ai même pris l'autobus et je ne manque jamais de rien. C'est étrange, mais c'est comme ça. Presque magique. C'est d'ailleurs grâce à mes chaussures que j'ai trouvé mon repaire quand je suis revenue ici, dans la ville où, paraît-il, je suis née. [...] À partir de ce moment, mes chaussures ont refusé d'avancer et je suis restée plantée là jusqu'à ce que mes genoux plient de fatigue. (*NP*, p. 36-38)*

En leur attribuant un certain pouvoir, elle se déresponsabilise de ses actions. La magie devient une façon de faire confiance à la vie, voire d'incarner une forme de spiritualité.

Parce qu'elles la « *conduisent toujours au bon endroit* » (*NP*, p. 38), les bottes deviennent sources d'espoir et c'est pourquoi Ada « *sai[t] qu'un jour quelque chose d'incroyable va [lui] arriver* » (*NP*, p. 38). En plus de la diriger vers un repaire tranquille qui lui sert de refuge, ses chaussures magiques la conduisent devant les boutiques du centre-ville, là où Ariane la remarquera. C'est grâce à cette adolescente qu'elle finira par rejoindre sa mère, retrouver une partie de son histoire et reprendre goût à la vie. Selon une même optique, les bottes de sept lieues permettent au petit Poucet de ramener ses frères auprès de leurs parents et, surtout, d'amasser des sous par le truchement de sa nouvelle occupation, « le métier de courrier » (*PP*, p. 58). Par conséquent, il subvient aux besoins de sa famille et leur évite les malheurs associés auparavant à la famine et la pauvreté.

Les références aux contes de fées évoquées précédemment se présentent comme une toile de fond pour illustrer à quel point le cheminement d'Ariane est en rupture avec celui des histoires de Perrault. Or, l'intertexte ici se caractérise d'analogies établies entre les deux textes en question. Contrairement aux récits traditionnels où la femme renvoie à une passivité, Marie Décaray associe son héroïne à un jeune garçon qui se démarque par son intelligence et sa débrouillardise. Alors que Perrault soutient l'idée que « l'autorité que l'homme doit garder sur la femme¹² » et que « les extravagances féminines sont généralement dues à un défaut dans le commandement de l'époux¹³ », il n'est guère étonnant que Nuisance Publik, mettant au jour une force de caractère et une volonté

¹² Gérard Gélinas, *Enquête sur les contes de Perrault*, Paris, Imago, 2004, p. 33.

¹³ *Ibid.*

certaine, soit comparée à un personnage masculin. Plus encore, c'est la moralité du conte qui peut également s'imposer à celle du roman pour la jeunesse :

« On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est faible, on ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille :
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille. » (*PP*, p. 58)

On peut y voir une dénonciation des préjugés qui, s'ils sont liés chez Perrault aux enfants mal-aimés, peuvent correspondre dans *Nuisance Publik* aux préjugés sociaux concernant les exclus de la société, les sans-abri. À cet égard, l'intertextualité instaure une interdiscursivité significative.

3.2.3 *Voyage au bout de la nuit* et la critique sociale

En regard de la signification particulière des Doc Martens rouges pour *Nuisance Publik*, on constate qu'au moment où on lui dérobe ses chaussures magiques, la jeune fille perd son guide, ses repères, voire ses espoirs. C'est alors qu'elle se retrouve « au bout de la nuit », pour faire référence au roman de Céline, comme semble l'évoquer le titre du neuvième chapitre, « Voyage au bout de la rue » (*NP*, p. 125). Encore une fois implicite, le renvoi met en évidence la correspondance des titres et, par le fait même, leur importance. D'abord, le terme « voyage » laisse transparaître l'idée d'un déplacement, voire « d'un parcours initiatique dans le temps et l'espace¹⁴ ». Accolé à l'expression « au bout de la nuit » pour l'œuvre de l'auteur français, le voyage peut

¹⁴ Marcelle Bilon, *Étude sur Céline, Voyage au bout de la nuit*, Paris, Ellipses, coll. « Résonances », 2007, p. 24.

renvoyer davantage à un « lieu imaginaire ¹⁵ » ou à une « quête mystique ¹⁶ ». Qui plus est, il se voit connoté négativement, indiquant « un cheminement régressif vers les ténèbres, la solitude et le néant ¹⁷ ». Tout ceci colle d'ailleurs à la réalité de Nuisance Publik, comme l'illustre l'extrait suivant :

Mon repaire est en train de devenir froid comme un congélateur, mais si j'avais la force de reprendre le trottoir, je saurais où aller. Au bout d'une des rues de la ville, il y a le fleuve dans lequel je pourrais plonger pour l'éternité.

Comme dans un rêve, Nuisance Publik se voit marcher une dernière fois dans la ville, passant même devant le magasin où travaille la fille de la vitrine. Puis, assise au bout d'un des quais du Vieux-Port, les pieds ballants au-dessus de l'eau glacée, elle fixerait le mouvement des vagues qui coulent lentement vers le large et, plus loin, encore plus loin, vers l'océan. Le vent et la neige lui fouetteraient le visage, mais tout ça n'aurait plus d'importance. (*NP*, p. 136)

Dans son repaire, Nuisance Publik est en proie au désespoir et projette de se rendre au bout de la rue pour se jeter à l'eau. Le voyage qu'elle veut entreprendre est imaginaire, ne se concrétisant jamais, et traduit une sombre aspiration, celle de se donner la mort. Nul doute que le titre du roman de Céline devient révélateur de la condition de la jeune fille.

Hormis cette fonction herméneutique qui vient préciser le sens du texte¹⁸, le renvoi à *Voyage au bout de la nuit* met au jour une interdiscursivité avec le roman de Décaire. En outre, si le récit de Céline a comme principal sujet la guerre, cette dernière se pose comme « la forme la plus cynique et cruelle de l'exploitation capitaliste, la manifestation spectaculaires des tares de la société moderne¹⁹ ». Elle est décrite comme

¹⁵ Nathalie Barberger, *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline, Paris, Bordas, coll. « L'œuvre au clair », 2004, p. 28.

¹⁶ *Ibid.*, p. 28.

¹⁷ Marcelle Bilon, *op. cit.*, p. 24.

¹⁸ Vincent Jouve, *op. cit.*, p. 82.

¹⁹ Nathalie Barberger, *op. cit.*, p. 46.

« un facteur de l'aliénation de l'homme par l'homme²⁰ » et plusieurs passages préfigurent le « thème de la dénonciation du système économique américain, du grand commerce, de la technocratie, d'une société de la violence et de l'inégalité²¹ ». C'est pourquoi ce discours social recoupe celui de *Nuisance Publik*, qui remet également en question les présupposés des sociétés capitalistes, tel qu'on l'a vu précédemment. Plus encore, l'interdiscursivité est appuyée par une critique similaire de l'espace, si l'on songe que le roman de Céline révèle une « symbiose entre l'univers misérable de la banlieue pourrie et la dégradation de ceux qui y vivent²² » tout comme celui de Décary met en relief une critique de l'organisation des milieux urbains.

Si les analogies entre les deux récits restent éloquentes, certaines divergences se montrent d'autant plus significatives. L'univers sombre dressé par Céline rompt avec celui plus positif mis au jour par Décary. Les deux protagonistes s'oposent au personnage Bardamu, « lâche²³ » et « sans conscience morale²⁴ », dès lors qu'elles développent une subjectivité et une posture critique. Par ailleurs, la temporalité de *Voyage au bout de la nuit* est marquée par l'absence de passé des personnages et surtout, celle de futur, qui « donne l'impression d'un être qui n'est jamais tendu vers un projet, vers un devenir espéré²⁵ ». Il en va tout autrement pour Ariane et *Nuisance Publik* qui relatent toutes deux des événements appartenant au passé et qui se projettent dans l'avenir vers la fin du roman. Ces distinctions, loin d'être anodines, déploient la représentation d'une adolescente qui peut alors se poser comme source d'espoir pour la

²⁰ Marcelle Bilon, *op. cit.*, p. 38.

²¹ *Ibid.*, p. 50.

²² *Ibid.*, p. 53.

²³ Nathalie Barberger, *op. cit.*, p. 49.

²⁴ *Ibid.*, p. 49.

²⁵ *Ibid.*, p. 33.

société. Allant dans le même sens, force est d'admettre que *Voyage au bout de la nuit*, ancré dans un réalisme pessimiste, « se révèle anti-idéaliste, antihumaniste²⁶ » où « l'homme est condamné à faire corps avec une cruauté fondamentale²⁷ ». Or, *Nuisance Publik* véhicule plutôt des valeurs d'ouverture à l'Autre et de solidarité. Si la société y est certes un peu cruelle, l'individu peut agir sur celle-ci et faire une différence, bref, personnifier un idéal, une utopie.

²⁶ *Ibid.*, p. 49.

²⁷ *Ibid.*, p. 49.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, force est d'admettre que *La fille de la forêt* tout comme *Nuisance Publik* se situent en marge d'une littérature clichée qui cantonne les personnages dans un stéréotype, celui d'une protagoniste incarnant l'égoïsme adolescent. De fait, les héroïnes déconstruisent cette image telle que mise au jour par Thaler :

Le personnage adolescent souffre aujourd'hui d'un manque d'ambition, d'un déficit de vocation. Quoi de plus normal, pourrait-on avancer afin de justifier cet état de choses, pour un antihéros de coller le plus possible à l'image qu'on se fait de l'adolescent. L'adolescence ne serait-elle donc plus l'ère des grandes espérances et des grandes illusions ? La société, la vie, n'auraient-elles plus de rêves à leur offrir ? Ces personnages ne sont pourtant pas dépourvus de désirs, mais ce ne sont souvent que des désirs qui ne voient pas au-delà du présent ou d'un futur tout proche. Ainsi, la volonté de réalisme qui guide les auteurs contribue à dépeindre une situation sans perspective d'amélioration, sans perspective réelle de futur si ce n'est la reproduction du modèle parental pourtant honni. Le lecteur est sans cesse renvoyé, dans un effet de miroir permanent, à son propre quotidien, à sa propre médiocrité sans qu'on lui donne jamais les moyens de les transcender¹.

Certes, les deux jeunes filles deviennent un symbole de protestation en remettant en question les présupposés des sociétés postindustrielles, à savoir principalement l'individualisme contemporain et l'hégémonie capitaliste. Elles se posent comme un modèle autre, et ce, à plusieurs égards. Allant à l'encontre de l'idée selon laquelle « l'isolement serait un des thèmes clefs dans la représentation de l'adolescente contemporaine qui trancherait avec les représentations antérieures du roman de formation notamment [et dans laquelle] l'adolescent ne s'y fait plus en refaisant le

¹ Danielle Thaler, « Visions et révisions dans le roman pour adolescents », *Les figures de l'adolescence dans la littérature de la jeunesse*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 2001, p. 15.

monde² », Avril découvre un nouvel univers, celui de la Cité, et Ariane, celui du travail et de la rue. Toutes deux se construisent à travers ces expériences en y devenant des figures de revendications. De surcroît, cet esprit de contestation du système se voit valorisé dans les textes à l'étude. Contrairement au roman *Le cabochon*³ qui n'a pas été publié parce qu'il mettait en scène un héros qui « abandonne l'école et veut trouver sa voie⁴ » alors que « l'individualisme de la jeunesse, son esprit frondeur, étaient encore considérés comme des comportements indésirables⁵ », *Nuisance Publik* expose une protagoniste pour qui le fait d'abandonner l'école s'avère positif dans son cheminement. De plus, le propos central des œuvres est loin de se réduire à « la triple expérience de la mort, de la sexualité et du sacré⁶ ». Si la mort et la sexualité restent des thématiques mises en évidence dans les deux romans, le sacré est quasi-absent des textes et laisse place à l'importance d'une implication sociale, politique ainsi qu'à celles de valeurs altruistes. Au lieu de se tourner vers l'univers mystique, l'expérience individuelle mène l'adolescente à s'impliquer concrètement dans l'espace social. Plutôt que de promouvoir un repli sur soi, elle incarne une ouverture à l'Autre et au monde. C'est pourquoi ces fictions des années 1990 et 2000 s'éloignent des visées du roman sentimental souvent associé à un genre de prédilection au sein de la littérature pour adolescentes : « La littérature de jeunesse n'est pas seulement une littérature récupérée, mais il reste que les ressemblances entre les romans écrits spécifiquement

² Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 182.

³ Il s'agit d'un roman d'André Major, sous-titré « Roman pour adolescents », dont la publication en 1964 qui devait se concrétiser au journal de la JEC, *Vie étudiante*, a dû « être interrompue à cause de l'antagonisme qui s'était élevé entre les autorités et la presse étudiante jugée trop libre ». (Françoise Lepage, « Le concept d'adolescence : évolution et représentation dans la littérature québécoise pour la jeunesse », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 246).

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 193.

pour adolescentes et les romans à l'eau de rose sont frappantes⁷. » Bien que l'amour soit abordé dans les deux textes, il ne s'agit certainement pas du thème central et n'est pas une fin en soi. Il se voit même démythifié, particulièrement dans le cas de *Nuisance Publik*, où l'héroïne est amenée à concevoir les relations amoureuses d'une manière plus réaliste suite à une désillusion de ses rêves qui semblaient calqués sur les contes de fées. Pour sa part, Avril établit lentement une relation avec Érik, dénuée de romantisme et fondée sur le partage de valeurs communes. Tout se passe comme si la posture critique des deux protagonistes féminines leur permettait non seulement une certaine implication sociale, mais également l'acquisition d'une maturité intimement liée à leur accomplissement personnel. En ce sens, l'univers des fictions romanesques est construit de façon à rendre crédible le discours de l'héroïne. Ce dernier ne se limite pas à faire la promotion de valeurs sociales, mais fait partie d'une représentation globale du personnage féminin. Il s'inscrit dans le processus d'individuation de l'adolescente et concourt à intellectualiser son rapport au monde, ce qui a un impact certain sur les autres thématiques. Loin d'être parachuté, il prend appui sur des connaissances mises au jour grâce au processus intertextuel. Tout ceci permet de dresser le portrait d'une image réaliste de l'adolescente, qui se situe néanmoins en marge d'un égocentrisme associé à cet âge de la vie et des clichés dénoncés dans certaines études critiques.

Tout en mettant de l'avant une image relativement similaire du personnage féminin, les deux romans montrent des distinctions importantes. Manifestement, Avril se présente déjà comme une adolescente dès le début de *La fille de la forêt*. Le processus d'individuation semble s'opérer à la suite de la mort de sa mère, tel

⁷ Daniela Di Cecco, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2000, p. 40.

qu'illustre dans l'incipit du texte, voire auparavant. On peut penser au moment où Avril évoque le désir qui l'habitait de quitter le foyer familial pour voyager. Le fil conducteur devient véritablement la quête écologique de l'héroïne, mettant au premier plan l'idée de revendications. Or, dans le cas d'Ariane, la contestation la transforme et fait partie intégrante de la construction identitaire du personnage. Elle permet à l'héroïne de se poser comme sujet dans sa propre vie. *Nuisance Publik* place ainsi la problématique adolescente au cœur de son propos et le but poursuivi par la protagoniste est davantage lié à l'épanouissement personnel qu'à une forme de militantisme. Quant à la jeune métisse, elle possède un savoir dès l'inauguration du récit, alors que la décrocheuse scolaire acquiert la plupart de ses connaissances au fil de l'histoire. La première semble donc poursuivre une quête du passé, celle de véhiculer l'apprentissage de sa mère et son désir de découvrir le monde, et la seconde s'inscrit d'emblée dans le présent. C'est pourquoi l'évolution des deux protagonistes est fort différente. S'il est indéniable que le parcours d'Ariane est significatif et marqué par une évolution personnelle importante, on peut s'interroger au sujet de l'ampleur de la transformation d'Avril. Il ne paraît pas y avoir de différence dans son discours ou dans sa représentation entre le début et la fin du roman. Bien qu'elle soit l'instigatrice de nombreuses actions et que son rôle reste prépondérant auprès des trois autres protagonistes de *La fille de la forêt*, rien ne la transforme ou ne la projette dans un ailleurs que sa situation initiale aurait rendu inaccessible. Cette idée est appuyée par la fin du texte, si l'on songe qu'Avril retourne à son lieu d'origine, la forêt et le nord. En définitive, l'adolescence constitue un passage chez Marie Décaray, tandis qu'il est un état quasi-permanent chez Charlotte Gingras. En outre, les quatre personnages de la *Fille de la forêt* poursuivent tous une quête, mettent au jour des

questionnements existentiels, bien que deux d'entre eux aient plus de trente ans. Il ne semble ainsi y avoir peu d'écart entre la figure de l'adolescence et celle de l'adulte.

Si la représentation de l'héroïne contestataire n'est pas exclusive à *La fille de la forêt* et à *Nuisance Publik*, le discours social tel que proposé par les protagonistes pose certaines interrogations révélatrices liées à la littérature pour la jeunesse et à la société actuelles. À cet effet, dans la mesure où l'ère du postmodernisme laisse prévaloir une déconstruction des discours d'autorité et un relativisme des pôles axiologiques de la métaphysique occidentale, la posture critique de l'héroïne tend à s'affirmer, on l'a vu, dans une dichotomie absolue des oppositions idéologiques mises en lumière dans les textes à l'étude. Si elles se recoupent sur le plan esthétique, notamment par le foisonnement des renvois intertextuels et l'alternance de voix narratives distinctes, les fictions romanesques contemporaines et le postmodernisme divergent à certains égards dans leur philosophie. D'entrée de jeu, les romans semblent illustrer l'idée qu'une véritable contestation doit nécessairement s'inscrire dans une rupture idéologique nette. Il ne paraît y avoir aucun compromis possible entre le capitalisme et le socialisme, et la gauche et la droite demeurent irréconciliables. Par le fait même, cette radicalisation dichotomique amène le « dire » du personnage féminin à tendre vers un idéal, qui verse de plus en plus dans l'utopie à mesure que s'imposent les politiques dites de droite, et devient source d'espoir dans les fictions romanesques⁸. La fin des deux romans est en ce sens éloquente,

⁸ Selon Charlotte Gingras, cette source d'espoir est d'ailleurs spécifique à l'œuvre pour la jeunesse : « Lorsque j'écris pour les jeunes, je ne me positionne pas de la même façon quant à la finalité du récit. J'écris aussi des nouvelles pour les adultes. Plusieurs de ces nouvelles sont très dures et angoissantes. Je ne me préoccupe alors pas de la manière dont le récit va se terminer. [...] En littérature jeunesse, je n'aurais pas envisagé raconter ce récit de Mirabelle (*La liberté, Connais pas ?*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1998, 156 p.) au “je” et de permettre que le personnage se suicide à la fin. C'est impensable ! C'est une question d'éthique plutôt que d'autocensure. Je croyais au départ que les lecteurs auraient 14-15 ans. Je sais à présent que des enfants de 12 ans me lisent. Je ne me vois pas les laisser seuls avec le désespoir. » (Jean-Denis Côté, « Charlotte Gingras : lauréate du Prix du

illustrant la primauté d'un projet d'avenir sur une nostalgie typique des romans s'adressant à un large public traitant de l'adolescence⁹. D'une part, on retrouve Avril, formant une nouvelle famille avec ses trois autres compagnons, qui promet de changer le monde, cette fois par le biais de l'écriture : « Je me battraï, Érik à mes côtés. Lui, avec sa caméra, moi avec mes mots. Et plein d'autres nous suivront¹⁰. » D'autre part, après avoir sauvé la vie de la jeune itinérante, Ariane confectionne, en compagnie d'Ada, une collection de vêtements de mode pour les sans-abris. On peut sans équivoque percevoir une représentation de l'idéalisme souvent associé à l'adolescence. Or, si le discours soutenu reste teinté d'idéalisme, la représentation de l'adolescente est-elle assurément utopique ? Force est de reconnaître que les fictions romanesques inscrivent les personnages féminins dans un cadre réaliste. Nous l'avons vu, le discours prend forme dans un ensemble cohérent de thématiques et découle de l'acquisition de connaissances. Qui plus est, les paroles s'accompagnent d'actions instiguées par les protagonistes, montrant comment des valeurs, des idéologies peuvent se concrétiser dans une société marquée par des caractéristiques contemporaines. L'idéalisme semble rompu dès lors que la pensée devient « faire ». Par ailleurs, le dénouement des textes laisse prévaloir l'idée qu'on doit se situer à l'intérieur du système pour mieux le transformer. Tandis que le début des romans révèle des revendications qui s'effectuent en marge de la société, que l'on pense à Avril qui milite dans la rue avec Érik et à Ariane qui abandonne l'école à peine âgée de seize ans, l'épilogue montre deux héroïnes qui trouvent une voie sociale pour manifester leurs valeurs, la première se voulant journaliste, la seconde désirant retourner sur les bancs scolaires pour devenir designer de mode. Aussi, les idéologies

Gouverneur général du Canada 1999 », *Canadian Children's Literature*, vol. 26, n° 98, été 2000, p. 60)

⁹ Daniela Di Cecco, *op. cit.*, p. 18.

¹⁰ Charlotte Gingras, *La fille de la forêt*, Montréal, Éditions La Courte échelle, coll. « Roman + », 2002, p. 156.

d'abord préconisées restent les mêmes, c'est la façon d'en faire la promotion qui diffère. Ce changement peut correspondre à une certaine maturité nouvellement acquise par les deux protagonistes, ce qui constituerait la seule véritable évolution pour Avril.

Du même élan, l'impact certain que les deux héroïnes ont dans leur milieu met au jour une adolescente qui se pose comme un véritable acteur social. Cette image interpelle les principales problématiques liées à la littérature pour la jeunesse, qui tangue souvent entre réalisme et didactisme :

Si on n'a pas manqué d'insister sur la double aspiration récréative et éducative, on n'a pas non plus ignoré les hésitations entre la représentation fidèle de la réalité appréhendée et le besoin de répandre auprès des jeunes l'image de modèles d'identification. Soit les auteurs cherchent à reproduire l'image de l'enfant et de l'adolescent que la réalité semble réfléchir, soit ils tentent de proposer des images de l'enfant et de l'adolescent que la société voudrait voir incarner par l'enfant et l'adolescent réels. On hésite donc entre représentation réaliste et représentation idéaliste, entre réalisme et éducation¹¹.

Dans la mesure où elles illustrent le réel, les œuvres étudiées peuvent témoigner du statut actuel associé à cette classe d'âge et rendre compte des prémisses d'une nouvelle philosophie. Peut-être se fait-elle l'avant-garde de l'hypermodernité qui renvoie, selon Lipovetsky, « à une autre lecture du présent dans laquelle l'avenir de nos démocraties est ouvert et où la responsabilité individuelle et collective est pleine et entière¹². » L'art se faisant témoin de l'histoire, faut-il le rappeler, « ce sont les adultes qui font la littérature de jeunesse et le roman pour adolescents¹³ » et, à travers son œuvre et sa représentation, « quelque part, c'est donc la vision de l'adolescence que l'auteur accepte d'assumer et, à travers lui, la société ou une partie plus ou moins

¹¹ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 100.

¹² Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, coll. « Nouveau collège de philosophie », 2004, p. 65.

¹³ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 101.

avancée de cette société¹⁴ ». Nonobstant cette hypothèse, la mise en scène d'une héroïne contestataire pourrait également rendre compte des nouvelles attentes d'une société. Non seulement cette dernière juge-t-elle recevable ce rôle associé à l'adolescence, mais désire-t-elle peut-être une certaine révolte d'un groupe qui referait le monde, reverrait les valeurs actuelles, incarnerait des idéaux différents des présupposés du néolibéralisme. On recoupe ainsi la conclusion de Souyris qui pose l'interrogation suivante : « Ce n'est pas la société qui fait l'adolescence. Est-ce l'adolescence qui fait la société¹⁵ ? » Ce postulat semble s'actualiser chez Charlotte Gingras et Marie Décarly. Sans réduire la littérature pour la jeunesse à sa fonction didactique, une de ses spécificités associe le héros à un modèle pour le jeune public. Par le fait même, les fictions romanesques transmettent un héritage : « Mais les images qu'une époque donne de « sa » jeunesse ont toujours quelque chose à voir avec la réalité sociale, soit qu'elles la reflètent au moins en partie ou de manière déformée, soit qu'elles la transcendent et inaugurent ainsi une nouvelle représentation qui finira par imposer de nouvelles manières – propres à chaque milieu social – d'« être jeunes»¹⁶. » On peut alors supposer que les écrivains pour la jeunesse préconiseraient une parole pamphlétaire afin de susciter un intérêt politique et critique chez l'adolescent qui évolue dans une société marquée par une indifférence grandissante. Plus encore, ils apprennent à leur lectorat, en inscrivant un dire utopique dans un univers réaliste, comment concrétiser en actes des valeurs, comment rendre l'impossible en possible. Bref, il lui enseigne une manière de transformer le monde. La littérature se fait alors espoir, posant l'adolescente comme l'avenir des sociétés de demain.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Jean Denis Souyris, « En guise de conclusion », dans Joyce Aïn, *Adolescences : miroir des âges de la vie*, Toulouse, Privat, 1988, p. 195.

¹⁶ Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, coll. « Sociologie », 2001, p. 57.

En somme, les deux romans à l'étude redonnent une place sociale à la jeunesse. Ils lui accordent ainsi un pouvoir, amenuisé selon plusieurs au cours des dernières décennies :

En conclusion, il est à souligner que si le statut des adolescents et jeunes adultes reste aujourd’hui problématique dans l’organisation sociale, il apparaît que les adultes eux sont peu enclins à permettre aux adolescents une participation réelle aux décisions sur la vie sociale (que ce soit à l’école, dans les loisirs ou dans la commune). Les sujets juridiques que sont les adolescents sont encore souvent considérés comme des mineurs incapables et non comme des partenaires en apprentissage de vie sociale adulte. Penser un statut juridique de l’adolescent implique donc une interrogation collective des adultes et des adolescents au niveau de la responsabilité accompagnée des adolescents dont l’exemple de la conduite accompagnée offre un modèle à suivre ; au niveau du décloisonnement des structures de décision comme en témoignent des Conseils de jeunes ; au niveau de la place des adultes et de la notion d’autorité parentale ou éducative dans les structures dépendant de l’État et de la famille¹⁷.

Ils répondraient ainsi à tous les ouvrages qui réclament une nouvelle reconnaissance des droits des adolescents, « privés de citoyenneté¹⁸ », « sans statut véritable¹⁹ » et habitant un monde où « tout contribue à les conserver en état d’irresponsabilité sociale²⁰ ». Les fictions romanesques mettent ainsi en scène des protagonistes qui se révoltent pour acquérir un rôle dans leur milieu. Toutefois, la portée des personnages n'est pas uniquement le fruit de leur individuation ou de leur force de caractère. Elle est aussi permise par les adultes et les structures édifiées, qui leur octroient une certaine forme de liberté. C'est peut-être à cet égard que les romans se montrent le plus novateurs, en attribuant à l'adolescence une liberté de penser, d'être et de faire.

¹⁷ Serge Lesourd, *Adolescents dans la cité*, Toulouse, Érès, 1992, p. 167.

¹⁸ Michel Fize, *Le peuple adolescent*, Paris, Éditions Julliard, 1994, p. 78.

¹⁹ *Ibid.*, p. 172.

²⁰ *Ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus étudié

DÉCARY, Marie, *Nuisance Publik*, Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman + », 1995, 153 p.

GINGRAS, Charlotte, *La fille de la forêt*, Montréal, La Courte Échelle, coll. « Roman + », 2002, 150 p.

2. Autres œuvres pour la jeunesse

DEMERS, Dominique, *Ils dansent dans la tempête*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1994, 156 p.

DEMERS, Dominique, *Les grands sapins ne meurent pas*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1993, 154 p.

DEMERS, Dominique, *Un hiver de tourmente*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1992, 156 p.

GINGRAS, Charlotte, *La liberté ? Connais pas...*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1998, 156 p.

GINGRAS, Charlotte, *Un été de Jade*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1999, 155 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Je t'aime, je te hais*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1991, 157 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Le cœur en bataille*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1990, 147 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Sauve qui peut l'amour*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1992, 158 p.

MARNEAU, Michèle, *Cassiopée ou l'été polonais*, Montréal, Québec Amérique, coll. « QA Compact », 2002, 277 p.

PERRAULT, Charles, *Les plus beaux contes*, Union européenne, Maxi-Livres, 2001, p. 56.

PLANTE, Raymond, *Le dernier des raisins*, Montréal, Québec Amérique, 1986, 160 p.

POITRAS, Anique, *Le roman de Sara*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 393 p.

3. Articles, chapitres de livres et ouvrages théoriques

ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, coll. « Langages et société », 1982, 425 p.

BALASC-VARIÉRAS, Christiane, « De la transparence à l'empreinte », dans Société de psychanalyse freudienne, *Le malaise adolescent dans la culture*, Paris, Campagne première, coll. « Colloques », 2005, p. 119-126.

BARBERGER, Nathalie, *Voyage au bout de la nuit, Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Bordas, coll. « L'œuvre au clair », 2004, 111 p.

BAUDRILLARD, Jean, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1991, 288 p.

BEAUDOIN, Réjean, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 1991, 125 p.

BELL, Daniel, *La fin de l'idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologies », 1987, 403 p.

BERNOS, Marcel, « Regards complémentaires. La jeune fille en France à l'époque classique », dans Gabrielle HOUËRE [s.l.d.], *Le temps des jeunes filles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 161-176.

BILON, Marcelle, *Étude sur Céline, Voyage au bout de la nuit*, Paris, Ellipses, coll. « Résonances », 2007, 144 p.

BIRRAUX, Annie, *Le corps adolescent*, Paris, Bayard, 2004, 175 p.

BOISVERT, Yves, *Le monde postmoderne*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1996, 151 p.

- BOUDON, Raymond, *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?, Québec, Nota Bene, coll. « Les conférences publiques de la CEFAN », 2002, 173 p.*
- BOUDON, Raymond, *La place du désordre*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadriges », 1991, 245 p.
- BOZONNET, Jean-Paul, « L'écologisme en Europe : les jeunes désertent », dans Olivier GALLAND et Bernard ROUDET [s.l.d.], *Les jeunes Européens et leurs valeurs. Europe occidentale, Europe centrale et orientale*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2005, p. 147-176.
- BRACONNIER, Alain et Daniel MARCELLI, *L'adolescence aux mille visages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, 265 p.
- BRASSEUR, Anne-Marie et Patrice EON-GERHARDT, « Idéalisation à l'adolescence », dans Joyce AÏN [s.l.d.], *Adolescences : miroir des âges de la vie*, Toulouse, Privat, 1988, p. 85-86.
- BRUCE, Donald, *De l'intertextualité à l'interdiscursivité ; histoire d'une double émergence*, Toronto, Les Éditions Paratexte, coll. « Paratexte », 1995, 268 p.
- BRÛLÉ, Pierre, « Des osselets et des tambourins pour Artémis », dans Gabrielle HOOBRE [s.l.d.], *Le temps des jeunes filles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 11-32.
- BRUNO, Pierre, *Existe-t-il une culture adolescente ?, Paris, In Press, coll. « Réflexions du temps présent »*, 2000, 187 p.
- BURSTIN, Jacques, *L'adolescent et son insertion dans le monde des adultes : aspects biologiques, personnels et sociaux*, Toulouse, Érès, 1988, 211 p.
- CADORET, Michelle, *Le paradigme adolescent : approche psychanalytique et anthropologique*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 2004, 278 p.
- CAMILLERI, Carmel et Claude TAPIA, *Les « nouveaux jeunes » : la politique ou le bonheur*, Toulouse, Privat, coll. « Époque », 1983, 211 p.
- CICCHELLI-PUGEAULT, Catherine, CICCHELLI, Vincenzo et Tariq RAGI, *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2004, 228 p.
- CIPRIANI-CRAUSTE, Marie et Michel FIZE, *Le bonheur d'être adolescent : suivi de quelques considérations sur la première jeunesse et la nouvelle enfance*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. « Débat », 2005, 204 p.

- CRAES, Michel, *L'univers social des adolescents*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Paramètres », 2003, 197 p.
- CNOCKAERT, Véronique, *Émile Zola. Les inachevés : une poétique de l'adolescence*, Montréal, XYZ Éditeurs, coll. « Documents », 2003, 163 p.
- COLEMAN, John C. et Leo B. HENDRY, *The nature of adolescence*, London, Routledge, coll. « Adolescence and society », 1999, 275 p.
- DASEN, Pierre, « Représentations sociales de l'adolescence : une perspective interculturelle » dans Blandine BRIL [s.l.d.], *Propos sur l'enfant et l'adolescent : quels enfants, pour quelles cultures ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces interculturels », 1999, p. 319-339.
- DESCARRIES, Francine, « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », dans Jean-Guy LACROIX, *La sociologie face au troisième millénaire*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers de recherche sociologique », 1998, p. 179-209.
- DESCARGUES-WÉRY, Marie-Antoinette, « Présentation », dans Société de psychanalyse freudienne, *Le malaise adolescent dans la culture*, Paris, Campagne première, coll. « Colloques », 2005, p. 7-15.
- DI CECCO, Daniela, *Entre femmes et jeunes filles*, Montréal, Éditions Remue-ménage, 2000, 206 p.
- DIRKX, Paul, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus Lettres », 2000, 176 p.
- DURKHEIM, Émile, *L'individualisme et les intellectuels*, Paris, Mille et une nuits, coll. « La petite collection », 2002, 70 p.
- ELLEFSENS, Bjenk, HAMEL, Jacques et Maxime WILKINS, « Influences et contributions de la sociologie de la jeunesse de langue française au Canada », dans Madeleine GAUTHIER et Diane PACOM [s.l.d.], *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 69-84.
- FIZE, Michel, *Le peuple adolescent*, Paris, Éditions Julliard, 1994, 180 p.
- FIZE, Michel, *Ne mappelez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, coll. « Débat », 2003, 158 p.
- GALLAND, Olivier, « Les jeunes Européens sont-ils individualistes ? », dans Olivier GALLAND et Bernard ROUDET [s.l.d.], *Les jeunes Européens et leurs valeurs*.

- Europe occidentale, Europe centrale et orientale*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2005, p. 39-64.
- GALLAND, Olivier, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, coll. « Sociologie », 2001, 247 p.
- GAUTHIER, Madeleine, « Introduction : la recherche sur les jeunes au Canada », dans Madeleine GAUTHIER et Diane PACOM [s.l.d.], *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 11-19.
- GAUTHIER, Madeleine, « La jeunesse : un mot, mais combien de définitions ? », dans Madeleine GAUTHIER et Jean-François GUILLAUME [s.l.d.], *Définir la jeunesse ? : d'un bout à l'autre du monde*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Culture et société », 1999, p. 9-28.
- GAUTHIER, Madeleine, « Les représentations sociales de la jeunesse chez les sociologues de langue française au Canada », dans Madeleine GAUTHIER et Diane PACOM [s.l.d.], *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 55-68.
- GÉLINAS, Gérard, *Enquête sur les contes de Perrault*, Paris, Imago, 2004, 266 p.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982, 467 p.
- GUILLAUME, Jean-François, « Et pourtant, ils existent... Réflexions sur des avenues possibles en sociologie de la jeunesse », dans Madeleine GAUTHIER et Jean-François GUILLAUME [s.l.d.], *Définir la jeunesse ? : d'un bout à l'autre du monde*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Culture et société », 1999, p. 251-265.
- HOLLANDS, Robert, « Représenter la jeunesse canadienne : défi ou possibilité réelle ? », dans Madeleine GAUTHIER et Diane PACOM [s.l.d.], *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 107-147.
- HOUBRE, Gabrielle, « Les jeunes filles au fil du temps », dans Gabrielle HOUBRE [s.l.d.], *Le temps des jeunes filles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 5-10.
- HUDON, Raymond et Bernard FOURNIER, *Jeunesses et politique*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, coll. « Sociétés et mutations », 1994, 2 v.

- HUERRE, Patrice, « Condamnés à l'adolescence ? », dans Alain BRACONNIER [s.l.d.], *L'adolescence aujourd'hui*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, coll. « Carnet/psy », 2005, p. 37-41.
- HUERRE, Pierre, PAGAN-REYMOND, Martine et Jean-Michel REYMOND, *L'adolescence n'existe pas*, Paris, Éditions universitaires, coll. « Adolescences », 1990, 255 p.
- JOUVE, Vincent, *La poétique des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 2001, 171 p.
- JOUVE, Vincent, *La poétique du roman*, Paris, Sèdes, coll. « Campus Lettres », 1997, 190 p.
- JUAN, Salvador, *Actions et enjeux spatiaux en matière d'environnement*, Paris, L'Harmattan, 2007, 251 p.
- KNIBIEHLER, Yvonne, « Actualité de la recherche. État des savoirs. Perspectives de recherche », dans Gabrielle HOUltre [s.l.d.], *Le temps des jeunes filles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 183-188.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Quadrige, 1993, 1323 p.
- LEFEBVRE, Henri, *Une pensée devenue monde*, Paris, Fayard, 1980, 263 p.
- LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, Orléans, Éditions David, 2000, 826 p.
- LESCANNE, Guy et Vincent THIERRY, *15/19 : des jeunes à découvert*, Paris, Cerf, coll. « Recherches morales », 1997, 186 p.
- LESOURD, Serge, « Modernité de l'acte sexuel à l'adolescence », dans Société de psychanalyse freudienne, *Le malaise adolescent dans la culture*, Paris, Campagne première, coll. « Colloques », 2005, p. 83-93.
- LESOURD, Serge, « Pour une politique de la jeunesse », dans Serge LESOURD [s.l.d.], *Adolescents dans la cité*, Toulouse, Érès, 1992, p. 199-204.
- LEVI, Giovanni et Jean-Claude SCHMITT, « Introduction » dans Giovanni LEVI et Jean-Claude SCHMITT [s.l.d.], *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'univers historique », 1996, p. 7-18.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993, 327 p.
- LIPOVETSKY, Gilles, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, coll. « Nouveau collège de philosophie », 2004, 186 p.

- LUTTE, Gérard, *Supprimer l'adolescence ? : essai sur la condition des jeunes*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1982, 203 p.
- LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979, 109 p.
- MADORE, Edith, « Les lieux privilégiés de l'expérience collective et des pratiques individuelles dans le roman québécois pour adolescents (1989-1994) » dans Guy BERTRAND [s.l.d.], *Les jeunes : pratiques culturelles et engagement collectif*, Québec, Nota Bene, coll. « Études culturelles », 2000, p. 261-273.
- MARCUSE, Herbert, *Les jeunes et la contestation*, Paris, Laffont, coll. « les grands thèmes », 1976, 143 p.
- MARTY, François, *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse*, Paris, In Press, coll. « Champs libres », 2003, 336 p.
- MEERBEECK, Philippe Van et Claude NOBELS, *Que jeunesse se passe : l'adolescence face au monde des adultes*, Paris, De Boeck et Belin, Coll. « Comprendre », 1998, 172 p.
- PACOM, Diane, « La recherche sur les jeunes : au-delà du réductionnisme positiviste », dans Madeleine GAUTHIER et Diane PACOM [s.l.d.], *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », 2001, p. 85-105.
- PARAZELLI, Michel, « Prévenir l'adolescence ? », dans Madeleine GAUTHIER et Jean-François GUILLAUME [s.l.d.], *Définir la jeunesse ? : d'un bout à l'autre du monde*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Culture et société », 1999, p. 55-71.
- PERROT, Michelle, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine », dans Giovanni LEVI et Jean-Claude SCHMITT [s.l.d.], *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'univers historique », 1996, p. 85-142.
- PIOT, Olivier, *Adolescents, halte aux clichés !*, Toulouse, Milan, coll. « Débats d'idées », 2002, 225 p.
- PORRET, Philippe, « Gardiens de l'ordre... symbolique ? », dans Société de psychanalyse freudienne, *Le malaise adolescent dans la culture*, Paris, Campagne première, coll. « Colloques », 2005, p. 17-19.
- POTHET, Lucien, *Mythe et tradition populaire dans l'imaginaire dickensien*, Paris, Lettres modernes, 1979, 281 p.
- PROUD'HON, Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherches sur le principe du droit et du gouvernement*, Paris, Éditions Rivière, 1840.

- RICHARD, Michel, *Besoins et désir en société de consommation*, Lyon, Chroniques sociales de France, coll. « Synthèse », 1980, 221 p.
- ROCHEFORT, Robert, *La société des consommateurs*, Paris, Odile Jacob, 1995, 267 p.
- ROUVILLOIS, Frédéric, *L'Utopie*, Paris, Flammarion, coll. « Corpus », 1998, 251 p.
- SCARDIGLI, Victor, *La consommation : culture du quotidien*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, 254 p.
- SIMONNET, Dominique, *L'écologisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1979, 127 p.
- SOLAL, Jean-François, « Who's there ? Hamlet adolescent », dans Société de psychanalyse freudienne, *Le malaise adolescent dans la culture*, Paris, Campagne première, coll. « Colloques », 2005, p. 157-173.
- SORIANO, Marc, *Guide de littérature pour la jeunesse*, Paris, Flammarion, 1975, 568 p.
- SOUYRIS, Jean Denis, « En guise de conclusion », dans Joyce AÏN [s.l.d.], *Adolescences : miroir des âges de la vie*, Toulouse, Privat, 1988, 195-196.
- TAP, Pierre, « L'adolescence : mythes et réalités », dans Joyce AÏN [s.l.d.], *Adolescences : miroir des âges de la vie*, Toulouse, Privat, 1988, p. 173-184.
- THALER, Danielle, « Le roman pour adolescents et son monde : l'exemple des romans de Michèle Marineau », dans Françoise LEPAGE [s.l.d.], *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Ottawa, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 257-265.
- THALER, Danielle et Jean-Bart ALAIN, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, 330 p.
- THALER, Danielle, « Visions et révisions dans le roman pour adolescents », dans Suzanne POULIOT [et al.], *Les figures de l'adolescence dans la littérature de la jeunesse*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 2001, p. 7-18.
- THIERCÉ, Agnès, « “De l'école au ménage” Le temps de l'adolescence féminine dans les milieux populaires (Troisième république) », dans Gabrielle HOUBRE [s.l.d.], *Le temps des jeunes filles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 75-90.
- ZAIDMAN, Louise Bruit, « Le temps des jeunes filles dans la cité grecque Nausicaa, Phrasikleia, Timareta et les autres... », dans Gabrielle HOUBRE [s.l.d.], *Le temps*

des jeunes filles, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Clio, histoire, femmes et sociétés », 1996, p. 33-50.

ZIMA, Pierre, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. « Connaissances des langues », 1985, 252 p.

4. Articles de périodiques

BOUCHARD, Camil, « Nous errons ! », *La Presse*, samedi 7 juillet 2007, A23.

CÔTÉ, Jean-Denis, « Charlotte Gingras : lauréate du Prix du Gouverneur général du Canada 1999 », *Canadian Children's Literature*, vol. 26, n° 98, été 2000, p. 55 à 67.

GUILLEMETTE, Lucie, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain : l'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 280-297.

GUILLEMETTE, Lucie, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 145-169.

GUILLEMETTE, Lucie, « Romans pour l'adolescence et intertextualité : les figures de l'écrit comme procédé de représentation du sujet féminin », *Tangence*, n° 67, automne 2001, p. 96-111.

LAMONTAGNE, André, « Du modernisme au postmodernisme : le sort de l'intertexte français dans le roman québécois contemporain », *Voix et images*, vol. 20, n° 1, automne 1994, p. 162-175.

LE BRUN, Claire, « Edgard Alain Campeau et les autres : le lecteur fictif dans la littérature pour la jeunesse (1986-1991) », *Voix et images*, vol. 19, n° 1, automne 1993, p. 151-165.

LEPAGE, Françoise, « Le concept d'adolescence : évolution et représentation dans la littérature québécoise pour la jeunesse », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 240-250.

PATERSON, Janet M., « Le postmodernisme québécois », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 58-66.

PRUD'HOMME, Johanne, « L'incipit : frontière et lieu stratégique de contact en littérature québécoise pour la jeunesse », *Tangence*, n° 67, automne 2001, p. 69.

THALER, Danielle, « Les collections de romans pour adolescentes et adolescents : évolution et nouvelles conventions », *Éducation et francophonie*, vol. 24, n^os 1-2, printemps et automne 1996, p. 85-92.

5. Mémoires et thèses

DEMERS, Dominique, *Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature pour la jeunesse*, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, coll. « Thèses canadiennes », 1994.

L'HEUREUX, Marie-Claude, *La problématique de la nature et de la culture dans la littérature québécoise pour la jeunesse : au-delà des dualismes*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, M. A. (études littéraires), 2005, 114 f.